

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

ÉTUDE

SUR

LA CULTURE DU COTON

Dans les Colonies Françaises

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le Mardi 16 mars 1909, à 1 heure

PAR

Victor BOURDETTE

Avocat à la Cour d'Appel

Président : M. LESEUR, professeur

Suffragants } *MM. SOUCHON, professeur*
PERREAU, professeur

PARIS

IMPRIMERIE HENRI JOUVE

15, Rue Racine, 15

1909

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

ÉTUDE

SUR

LA CULTURE DU COTON

Dans les Colonies Françaises

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le Mardi 16 mars 1909, à 1 heure

PAR

Victor BOURDETTE

Avocat à la Cour d'Appel



Président : M. LESEUR, professeur

Suffragants } MM. SOUCHON, professeur
PERREAU, professeur

PARIS

IMPRIMERIE HENRI JOUVE

15, Rue Racine, 15

1909



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ETUDE
SUR LA
Culture du Coton dans les Colonies

INTRODUCTION

LE PROBLÈME COTONNIER

Depuis quelques années, toutes les grandes nations européennes se préoccupent de l'avenir réservé à l'industrie cotonnière par l'évolution qui s'opère de l'autre côté de l'Atlantique.

La récolte du coton dans le monde entier s'élève à 16 millions de balles de 500 livres environ. Or les Etats-Unis d'Amérique figurent dans ce total pour la quantité énorme de 11 millions de balles soit plus des $\frac{2}{3}$ de la production mondiale (1). Cette simple constatation tirée des statistiques officielles démontre

1. D'après les statistiques de 1907.

que les Américains sont les maîtres incontestés du marché du coton brut.

Un examen un peu plus approfondi prouve qu'ils tiennent réellement entre leurs mains le sort futur des usines, des tissages et des filatures qui mettent en œuvre en Europe la matière première importée d'Amérique.

En effet l'organisation des trusts américains a produit sur le commerce européen une forte impression de malaise et d'inquiétude. Après les trusts de l'acier, du cuivre, des transports par terre et par mer viendra sûrement le trust du coton. Cette tendance se manifeste depuis longtemps par les menées spéculatives des Américains, qui, maîtres de la situation, troublent le marché en pleine campagne industrielle en créant par l'accaparement du coton une hausse factice qui rend les affaires fort difficiles et menace même l'existence des usines européennes.

L'industrie cotonnière du monde entier, pour s'approvisionner en coton américain, est obligée chaque année de subir en quelque sorte une rançon imposée tantôt par des fluctuations de cours habilement combinées, tantôt par des unions de planteurs qui réglementent les prix à leur gré.

Il existe dans l'Amérique du Nord deux organisations qui ont pour but de fixer le prix du coton :

1° L'Union des fermiers qui comprend plus de cinq cent mille planteurs estime qu'il ne faut pas vendre au-dessous de 1 fr. 20 le kilo de coton ;

2° L'Association cotonnière du Sud, dont l'impor-

tance est encore plus grande que la précédente puisqu'elle englobe les trois quarts de la production cotonnière des Etats-Unis, prétend qu'on doit obtenir 1 fr. 65 le kilo.

Voici les conclusions que tire M. Esnault-Pelterie, président du Syndicat cotonnier, de cet état de choses :

« La plus modérée de ces associations demande 1 fr. 20 ; on peut donc admettre que le taux de 1 franc serait suffisamment rémunérateur pour le planteur. En admettant que la consommation mondiale soit de 13 millions de balles par an, nous trouvons à 220 kgr. 500 par balle au prix de 1 franc le kilo : 2.866.500.000 francs pour la valeur de la récolte moyenne des Etats-Unis.

« Or, si l'association cotonnière du Sud fait prévaloir son prix de 1 fr. 65 le kilo, c'est 4.730.000.000 de francs que sera payée la même récolte.

« Et l'industrie cotonnière du monde entier donnera annuellement 1.863.500.000 francs de bénéfice supplémentaire aux planteurs.

« L'ancien monde consommant les deux tiers de la récolte américaine aurait à payer sur cette base :

3.153.000.000 francs

« alors que normalement il ne devrait payer que :

1.911.000.000 francs

« c'est donc 1.242.330.000 francs que l'association cotonnière du Sud entend soutirer en plus annuellement à l'Europe pour le coton qui lui est nécessaire.

Ce qui n'était en 1905 qu'une menace est devenu aujourd'hui un fait accompli.

En septembre 1907, les deux associations de planteurs, « dans l'intérêt de l'éducation de leurs enfants, pour s'assurer une existence conforme à la dignité humaine » et pour d'autres raisons de sentiment, ont fixé le prix du kilo à 1 fr. 65.

Si le vilain monde refuse de se ranger à cette décision, on le menacera pour obtenir par force les prix demandés de réduire l'année suivante l'acréage de 25 o/o. Point n'est besoin de prendre cette menace au tragique : l'acréage ne sera pas diminué, mais il y a fort à craindre que les prix ne le soient pas non plus. La situation du fermier s'est bien améliorée : tant qu'il était forcé de vendre son coton pour se procurer de l'argent, le planteur contribuait lui-même à l'abaissement des prix, mais aujourd'hui il peut attendre jusqu'à ce qu'on lui paie les prix élevés qu'il demande : il se rend bien compte que le monde entier a besoin de son coton et que son monopole lui permet toutes les exigences.

A ce danger immédiat les Américains cherchent à en ajouter un autre qui n'est pas sans causer de graves appréhensions. De leur situation privilégiée ils prétendent tirer un double profit : seuls détenteurs de la matière première, c'est à eux seuls, disent-ils, qu'il appartient de la transformer en tissus pour alimenter le monde entier. Depuis quelques années les usines se sont multipliées à côté des plantations : on vient de construire aux environs de Saint-Loui

une usine monstre renfermant 12.000 métiers et 500.000 broches et représentant à elle seule le 1/10 de la force de production française.

Les heureux résultats de ces premiers essais permettent de penser que les Américains ne s'en tiendront pas là : avec l'esprit de ténacité pratique, la rapidité de conception et l'audace dans l'exécution qui les caractérisent, ils prendront pour arriver au but des mesures promptes et énergiques.

Nous pouvons admirer la façon dont l'Amérique sait exploiter les ressources de son sol et de ses entreprises commerciales, mais nous avons le devoir de défendre nos intérêts économiques. La crise financière qu'elle vient de traverser peut paralyser quelque temps son essor industriel, retarder l'éclosion de ces usines que l'on se vantait de faire sortir de terre à grands coups de millions de dollars.

Néanmoins le danger est là, redoutable : aussi presque toutes les grandes puissances de l'Europe se sont-elles préoccupées de le conjurer.

Un seul moyen efficace se présente à l'esprit : trouver dans les possessions coloniales de chaque pays de grandes étendues de terrains immédiatement propres à la culture du coton ; produire les quantités nécessaires d'abord à l'industrie métropolitaine puis à l'exportation et ruiner ainsi par la base le système d'accaparement organisé par les Américains.

Toutes les puissances européennes ont fait de grands efforts pour multiplier les centres de produc-

tion et contre-balancer ainsi le monopole des Etats-Unis.

La Russie a poussé d'une façon toute spéciale la culture de coton au Turkestan. Les industriels anglais ont fondé une société au capital initial de 9.250.000 francs, la « British Cotton Growing Association » : les industriels français et allemands ont suivi son exemple en fondant l'association cotonnière coloniale et le « Kolonial Wirtschaftliches Komitee ». Les efforts de ces trois puissantes associations se sont portés principalement sur l'immense continent africain récemment conquis à la civilisation et qu'elles s'efforcent actuellement de conquérir à la culture du coton.

Ce n'est point là une chimère. Presque partout en Afrique on trouve du coton non seulement à l'état sauvage, mais encore à l'état cultivé. Cette production est en décadence dans les contrées où les tissus européens ont pu pénétrer ; mais dans les régions difficilement accessibles, où le rail n'est pas encore arrivé, la culture et le tissage du coton sont l'objet d'un commerce local important. A Segou par exemple, les pagnes courants et les couvertures dites de Segou sont très estimés. A Djenné, à Say, dans les bassins des Volta rouge et noire, le tissage du coton constitue une source importante de revenus.

Le coton d'ailleurs a été cultivé dans presque toutes nos colonies. En dehors des territoires de l'Afrique occidentale qui sont appelés à devenir dans un avenir prochain des centres très importants de pro-

duction cotonnière, nos colonies des Antilles ont pendant longtemps fourni à nos manufactures un coton longue soie très apprécié, dont on abandonna la culture pour celle de la canne à sucre qui paraissait plus fructueuse mais qui devait avoir son heure de déclin. Beaucoup de planteurs s'enrichirent en Algérie en vendant à des prix très élevés ce textile dont la production mondiale était considérablement ralentie pendant la guerre de Sécession.

Des essais de culture ont été effectués dans certaines régions de Madagascar, où ils ont donné d'excellents résultats. Enfin en Indo-Chine les indigènes récoltent depuis longtemps du coton, mais tout ce qui se produit va en Chine et dans le Japon.

Nous avons donc sous la main, et plus facilement que nos voisins anglais et allemands, tout ce qui est nécessaire : des terrains de surface presque illimitée, éminemment propres à la culture du coton, des moyens de transport qui se développent tous les jours, une race de cultivateurs soumis, tranquilles et disposés à s'adonner aux entreprises agricoles.

Que nous fallait-il pour réussir ? Un peu de confiance et d'initiative.

C'est cette vérité qu'a comprise un groupe important de grands industriels, tisseurs et filateurs, de négociants, qui, sous la présidence de M. Esnault-Pelterie, a fondé une grande société qui, sous le titre d'Association cotonnière coloniale, a pour but de développer la culture du coton dans les colonies

françaises et d'affranchir ainsi notre industrie nationale de la tutelle américaine.

Bien que récente, l'œuvre de l'Association cotonnière est considérable. La confiance, qui reposait autrefois sur des probabilités, est établie aujourd'hui sur des faits indiscutables ; les expériences qui ont été faites dans toutes nos colonies ont servi à démontrer que nombreuses étaient les régions où la culture du coton était possible. Dans certaines contrées on a dépassé cette période des essais pour entrer franchement dans la période d'exploitation.

La production cotonnière de nos colonies, qui va en doublant d'année en année depuis cinq ans, s'élève en 1907 à 160 tonnes.

Mais, dira-t-on, que sont ces 160 tonnes vis-à-vis de la production américaine ?

La réponse est bien simple :

En 1747 l'Amérique exportait 7 balles de coton.

En 1790, c'est-à-dire quarante-trois ans après, elle n'en exportait encore que 81 balles de 220 kilogrammes.

Nous, après cinq ans, nous en exportons, plus de 650 de nos colonies.

La preuve de la possibilité de culture dans nos colonies est donc absolument faite maintenant. Il n'y a plus qu'à marcher de l'avant et à développer la culture pour arriver à la production en grand.

Le moment est d'ailleurs bien choisi pour agir : l'heure précise où les nouvelles tendances industrielles de l'Amérique mettent les intérêts français en

péril coïncide avec le moment où, la période héroïque de la conquête étant définitivement close, le problème de la mise en valeur des colonies s'impose à l'attention générale. Les pouvoirs publics ont compris les avantages de toute nature que nos colonies, nos industries, nos chemins de fer retireront de la vaste entreprise organisée par l'Association cotonnière coloniale ; ils ont encouragé par tous les moyens possibles, par leur appui moral et financier, l'œuvre d'utilité publique entreprise par l'initiative privée. Enfin l'Association cotonnière a été soutenue non seulement par tous ceux dont elle groupe les intérêts et dont elle satisfait les aspirations, mais encore par ceux qui, aimant leur pays, ayant l'intuition exacte de ses besoins, considèrent la tâche assumée par l'Association comme une œuvre de défense nationale.

V. B.

Première Partie

CHAPITRE PREMIER

LE COTON

§1. *Rapide historique sur le développement de la consommation.* — Il serait superflu de vouloir démontrer l'importance que le coton a prise dans le monde : il n'y a qu'à jeter les yeux autour de soi pour se rendre compte de l'emploi énorme que l'on fait de ce textile.

L'Orient fut le berceau de l'industrie cotonnière ; puis Venise commença à tisser des étoffes avec des fils importés des Indes. En France un mémoire de la fin du xiii^e siècle (1) nous signale l'importation de 4 livres de coton pour rembourrer le matelas du roi ! et cela pour 5 sols 6 deniers c'est-à-dire en monnaie d'aujourd'hui 3 fr. 85. Un peu plus tard apparaissent les premiers vêtements confectionnés en coton, mais à des prix tellement exorbitants qu'ils étaient considérés comme des objets précieux et du plus grand luxe.

1. V. Levasseur. *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789*. Paris. Arthur Rousseau, in-8°, t. II, p. 421, note.

Le xvii^e siècle peut être considéré comme celui où s'implanta chez nous l'industrie du coton : Colbert en favorisa le développement grâce à des tarifs protecteurs, surtout en ce qui concerne les toiles d'Orient peintes, dont il arrêta l'importation par des tarifs très élevés : un siècle plus tard la fabrication des toiles de coton peintes était une des richesses de l'industrie française.

Le xviii^e siècle a eu l'honneur de voir se développer les manufactures où l'on travaillait le coton et les gouvernements qui se sont succédés pendant son cours ont eu le mérite d'encourager par une réglementation sage et même par des subventions les fondateurs de nos premiers établissements cotonniers. Cependant, la consommation du coton était infime à côté de ce qu'elle est aujourd'hui : à la fin du xviii^e siècle elle s'élevait en France à 200 grammes environ par habitant.

Actuellement c'est la matière première qui est la plus répandue dans le monde, celle qui devient tous les jours de plus en plus indispensable, celle qui n'a pour ainsi dire pas de succédané. Prenons par exemple le blé dont l'usage est la base de l'alimentation chez nous ; son emploi est incontestablement moins général que celui du coton. En Asie, c'est le riz qui le remplace, en Afrique c'est le mil, la banane, la datte : même en Europe il est souvent remplacé chez les paysans par le maïs ou la pomme de terre.

Rien de pareil pour le coton : tout être humain en porte sur lui, quels que soient sa fortune, son âge, son

sexe, son rang. C'est le textile démocratique par excellence, le seul qui réunisse ces deux qualités qui le font priser par les classes laborieuses : la solidité et le bon marché.

§ 2. *Diverses espèces de cotonniers.*— Le coton est le duvet soyeux qui entoure les graines du cotonnier plante de la famille des Malvacées : ce duvet est recouvert d'une capsule qui s'ouvre à l'époque de la maturité. Cette plante est connue en botanique sous le nom de *Gossypium* que lui ont donné Strabon et Pline qui l'ont étudié les premiers.

Il est fort difficile de donner de la plante une description exacte, car elle se modifie complètement suivant le climat, la nature du sol, le mode de culture. Wolpers en a compté trente-quatre espèces. Délaissant cette classification scientifique trop compliquée nous admettrons avec M. Henri Lecomte (1) quatre espèces principales dont deux asiatiques et deux américaines :

1° Le *Gossypium Barbadense* est le cotonnier des Barbades autrefois et de la Géorgie aujourd'hui : c'est celui qui fournit un des meilleurs produits : le Sea-Island ; sa capsule contient de huit à dix graines noires et lisses entourées d'un duvet long, fin et soyeux. Ce sont les graines du Barbadense qui ont été plantées en Egypte et qui ont fourni le coton dit « Jumel », du nom de l'ingénieur français qui a fait les premiers essais dans la vallée du Nil. Ce cotonnier

1. *Le Coton. Monographie Culture.* H. Lecomte, Paris, 1900.

perd sous le ciel africain quelques-unes de ses qualités et il occupe le second rang après le Sea-Island ;

2° Le *Gossypium hirsutum* paraît être un Barbadien dégénéré : le duvet est fin mais un peu plus court que dans le Barbadien : il fournit la catégorie dite des Louisianes ;

3° Le *Gossypium religiosum* est la plante sacrée des Indous que l'on rencontre surtout dans les jardins qui entourent les temples. Ses fleurs rouges font un ornement du plus bel effet, mais sa culture en est peu répandue ;

4° Le *Gossypium herbaceum* est une espèce que l'on retrouve dans toute l'Asie : c'est un arbrisseau à fleurs jaunes, à gousses renfermant des graines peu nombreuses mais contenant un duvet d'une assez bonne qualité.

Voici le classement moyen que l'on peut faire des diverses espèces de coton les plus employées.

Variétés de cotons	Longueur des fibres	Numéros des filés (1)
Sea Island (Edisto).....	55 mm.	170 à 250
— (Wodamaland)	41 »	33 à 66
Egypte (Jumel).....	35 »	25 à 50
Amérique du Sud (Brésil-Pérou)	31 à 33 »	25 à 43
Mississipi.....	49 »	25 à 43
Louisiane	27 »	24 à 38
Inde.....	27 »	24 à 38

La longueur de la fibre a une grande importance

1. Le numéro des filés indique le nombre de kilomètres contenus dans 500 grammes de fil.

dans l'industrie. En effet, la force d'un filé dépend de la longueur des fibres ; or, plus celles-ci sont longues, plus le nombre de torsions est grand et plus le filé est résistant. Cette résistance est nécessaire pour que le filé ne se brise pas pendant les opérations multiples que l'industrie lui fait subir.

A la longueur de la fibre viennent généralement s'ajouter d'autres qualités : on a remarqué en effet que plus les cotons sont longs, plus ils sont fins, élastiques et forts. Les industriels prisent également la régularité des fibres, qualité qui manque à tous les cotons dont la culture n'est pas suffisamment soignée, ainsi que leur propreté, c'est-à-dire l'absence de débris de feuilles, de graines écrasées, de parties pourries par l'humidité, de poussière et de sable. Il arrive souvent que les plus beaux cotons comme les « Georgie longue soie » sont pollués par le contact de la terre ou du sable.

Aussi la culture du coton nécessite-t-elle des soins continus et minutieux : la nature nous donne le coton, mais une culture intelligente le fait ce qu'il vaut.

Il est nécessaire pour mieux comprendre les explications suivantes de donner quelques indications sur la culture du coton, de le suivre à la filature, au tissage et dans les diverses industries qui le travaillent. Un tel exposé est malheureusement aride, mais nous nous sommes efforcés de dégager les notions essentielles et nous ne donnerons sur chacun de ces points

que les détails qui peuvent avoir une importance pour l'étude que nous avons entreprise : celle de la culture du coton dans les colonies.

CHAPITRE II

NOTIONS GÉNÉRALES SUR SA CULTURE

§ 1. *Terrain.* — Il est admis que le terrain idéal pour la production du coton est le sol formé d'une terre fine, sableuse, reposant sur un lit d'argile. Le sable sert à transmettre aux racines la chaleur et l'air, et l'argile du sol se charge de conserver l'humidité.

La plante puise si peu de chose dans le sol que l'on peut la cultiver avec succès au même endroit, sans le secours d'engrais et sans autre changement que celui qui consiste à établir chaque année les rangées entre celles de l'année précédente.

§ 2. *Climat.* — Le climat qui convient au cotonnier doit être très nettement dessiné : période de sécheresse ou période de pluies, c'est-à-dire périodes absolument distinctes l'une de l'autre. Les pluies sont utiles à la croissance et au développement de la plante mais elles ne doivent pas être trop abondantes car elles pourraient amener la putréfaction des semences (comme cela s'est produit dans les régions côtières de la Côte d'Ivoire, du Lagos, et du Gold

Coast). Elles doivent disparaître complètement à l'époque de la floraison et de la récolte, car alors elle entraînent la chute des fleurs ou elles retardent la maturité du fruit, salissent le coton et nuisent à sa récolte.

A défaut des pluies, des irrigations naturelles ou artificielles sont absolument indispensables. Les irrigations naturelles ont l'avantage énorme d'abord de n'entraîner aucun frais, en outre de fertiliser les terres inondées par le limon charrié par les eaux du fleuve. C'est ce qui fait la richesse de la vallée du Nil en Egypte et c'est ce qui est appelé à faire la fortune de notre vallée du Niger que l'on a surnommée à juste titre la « vallée du Nil français ».

La culture du cotonnier ne peut donc être tentée avec succès que dans les contrées qui réunissent les conditions que nous venons d'indiquer relatives au sol et au climat.

C'est ce qui explique l'insuccès des tentatives de culture qui ont été faites en France, il y a plus d'un siècle, et qui sont relatées dans un rapport daté du 8 mars 1808, inséré dans les *Annales de l'Agriculture* de cette époque, tome XXXIII. Il s'intitule : « Instructions sur la culture du coton en France par M. Tessier, de la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut ».

Ce rapport établit que, dès la fin de 1806, Sa Majesté l'Empereur et Roi Napoléon I^{er} témoigna le désir de voir établir en France la culture du coton.

Les résultats des premières tentatives en 1807 fai-

saient croire que la culture était possible au-dessous d'une ligne qui partant de l'embouchure de la Gironde irait à Genève en passant par Lyon.

Tous ces essais ont échoué lamentablement et la cause principale fut l'irrégularité du climat ; car si l'on peut trouver par endroits des terrains favorables à la culture dans le midi de la France, il est à peu près impossible de compter, même dans les régions les plus favorisées, sur un été très chaud et nullement troublé par les pluies.

§ 3. *Culture proprement dite.* — Dès que les terrains destinés à la culture ont été défrichés le premier soin du planteur est de labourer la terre afin d'enfouir les mauvaises herbes, aérer le sol et le préparer pour les ensemencements. Plusieurs labours successifs sont nécessaires (généralement quatre) ; le dernier est le plus profond afin d'augmenter la quantité de la terre ameublie et de permettre à ces terrains défoncés de mieux conserver l'humidité. Ces labours ne se font pas annuellement, mais il est bon cependant de défoncer les terrains tous les quatre ou cinq ans afin d'augmenter la fertilité du sol. Préparation profonde et culture superficielle, telle doit être la devise du planteur.

Nous insistons sur tous ces soins qui sont donnés à la culture dans les pays producteurs de coton afin que l'on se rende compte de la différence considérable qui existe avec les méthodes culturales des indigènes de quelques-unes de nos colonies et aussi pour bien démontrer que l'œuvre entreprise par

l'Association cotonnière coloniale française est une œuvre de longue haleine, et que, malgré tous ses efforts, elle ne peut, du jour au lendemain, faire surgir, comme sous le coup de baguette d'une fée, d'immenses plantations aussi soignées que celles des Etats-Unis.

L'ensemencement a lieu, suivant les pays et suivant les conditions climatiques, à des époques variables de l'année. Aux Etats-Unis on sème du 15 mars au 15 avril suivant les régions ; en Egypte les semailles ont lieu fin avril ; au Pérou et au Brésil de la fin décembre au mois d'avril ; enfin dans l'Inde du mois de mai au mois d'août.

Le *binage* fait partie des opérations postérieures à l'ensemencement : il a pour but d'ameublir et d'aérer la partie superficielle du sol en la découpant en lames minces. Le sarclage consiste ensuite à débarrasser le sol des mauvaises herbes.

Quand la plante est recouverte de ses fruits, c'est-à-dire quand les gousses sont formées, il est inutile de pratiquer de nouveaux binages et sarclages, on dit alors que le coton est *laid by*, abandonné, ne nécessitant aucun soin jusqu'à la cueillette qui a lieu un mois ou un mois et demi plus tard.

§ 4. *Egrenage et mise en balles.* — Le coton une fois récolté n'est pas encore bon à livrer à la manufacture qui doit le transformer en filés : il doit encore être égrené et mis en balles.

L'égrenage du coton consiste à séparer la fibre, seule utilisée dans l'industrie, de la graine qui y est

adhérente. Cette opération est très délicate car il faut craindre d'abîmer la fibre en la séparant de la graine. On a d'abord égrené à la main, puis avec une machine grossière d'origine indienne et appelée « churka » : c'était une machine composée de deux rouleaux tournant en sens contraire et qui laissait passer la fibre tout en retenant la graine. Mais l'opération était assez longue et assez imparfaite. Dans les grandes plantations on se sert de machines plus puissantes : les égreneuses Macarthy.

Voici comment se fait aujourd'hui l'égrenage :

Le coton en graine est transporté du magasin ou directement de la charrette du planteur, par un tube aspirateur pneumatique, dans une caisse qui est placée au-dessus de l'égreneuse où il est desséché et nettoyé ; puis il est transporté dans l'égreneuse dont le cylindre porte de 60 à 80 scies. Les graines sont chassées par l'air comprimé dans un magasin spécial, tandis que la fibre est amenée mécaniquement par un canal en bois et à travers une caisse épuratrice vers le condensateur d'où elle passe à la presse.

L'égreneuse la plus courante a 70 scies d'une vitesse rotative de 500 révolutions à la minute et fournit 6 livres de coton par scie et par heure.

Le coton égrené est pressé et mis en balles de poids variables suivant les pays de production : aux Etats-Unis la balle est de 220 kg. 500 ou 500 livres anglaises. En Egypte elle est de 750 livres.

CHAPITRE III

MANIPULATIONS INDUSTRIELLES DU COTON

Suivons maintenant cette balle de coton dans la manufacture et voyons les différentes transformations que lui fait subir l'industrie.

§ 1. *Filature*. — La première opération consiste à transformer ce coton en un filé, c'est-à-dire en un fil continu et résistant qui servira ensuite à tisser des étoffes. C'est l'œuvre de la filature.

Sorti des balles, le coton passe dans des machines qui le débarrassent de toutes les impuretés (sables, graines, etc.) qu'il renferme ; puis comme une immense nappe d'eau, il coule sous les grands cylindres des machines à carder et à peigner. Cette nappe de coton est séparée en plusieurs bandes, beaucoup plus épaisses et plus denses que la nappe qui les a formées mais dont la résistance serait insuffisante pour subir l'effort du métier à filer. La « torsion » a pour but de les transformer en fils et de leur donner cette résistance pour pouvoir passer sur le banc à filer.

Ces fils sortant de l'étirage avec torsion passent sur des broches à tisser qui les étirent, les tordent et leur donnent la résistance et la grosseur voulues.³₂

Ils s'enroulent à la sortie du métier sur de petites bobines disposées à cet effet.

Pour arriver à ce résultat, dans l'état actuel de notre industrie, il suffit de livrer la substance en masse à la première machine d'un assortiment de filature pour que la dernière, le métier à filer, la rende dans des conditions déterminées *a priori*, sans que la main y touche autrement que pour l'alimentation des diverses machines et les réparations accidentelles et exceptionnelles.

Il est vrai qu'il a fallu près de deux siècles pour arriver à ce perfectionnement. Autrefois, tout se faisait pour ainsi dire à la main. C'est de 1759 que date la construction du premier métier à filer, la *Spinning-Jenny* (Jeanne la fileuse), qui filait huit fils au lieu d'un seul. En 1780 apparaît la *Throstle* ou machine à cylindres des Anglais, premier type du métier continu de nos manufactures modernes. Dès lors les perfectionnements se succèdent : on arrive en 1810 à fabriquer du filé n° 200.

En 1834 Maurice de Joug invente le métier *Self-acting* qui effectue mécaniquement toutes les opérations et qui réduit la tâche du fileur à une pure surveillance : on obtient alors le filé n° 300.

Puis se placent l'invention du métier continu qui est actuellement en usage dans la plupart des manufactures, et l'apparition de la peigneuse Heilmann qui permet d'obtenir le filé n° 600.

Le coton filé doit contenir une certaine quantité d'eau, sans quoi il deviendrait cassant et impropre

au tissage : c'est pourquoi on le soumet au *vaporisage* qui lui restitue l'humidité qu'il a perdue pendant la filature.

§ 2. *Tissage*.— Les opérations les plus importantes du tissage sont : le *bobinage*, l'*ourdissage*, le *parage*, le *remettage* et le *tissage proprement dit*.

Le *bobinage* est l'opération qui consiste à enrouler sur les bobines du métier à tisser les filés livrés en écheveaux par la filature.

L'*ourdissage* a pour but d'assembler parallèlement et sous la même tension les divers fils de la chaîne. (On appelle chaîne d'un tissu les fils qui sont dans la longueur, trame ceux qui sont dans la largeur.) A cet effet, tous les fils passent entre les dents d'un peigne vertical qui les écarte également les uns des autres puis les fils passent sous un système de trois cylindres et vont s'enrouler sur un quatrième cylindre où la chaîne se trouve formée.

Mais les fils de cette chaîne sont encore trop cassants : par l'opération du *parage* et de l'*encollage*, on les fait passer dans un bain de colle ; de là ils s'enroulent à nouveau dans une série de cylindres chauffés et arrivent enfin complètement séchés au dernier rouleau.

La chaîne ainsi préparée est fixée sur le métier, et le *remettage* consiste à fixer ces fils aux lisses qui doivent les faire mouvoir.

La préparation des fils de trame est beaucoup plus simple : on enroule les écheveaux sur des canet-

tes qu'on mouille avant de les placer dans la navette pour leur donner de l'élasticité.

Enfin l'opération du *tissage proprement dit* consiste à introduire entre les fils de la chaîne disposés parallèlement les fils de la trame perpendiculairement, de façon que chacun de ses derniers passe sur tous les premiers de deux en deux et au-dessous des autres. Il en est ainsi pour les étoffes unies, écruées ou d'une seule couleur. L'opération est excessivement simple : deux lisses suffisent. On soulève l'une des deux tandis que l'autre est abaissée : les premiers formeront au-dessus des autres une sorte de petit tunnel dans lequel passera la navette. Quand les lisses auront repris leurs places normales, on comprend aisément que le fil de trame sera au-dessus de tous les fils de la lisse baissée et au-dessous de ceux de la lisse soulevée. Puis on soulève la lisse qui avait été abaissée et on baisse celle qui avait été levée et ainsi de suite indéfiniment.

Pour les étoffes croisées ou de diverses couleurs, l'opération est plus compliquée. Au lieu de deux lisses on en emploie cinq, six ou plus, chacune groupant des fils de différents nuances et avec des combinaisons différentes.

§ 3. *Blanchiment. — Teinture. — Impression.* — Le tissu n'est généralement pas livré au commerce en sortant du tissage : il doit subir encore d'autres opérations qui vont donner naissance à trois industries : le blanchiment, la teinture et l'impression.

Les étoffes de coton sortant du tissage contiennent

certaines impuretés qui sont : les matières résineuses et grasses inhérentes à la fibre, les taches provenant des métiers à filer et à tisser, la colle dont on les a enduites au tissage, enfin une matière colorante qui produit la teinte jaunâtre des écrus et qu'il faut leur enlever avant de commencer la décoloration.

L'industrie du blanchiment a pour but de débarrasser les étoffes de toutes les impuretés qu'elles renferment avant de les livrer à la teinturerie qui leur communique une teinte uniforme. A la vérité on teint très peu de tissus : généralement on teint le fil et on tisse ensuite.

L'industrie de l'impression sur étoffes fut introduite en 1759 par Oberkampf qui fonda la belle fabrique de Jouy (Seine-et-Oise). Le principe de l'impression sur étoffes est le même que celui de l'impression typographique, mais il faut en plus que les couleurs jetées sur le tissu soient non seulement harmonieuses mais solides et résistantes au lavage.

§ 4. *Solidarité de toutes ces industries.* — A côté de ces grandes industries que nous venons de passer en revue s'en trouvent une multitude d'autres qui ne font pas à proprement parler partie de l'industrie cotonnière, mais qui sont intimement liées à son sort. Ce sont : les usines de construction des machines à vapeur, des métiers à filer et à tisser, les usines de fabrication des cardes, des bobines, des produits chimiques et tinctoriaux. On pourrait croire que ces diverses industries se livrent une guerre continue. En effet, le tisseur cherche à obtenir ses filés

au plus bas prix, l'imprimeur de son côté cherche à acheter ses tissus le meilleur marché possible ; car il se trouve précisément que dans l'échelle de ces diverses industries le produit manufacturé de l'une devient la matière première de l'autre. De là, semble-t-il, des intérêts diamétralement opposés.

Il n'en est rien en réalité. Dès qu'un malaise se fait sentir, dès qu'une crise éclate, sa répercussion se produit dans toutes les branches : surviennent une crise du coton, une raréfaction de la matière première et une baisse des prix, les pertes que subissent les filateurs ont leur contre-coup dans les tissages, les imprimeries et toutes les industries annexes.

Aussi les voyons-nous tous unis lorsqu'il s'agit de se défendre contre les agissements des Américains qui tendent à accaparer la matière première et c'est en faisant preuve de cet admirable esprit de corps qu'ils arriveront à empêcher la ruine entière d'une industrie nationale qui est, à l'heure présente, une des gloires de la France.

CHAPITRE IV

PRODUITS SECONDAIRES DU COTONNIER

Si le coton en laine est certes de beaucoup la partie la plus précieuse du cotonnier, il n'existe pourtant aucune partie de cette plante qui n'ait également sa valeur. L'utilité de ces parties n'a été reconnue et exploitée que beaucoup plus tard.

§ 1. *Feuilles, capsules, rameaux.* — Les feuilles, les capsules vides et les rameaux de la plante après la dernière récolte sont broutés par le bétail. Les tiges sèches qui restent servent de combustible en Egypte, pays peu boisé : en Amérique elles sont employées comme fourrage qui vaut largement la paille d'avoine et d'orge, où ces produits trouvent leur application comme engrais.

Aux Etats-Unis on a extrait de la tige un filament utilisé à la fabrication de sacs, nattes et tapis. Malheureusement on n'a pas encore inventé de défibreuse vraiment bonne et travaillant à bon marché. Par contre et tout récemment on a obtenu de très bons résultats en employant cette tige pour la fabrication de papier cartonné.

Mais les produits secondaires les plus importants

sont : la graine dont on extrait l'huile, et les enveloppes de la graine qui servent de fourrages pour les bestiaux et d'engrais.

§ 2. *Graines.* — Ce ne fut que bien tard que l'on reconnut aux Etats-Unis la haute valeur économique de la graine de coton. Avant la création des huileries la graine ne servait que pour le prochain ensemencement, comme engrais, parfois aussi comme fourrage. L'épuisement du sol des Etats côtiers de l'Atlantique a été la première cause de l'emploi de la graine de coton comme engrais dans l'Amérique du Nord. Mais aux endroits où le fumage n'était pas nécessaire on ne savait que faire de la graine : souvent on la jetait dans les rivières. Mais ce système était tout à fait anti-hygiénique. Aussi, quand la population devint plus dense, la législation édicta dans plusieurs Etats de sévères prescriptions contre l'infection des rivières par la semence de coton.

La première huilerie pour graine de coton fut construite en 1856 dans la Caroline du Sud. Les progrès de cette industrie furent très lents. En 1867 il n'existait dans les États-Unis que 7 huileries. En 1880 leur nombre était monté à 45, et à partir de cette époque, quand on eut reconnu la valeur alimentaire (?) de l'huile de coton, commença le développement rapide de cette branche d'industrie : on découvrit que l'huile de coton, mélangée avec de la graisse animale, remplaçait avantageusement le lard !

En 1900 le nombre des huileries américaines s'élevait à 357 ; en 1907, 754 huileries ont mis en œuvre

4.500.000 tonnes sur une récolte totale de 6.000.000 ; l'excédent a été utilisé comme engrais.

A l'état brut, et en supposant une récolte moyenne de 12.000.000 balles de coton, ce produit représente actuellement une valeur annuelle de 100.000.000 dollars (1).

L'huile brute est raffinée au moyen d'appareils spéciaux qui éliminent l'acide sébacique libre, la matière colorante brune et toutes autres matières étrangères pouvant se trouver dans l'huile brute.

Cette huile parfaitement inodore est employée comme produit d'alimentation en l'additionnant à la graisse de bœuf sous le nom de *refined lard* ou « lard raffiné ». Ces mélanges de graisse raffinée de porc, de bœuf et d'huile de coton sont multiples ; mais il est évident que ces produits ont toujours circulé jusqu'ici sous une étiquette trompeuse. En outre les 90 o/o de l'huile d'olive vendue aux Etats-Unis sont en réalité de l'huile de coton.

L'huile de coton remplace aussi l'huile d'olive dans les produits pharmaceutiques ; elle est employée également comme huile de foie de morue ; elle sert encore dans l'emballage des sardines et autres poissons.

Cette huile, dont plus de la moitié est utilisée sur place, est exportée, pour le restant, en Europe. La meilleure qualité est expédiée en Hollande, où on l'emploie à la fabrication de la margarine, en France,

1. Rapport préparé pour le Congrès international cotonnier. Paris, M. Maurice Schanz (Allemagne).

spécialement à Marseille, où l'huile de qualité inférieure sert à la fabrication du savon, en Italie et en Allemagne où on l'emploie à falsifier ou à remplacer l'huile d'olive.

Il est curieux de constater que cette industrie si florissante en Amérique n'ait pris aucun essor dans les Indes où la graine de coton est encore utilisée à nourrir les bœufs dans le pays même. Les Anglais, désireux de conserver cette matière première pour leur industrie nationale, ne font d'ailleurs rien pour développer cette industrie dans leurs colonies. Par contre, il existe depuis 1898, en Egypte, une industrie huilière autonome qui consomme actuellement environ le sixième de la production égyptienne de semence de coton : environ les deux tiers de l'huile produite dans ce pays passent à l'alimentation et le reste est utilisé à la fabrication du savon.

§ 3. *Tourteaux.* — Les enveloppes séparées de la graine ont servi d'abord de combustibles aux huileries américaines mais on ne tarda pas à se rendre compte par la suite de la valeur nutritive de ces résidus. Les huileries du Sud-Ouest commencèrent à annexer des bœufs à leur exploitation : de grands troupeaux de bœufs du Texas furent achetés à bon marché, puis engraisés auprès des huileries et revendus pour l'abattoir à des prix très rémunérateurs. Aussitôt une demande croissante se produisit dans tous les Etats cotonniers de ce produit qui remplaçait avantageusement et efficacement le foin : la demande a été telle que dans certains Etats la valeur des tourteaux est égale à celle du foin.

CHAPITRE V

PAYS PRODUCTEURS DE COTON

§ 1. *Etats-Unis d'Amérique.* — Ce sont les Etats-Unis qu'il faut placer en tête des pays producteurs non pas au point de vue de l'ancienneté de la production mais au point de vue des quantités récoltées.

Dans le cours de son voyage de découvertes, Christophe Colomb rencontra aux Antilles du coton sauvage ; mais ce ne fut point ce coton indigène qui fournit les espèces qui sont actuellement cultivées. Les colons européens achetèrent dans les premiers temps des semences dans toutes les parties du monde : cependant le développement de cette culture fut très lent et la production destinée seulement à la consommation du pays. En 1739 parvint en Angleterre le premier envoi de coton américain, soit 7 balles de coton. En 1770, c'est-à-dire trente et un ans après, la production n'avait pas varié : elle était toujours de 7 balles. En 1784, elle monte à 81 balles : grande stupéfaction en Europe où l'on ne peut croire que « tout ce coton » vient d'Amérique. En 1790, elle est de 300 balles et en 1798 elle monte au décuple

et l'importation d'esclaves spécialement pour la culture du coton s'accroît rapidement. En 1861, lors du commencement de la guerre civile, la production s'élève à 4.500.000 balles.

La guerre civile de 1861 à 1865 infligeait au Sud, également au point de vue de l'exploitation économique, les plus graves blessures. La production du coton, ressource essentielle, descendait en 1864 à 300.000 balles et l'état de la main-d'œuvre, après la brusque suppression de l'esclavage, se trouvait tellement bouleversé, que dix ans s'écoulèrent avant que l'on put atteindre de nouveau le chiffre de récolte qui existait avant la guerre.

En 1880 la production s'élève à .	5.755.359 balles de 500 livres angl.	
1890	7.472.511	—
1900	9.507.786	—
1905	13.697.310	—
1907	10.882.381	— (1)

La zone cotonnière aux Etats-Unis est comprise entre les 37° et 25° degrés de latitude nord et les 110° et 80° degrés de longitude ouest représentant une surface de 700.000 milles carrés anglais favorables à la culture ; seulement un quinzième environ de ce chiffre est employé à la culture du coton. Tantôt comme dans le Delta du Mississippi on man-

1. D'après les statistiques du bureau statistique du Ministère du Commerce et du Travail des Etats-Unis.

que de main-d'œuvre, tantôt comme dans le Texas les terrains sont encore en friches : si toutes ces étendues étaient cultivées, la récolte des Etats-Unis pourrait s'élever aisément à 100 millions de balles.

Les principaux Etats cotonniers énumérés, selon l'importance de leurs récoltes, sont :

Texas	31,5 o/o	
Georgie.....	12	
Mississippi	11,5	
Alabama.....	9,4	
Louisiane.....	7,4	
Arkausas.....	7,1	
Oklahoma et Territoire indien..	6,8	
Caroline du Sud	6,6	
Caroline du Nord.....	4,4	
Tennessee.....	2,3	
Les six autres Etats (Nouveau-Mexique, Kausas, Missouri, Kentucky, Virginie, Floride) ensemble.....	1	
	100 o/o	(1)

Pendant trois quarts de siècle, la culture du coton utilisait presque exclusivement la main-d'œuvre esclave, aujourd'hui encore la plupart des hommes de couleur aux Etats-Unis voient dans la culture du coton leur principal moyen de subsistance. Pendant

1. D'après le rapport préparé pour le V^e Congrès cotonnier, juin 1908 par M. Maurice Schanz.

la période de l'esclavage, les plantations se trouvaient généralement sous l'administration directe du propriétaire ; chacune de ces plantations comprenait jusqu'à 8.000 hectares et employait jusqu'à 1.000 esclaves.

Après la libération des esclaves, on introduisit le système du louage ; mais à partir de ce moment les planteurs éprouvèrent de la difficulté à se procurer une main-d'œuvre suffisante au moment de la cueillette : ce malaise a duré jusqu'à nos jours et a peu à peu entraîné la ruine des grandes plantations. Aujourd'hui les formes d'exploitation se divisent en trois classes :

Où le propriétaire cultive sa ferme lui-même à l'aide de journaliers ;

Où il loue sa ferme, en totalité ou en partie, contre un prix de fermage, à des cultivateurs qui travaillent le terrain à leur gré et à leurs risques et périls ;

Où il l'affermé encore bien plus souvent contre une participation déterminée ou un pourcentage du produit de la récolte.

Le coton récolté en Amérique est utilisé en partie sur place et tend tous les jours à l'être davantage, ce qui constitue comme nous le disions plus haut (1) un grand danger pour l'industrie européenne qui voit tous les jours la matière première qui alimente ses usines se raréfier.

1. Voyez « Introduction ».

Aujourd'hui l'Amérique du Nord avec ses 26 millions de broches et 540.000 métiers à tisser vient au second rang des puissances qui possèdent des industries cotonnières.

Le recensement de 1905 mentionne l'existence de 1.077 fabriques de coton, dont 308 se trouvent dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre, 204 dans ceux du centre, 550 dans ceux du sud et seulement 15 dans les Etats de l'ouest.

La valeur totale de la production américaine d'articles de coton en 1905 s'est élevée à 450 millions de dollars, dont il a été exporté pendant l'année fiscale 1905-1906 (du 1^{er} juillet au 30 juin) pour 53 millions de dollars, dont 3.700.000 en Europe, 13.400.000 dans les autres Etats américains et 34.200.000 en Asie dont 30 millions en Chine. Malheureusement pour elle, l'industrie cotonnière américaine a appris récemment, à ses dépens, combien il est dangereux de limiter à un seul marché l'écoulement de ses produits : son exportation est descendue en 1906-1907 de 53.000.000 à 32.000.000 dollars, le boycottage des marchandises américaines en Chine ayant réduit l'exportation des articles de coton pour ce dernier pays de 30.000.000 à 6.000.000 dollars.

Les Etats-Unis consomment déjà 5.000.000 balles de coton par an, y compris le coton de provenance étrangère surtout égyptienne (importation totale en 1906-1907, 228.000 balles de 500 livres).

Le coton qui n'est pas utilisé en Amérique est exporté principalement en Europe, les principaux

destinataires sont par ordre d'importance : l'Angleterre (4.000.000 balles environ), l'Allemagne (2.000.000 environ), la France (un peu plus de 1.000.000), l'Italie, l'Espagne, le Japon, etc.

Le principal port d'embarquement était autrefois New-Orleans, mais par suite du développement rapide de la culture du coton au Texas, la prépondérance de New-Orleans a passé récemment à Galveston. Cette vaillante cité, dont l'esprit d'entreprise n'a pas été amoindri par le raz de marée de 1900 qui menaça d'emporter l'île basse sur laquelle elle est construite, poursuit sans relâche le développement de ses installations pour l'expédition du coton. Les expéditions se sont élevées pendant l'exercice 1906-1907 à 3.448.000 balles dans le port de Galveston contre 2.072.000 balles dans le port de New-Orleans.

§ 2. *Egypte*. — L'Egypte produit depuis fort longtemps du coton : on pense que c'est avec la fibre du cotonnier sauvage qu'ont été fabriquées les bandelletes en tissu qu'on trouve sur les momies.

Pendant fort longtemps les populations de l'Egypte n'ont récolté du coton que pour leurs usages personnels. Ce fut un Français, l'ingénieur Jumel, qui sut comprendre tout l'avantage que l'on pouvait retirer de la culture de ce précieux textile dans la vallée et le delta du Nil.

Après quelques heureux essais dans les terres fécondées par les inondations du fleuve, Méhémet Ali encouragea vivement la culture. En 1850 la

récolte était de 87.200 balles et en 1865 de 439.000 balles : cet essor rapide est dû à la raréfaction du coton américain pendant la guerre de Sécession.

En 1870, quand le coton américain a reconquis son importance, la production égyptienne tombe à 250.000 balles. Mais elle ne tarde pas à reprendre et en 1898 nous la voyons atteindre le chiffre assez élevé de 1.112.000 balles.

Elle augmente sensiblement jusqu'en 1906 où elle atteint 1.400.000 balles : la récolte de 1907, moins importante par suite de conditions climatiques défavorables, s'est élevée seulement à 1.296.000 balles, bien que les surfaces cultivées aient été plus agrandies.

Le coton est aujourd'hui la principale richesse de l'Egypte : il est ordinairement appelé en France, coton Jumel. Les manufactures européennes qui fabriquent les numéros fins l'utilisent.

Alexandrie est le grand port d'embarquement comme il est aussi le grand marché du coton égyptien.

La surface totale cultivée en coton oscille entre 700.000 et 750.000 hectares.

Cette surface s'est accrue progressivement :

1° Parce que tous les ans de nouvelles terres sont mises en exploitation ;

2° Parce que nombre de cultivateurs rapprochent plus qu'autrefois les cultures de coton dans les assolements qu'ils adoptent.

Mais, on le comprend, cet accroissement est néces-

sairement limité par la raison bien simple qu'en Egypte l'aire des terres cultivées se limite à la vallée même du Nil et qu'elle ne peut empiéter sur le désert.

§ 3. *Les Indes.* — Le cotonnier semble être aux Indes un arbre autochtone ; nous avons dit plus haut (p. 18) que le *gossypium religiosum* et le *gossypium herbaceum* y poussent à l'état sauvage.

Mais la production cotonnière resta stationnaire pendant des siècles. Quand le coton américain fit son apparition, l'Inde ne fut point capable de le concurrencer et bien que les manufactures européennes aient réclamé maintes fois une plus grande abondance de matière première, l'Inde ne sut pas profiter de cette augmentation de demandes.

Survinrent la guerre de Sécession et les heures d'affolement de l'industrie européenne : il fallut bien combler le déficit énorme de matières premières que les Etats d'Amérique ne pouvaient plus fournir. Un sérieux mouvement d'achat de coton indien fut amorcé, en particulier par M. Siegfried, qui se fournit presque exclusivement du coton de ces régions pendant toute la durée de la guerre : l'impulsion était donnée et la culture du coton continua à se développer.

En 1873, les exportations s'élèvent à 2.176.000 balles de 500 livres, en 1893 à 2.988.000 balles, en 1906 à 3.708.000 balles, en 1907 par suite de conditions climatiques défavorables, la production ne s'est élevée qu'à 2.444.800 balles.

La présidence de Bombay et le Sind viennent en première ligne comme régions de production ; viennent ensuite les pays de Behar, de Haïderabad, de Madras, d'Agra, etc.

Malheureusement, le coton indien est loin de valoir comme qualité les cotons américains et égyptiens. La fibre est trop courte, trop rugueuse et manque de souplesse et de régularité. De plus le coton est généralement souillé par des saletés et mal égrené, ce qui le déprécie énormément. (Voir plus loin, p. 87, les essais tentés par les Anglais pour développer la culture dans ces régions et améliorer les qualités.)

§ 4. *Autres pays producteurs.* — Le Mexique peut fournir un excellent coton comme quantité et comme qualité. De grandes étendues de terrains sont consacrées à sa culture en particulier dans le Nord : la production qui s'était élevée en 1906 à 130.000 balles s'est abaissée en 1907 à 85.000 balles, les conditions climatiques ayant été aussi défavorables que dans les Etats-Unis.

Le Brésil serait susceptible de produire une grande quantité de coton, mais la main-d'œuvre est rare et la culture du café accapare toute celle qui existe. Néanmoins la production s'est élevée en 1907 à 370.000 balles.

Le Pérou fournit aussi un coton de bonne qualité, mais la culture est peu répandue, c'est à peine à 55.000 balles qu'on évalue la production.

Le Turkestan, grâce à toutes sortes d'encouragements du gouvernement russe, est devenu capable de

fournir plus des deux tiers de la consommation russe. En 1907 la récolte s'est élevée à 820.000 balles.

Un certain nombre d'autres pays produisent de petites quantités de coton. Parmi ces pays nous citerons : La *Grèce* (20.000 balles), l'*Indo-Chine* (15.000 balles), l'*Afrique* en bloc (20.000 balles), *Haïti* (15.000 balles), le *Japon* (9.000 balles), les *Antilles Anglaises* (6.500 balles).

Reste la Chine pour laquelle on n'avait pas eu jusqu'ici d'indications bien précises : les dernières statistiques américaines évaluent à 428.000 balles la production du coton dans ce pays.

Production totale de coton dans le Monde en 1907

(EN BALLES DE 500 LIVRES ANGLAISES)

PAYS	Production (en balles)	Pourcentages
Etats-Unis.....	10.882.385	65,9
Indes.....	2.444.800	14,8
Egypte.....	1.296.000	7,8
Russie.....	620.000	3,8
Chine.....	428.000	2,6
Brésil.....	370.000	2,2
Mexique.....	85.000	0,5
Pérou.....	55.000	0,3
Turquie.....	80.000	0,5
Perse.....	51.000	0,3
Autres pays.....	200.000	1,3
Total.....	16.512.185	100,0
Production en 1906.....	19.942.000	—
id. en 1905.....	15.747.000	—
id. en 1904.....	18.803.000	—

D'après le Bulletin 95 de la production cotonnière aux Etats-Unis.

Washington, 1908.

Deuxième Partie

CHAPITRE PREMIER

DANGERS DU MONOPOLE AMÉRICAIN MOYENS DE LUTTER CONTRE CE MONOPOLE

SECTION I

Dangers du monopole américain. — Crise de 1903-1904. — Son évolution. — Ses causes. — Développement industriel des Etats-Unis

Sur une récolte cotonnière mondiale évaluée en 1907 à 16.512.185 balles, les Etats-Unis à eux seuls fournissent 10.882.385 balles, c'est-à-dire les 2/3 de la production totale du globe.

On voit sans peine qu'un tel monopole de production constitue un véritable danger international ; international, car une seule nation isolée n'est pas en mesure d'arrêter cette main-mise des Etats-Unis sur le coton.

Il suffit de troubles intérieurs ou d'une guerre pour abaisser momentanément la production. Qu'un

conflit éclate avec l'étranger, comme il a été sur le point d'éclater récemment avec le Japon, et voilà nos industries replongées dans les mêmes affres que lors de la guerre de Sécession, les voilà de nouveau privées d'aliment, acculées à la fermeture et peut-être à la faillite.

Une autre éventualité, c'est la possibilité de conditions climatiques défavorables produisant une baisse appréciable des récoltes et ce fait qui n'était d'ailleurs pas sans précédent vient de se renouveler en 1907 ; la récolte qui était, en 1906, de 13.016.000 balles, est tombée à 10.882.385 balles.

Or les usines des Etats-Unis consomment actuellement 5.000.000 balles ; si nous tenons compte de cette baisse de 2.000.000 balles sur la récolte, dont n'aura nullement à souffrir l'industrie américaine qui s'approvisionne sur place, l'industrie européenne se trouve dépourvue d'une partie du coton sur lequel elle comptait.

Ajoutons que les disponibilités d'exportation diminuent également dans les autres grands pays producteurs (l'Egypte, l'Inde) par suite de la création de fitatures et de tissages dont le nombre tend toujours à augmenter.

L'Angleterre, qui est le plus grand acheteur de l'Amérique, vient de traverser en 1908 une crise très aiguë due à cette raréfaction soudaine de matière première qui a entraîné une hausse du prix du coton. Les industriels anglais se sont vus dans la nécessité de baisser les salaires qu'ils avaient haussés pendant

les années précédentes qui étaient des années d'abondance : la résistance des ouvriers a entraîné un lock-out monstre du Lancashire, le chômage de plus de 300.000 ouvriers, la fermeture de toutes les usines et une perte d'argent considérable.

Ce qui aggrave encore la situation, c'est la facilité pour les Américains qui sont les maîtres incontestés du marché du coton brut de fixer à leur guise son prix (1) et pour bien nous rendre compte des effets désastreux que peuvent avoir les prétentions américaines et du préjudice immense qui en résulterait pour les nations européennes, il suffit de revivre quelques instants la crise la plus récente et la plus grave qu'ait traversée l'industrie cotonnière : la crise de 1903-1904.

Elle a duré quelques mois seulement : environ de juin 1903 à mars 1904 ; mais c'est à de véritables luttes que le monde économique a assisté vers cette époque : luttes entre producteurs de coton et industriels, lutte entre industriels et commerçants, lutte entre l'Europe et le Nouveau-Monde.

Crise de 1903-1904

La crise économique lorsqu'elle existe ne se manifeste pas aussi ostensiblement qu'une crise politique ; il faut étudier de près les divers phénomènes pour en suivre les phases et en déterminer les causes.

1. Voyez Introduction.

1° *Variations de prix.* -- Le premier phénomène sérieux qui s'est produit en 1903 est l'élévation anormale du prix du coton qui était déjà d'une mobilité extrême. A Liverpool le 1^{er} novembre 1898, la livre de coton valait 3 deniers, en 1904 le cours de 9 deniers a été atteint. Au Havre le coton, qui se vendait 33 fr. 50 les 50 kilogs en 1898, atteignit en janvier 1904 la somme de 97 francs pour la même quantité.

Et la progression n'a pas eu une courbe continuellement ascendante ; les cours ont été poussés un jour à une hauteur insensée, puis le lendemain sont redescendus très bas, selon les bruits les plus contradictoires et les plus mensongers que l'on faisait courir à dessein pour affoler le marché : tantôt on parlait de pluies faisant pourrir les gousses de coton ; tantôt il s'agissait des méfaits d'un insecte qui avait ravagé les plantations ; tantôt on faisait valoir les nouveaux besoins des filatures américaines dont le nombre s'était accru.

Tous ces bruits tendancieux eurent pour résultats de faire naître toutes sortes d'inquiétudes, d'angoisses, de soucis, d'espérances, de déceptions qui se traduisent par des impulsions diverses données aux cours. Après chaque hausse on constate une baisse : c'est la réaction du bon sens qui ne tarde pas à se laisser dominer à nouveau par l'affolement.

Certains industriels abandonnent la direction de leurs usines et se mettent à spéculer sur la hausse et sur la baisse de la matière première : le marché du Havre devient une succursale du Pari Mutuel.

Heureusement que cet affolement fut de courte durée. Grâce aux efforts de quelques hommes intelligents, le marché du Havre redevint ce qu'il devait être véritablement : un centre d'approvisionnement et non un tripot.

2° *Arrêt forcé d'un certain nombre de filatures et de tissages.* — Un second phénomène qui s'est manifesté et qui était la conséquence du premier fut la diminution du travail.

Les industriels en effet, voyant la matière première atteindre des prix trop élevés, ont craint de ne pouvoir écouler leurs tissus et filés qu'avec perte. Le commerçant de son côté qui sait la difficulté qu'il a à faire accepter une hausse au public résiste en temps de crise à cette hausse jusqu'à la dernière extrémité, vend son stock peu à peu et réduit ses achats au strict minimum ; il voit pendant ce temps-là, avec une joie très compréhensible d'ailleurs, des stocks de tissus s'accumuler chez le fabricant et il est ainsi d'autant plus incité à attendre qu'il n'ignore pas qu'un jour ce fabricant devra écouler sa marchandise, et, comme cet écoulement amènera la baisse, il en bénéficiera seul, puisque le public doit sensiblement toujours payer le même prix.

Que fait alors l'industriel pour éviter de se laisser rançonner de la sorte par le fabricant ? il diminue la production par l'arrêt du travail. En Angleterre pendant des mois entiers des ententes eurent lieu entre industriels pour réduire les heures de travail des ouvriers : pendant cinq mois deux cent mille ou-

vriers du Lancashire n'ont pas touché plus de 6 fr. 25 par semaine, et les pertes subies pendant le même temps par les patrons ont été estimées à 60 millions de francs. Comme on le voit « il a suffi d'un coup de Bourse de New-York pour réduire tout un district du Lancashire au régime des soupes populaires pendant des mois entiers ».

Nous ne pouvons ici faire un tableau des souffrances endurées par les populations ouvrières, ni insister sur les pertes subies par les patrons : ce sont là des événements douloureux dont il nous faut rechercher les causes afin de trouver les moyens d'empêcher le retour de situations économiques aussi difficiles.

Causes de la crise cotonnière 1903-1904 :

1^o Spéculation.

2^o Surproduction industrielle par sous-production.

1^o *Spéculation.* — L'explication la plus accréditée de la crise 1903-1904 fut qu'elle était due à la spéculation américaine et presque uniquement à la spéculation. Les planteurs de coton en effet sont généralement pauvres, et ils sont souvent obligés pour subvenir aux frais des plantations de vendre leurs récoltes sur pied à des usuriers qui leur fournissent les provisions et les objets nécessaires à la vie, en prélevant alors une part léonine. Le coton se trouve ainsi rassemblé en peu de mains ; les accaparements deviennent faciles et par suite les inflations de cours.

Il existe en Amérique de grosses entreprises d'ac-
caparement et de spéculation qui, savent faire la loi
sur les marchés ; une des plus connues fut celle de
Daniel J. Sully. Cet homme qui, quelque temps aupa-
ravant, gagnait dans les Etats du Sud 15 dollars par
mois est arrivé à faire la loi sur le marché du coton ;
chaque ordre d'achat qu'il passait était transmis
aussitôt par fils télégraphiques ou par câbles sous-
marins aux quatre coins du monde. Son audace
extraordinaire déconcertait ses rivaux qui sentirent
le besoin de s'unir tous contre lui pour le renverser.

D'un commun accord, tous vendirent tellement à
découvert, au risque de sombrer eux-mêmes, que,
débordé par les quantités de coton offertes, Sully
acheta au delà de ses moyens sur tous les marchés ;
mais au début de mars la baisse vint malgré lui et il
dut s'avouer vaincu : c'était la faillite de celui qui fut
véritablement le « roi du Coton ».

Sully tombé, on crut que tout péril était désormais
conjuré, mais le marché ne retrouva pas immédiate-
ment la stabilité et le calme ; les autres spéculateurs
continuèrent encore à provoquer quelques fluctua-
tions de cours ; mais les variations qui se produisi-
rent furent surtout à la baisse et un mouvement
général s'accrut dans ce sens.

2. *Surproduction industrielle par sous-production
agricole.* — Il est indéniable que la spéculation a été
en 1903-1904 une des causes essentielles de la crise
cotonnière ; elle ne l'a peut-être pas créée mais elle
en a été une des causes efficientes, immédiates.

L'origine véritable de la crise est une récolte déficitaire : la spéculation est venue se greffer sur ce fait initial et l'a aggravé.

Il est à peu près certain aujourd'hui que la spéculation n'aurait pas les mêmes effets si une crise cotonnière surgissait par suite d'une récolte déficitaire : le planteur américain n'est plus ce qu'il était autrefois : un pauvre malheureux obligé de vendre la récolte d'avance pour subvenir à ses besoins. Aujourd'hui tout est bien différent : les planteurs sont généralement aisés et en mesure d'attendre le moment propice pour vendre leurs récoltes ; le coton se trouve ainsi réparti en un nombre considérable de mains et pour qu'il soit accaparé par un petit nombre, il faudrait supposer une entente générale de tous les planteurs, entente qui serait contraire à leurs intérêts puisque la vente serait faite à un prix nécessairement bas.

Ainsi plus à craindre de spéculation, mais ce qu'il faut craindre tous les jours davantage c'est une crise cotonnière par sous-production agricole, c'est-à-dire par insuffisance de matière première.

Et c'est bien là la véritable cause de la crise de 1903-1904. Ce qui le prouve c'est que la crise elle-même a cessé dès qu'on a pu compter sur une belle récolte pour l'année 1904-1905 : à ce moment toutes les combinaisons des spéculateurs ont échoué devant ce fait incontestable : l'apparition d'une récolte supérieure de deux millions de balles à celle de l'année précédente.

En 1903-1904 la récolte américaine sur laquelle avait vécu l'industrie cotonnière était de 10.014.000 balles ; elle s'était élevée à 10.674.000 balles en 1902-1903, à 10.339.000 balles en 1901-1902. Le déficit moyen a été de 600.000 balles environ ; or comme l'industrie, loin de compter sur ce déficit, avait espéré une augmentation de production et s'était développée en conséquence tant en Europe qu'en Amérique, il en est résulté une insuffisance très notable de matière première. Si l'on tient compte de ce fait que de 1880 à 1905, en vingt-cinq ans, la production américaine est passée de 6.000.000 à 12.000.000 balles c'est une augmentation moyenne de 240.000 balles qu'on est en droit de supputer tous les ans. Or la récolte de 1902-1903 était de 10.674.000 balles : c'était à 10.900.000 balles que devait s'élever normalement la récolte suivante. Le déficit véritable de la récolte 1903-1904 pourrait donc être évalué à 880.000 balles environ.

Déficit considérable si l'on considère d'autre part les progrès rapides de l'industrie tant en Europe que dans le Nouveau-Monde.

	Milliers de broches		
	1877	1903	1908
Grande-Bretagne	39.500	47.200	50.000
Continent	19.000	34.000	36.500
Etats-Unis	10.000	22.240	26.000

Cette différence est sensible, mais d'autres considérations doivent rentrer encore en ligne de compte. De

1877 à 1908, ce matériel s'est perfectionné ; les broches actuelles sont toutes des métiers continus qui travaillent beaucoup plus vite et par conséquent consomment une bien plus grande quantité de coton. On peut évaluer à 44 millions les broches qui ont été mises en mouvement dans le monde depuis trente ans ; et puisque ces broches consomment exactement deux fois plus de coton que les broches « self acting » qu'on employait auparavant, on peut dire que ce sont 88 millions de broches qui ont été installées dans cette période.

Développement industriel des Etats-Unis. — Mais pour bien comprendre encore l'importance de la crise, il faut tenir compte uniquement de la matière première que l'Europe a eue à sa disposition. Or, précisément, l'Amérique absorbe tous les jours davantage de coton dans ses usines dont le nombre s'accroît sans cesse. Si le sol produit plus des deux tiers de la récolte mondiale, les Etats-Unis ont une population nombreuse qui utilise ses objets manufacturés, et des houillères et des chutes d'eau qui leur procurent à bon marché la force motrice.

Ils occupent aujourd'hui avec leurs 26 millions de broches le deuxième rang après l'Angleterre avec ses 50 millions de broches. Ce mouvement industriel a gagné les Etats du Sud qui produisent la matière première et qui sont dans une situation privilégiée pour la transformer économiquement en tissus, puisqu'elle n'est grevée d'aucun frais de transport.

Le développement de cette industrie est tout

récent. En 1880, les États du Sud ne comptaient encore que 600.000 broches ; en 1887 ils en comptaient 1.225.000 sur les 13 millions que comptaient déjà les États-Unis ; en 1905, 9 millions sur 22 millions.

Dans le Nord et le Centre, au contraire, le mouvement s'est ralenti devant la situation plus favorable des États du Sud.

Non seulement les industries se trouvent sur les lieux de production, mais encore la force motrice, grâce aux houillères de l'Alabama et du Tennessee et à d'importantes chutes d'eau, se rencontre aussi bien dans le Sud que dans le Nord ; la main-d'œuvre est plus abondante et meilleur marché dans le Sud ; quel avantage sérieux aurait-on alors à continuer de développer une industrie dans le Nord, puisque ces États éloignés des régions productrices seraient obligés de faire transporter la matière première à grands frais ? L'industrie doit se rapprocher des foyers de production ; c'est une loi de concentration économique, et surtout lorsque la matière première est un produit pauvre, c'est-à-dire d'un prix peu élevé eu égard au volume de la marchandise. Les tissus, qui sont des objets fabriqués et qui ont obtenu par le travail de l'homme une plus grande valeur, peuvent mieux supporter les frais de transport.

Dans ces derniers temps l'industrie américaine vient de se ressentir gravement de la crise financière et économique qu'ont traversée les États-Unis. En décembre 1907 des chefs d'industrie représentant

75 0/0 des filatures et tissages des Etats de la Nouvelle-Angleterre s'étaient entendus pour réduire la production de 25 0/0 à compter du 25 décembre jusqu'au 1^{er} mars 1908 ; ce délai fut prolongé de trois mois car la situation ne s'était pas améliorée et il était encore utile de maintenir la production au niveau des besoins de la consommation et de prévenir une accumulation de stocks.

Dans la plupart des usines les jours de travail furent réduits à quatre par semaine et les salaires diminués de 10 0/0 : la moyenne de la baisse dans les filés et tissus de coton fut de 25 à 33 0/0. Un grand nombre de filatures durent fermer à partir du mois d'avril.

Vers le mois de septembre 1908 des symptômes plus encourageants se sont manifestés ; un assez important courant de demandes en tissus de coton léger s'est dessiné pour la Turquie d'Asie, spécialement les ports de la mer Rouge, la République Argentine, la Colombie et surtout la Chine.

Les usines américaines ont peu à peu repris leur travail et à l'heure actuelle le malaise dont avait souffert l'industrie est complètement dissipé.

SECTION II

Moyen d'éviter les dangers du monopole américain : multiplication des centres de production ; culture du coton dans les colonies ; ses possibilités.

La crise que vient de subir l'Amérique est une

crise de surproduction due surtout à l'absence de débouchés pour ses produits ; celle que nous avons subie en 1903-1904, celle que vient de subir à nouveau l'industrie européenne en 1907, et plus spécialement l'Angleterre, sont des crises de sous-production : or la situation des Etats-Unis est en tous points préférable, puisqu'ils sont en mesure de satisfaire aux demandes auxquelles l'industrie européenne ne peut elle-même faire face.

Aussi l'Europe se voit-elle tous les jours davantage pour ainsi dire acculée à entreprendre la culture du coton dans des pays nouveaux. Multiplier les centres de production, et, par cette concurrence, obliger les Américains à baisser leurs prix, tel est le seul moyen de remédier à cette situation.

Toutes les grandes nations européennes l'ont compris et toutes ont entrepris des essais de culture dans leurs colonies respectives : la hausse des prix américains ne peut d'ailleurs que favoriser ces tentatives.

En effet plus les prix américains seront élevés, plus la culture du coton dans les pays extraaméricains sera facile et lucrative. Si les prix trop élevés du coton présentent cet inconvénient de réduire la consommation des clients les plus pauvres qui ne peuvent pas payer des prix fantaisistes, ils présentent du moins cet avantage de stimuler la culture dans les autres pays.

Mais si ces entreprises aboutissent, si de nouveaux centres de culture sont créés, n'y a-t-il pas

lieu de craindre une surproduction de tissus ? N'y a-t-il pas lieu d'appréhender pour l'écoulement de tous les produits que les progrès du machinisme permettent de prévoir ?

Ne nous en montrons pas trop inquiets : bien des années passeront avant que notre planète soit sursaturée de linge ; des pôles à l'équateur il reste d'innombrables populations à vêtir ; les ouvriers européens ne chômeront pas d'ici longtemps si leurs patrons ont le courage d'aller vers tous les réservoirs inépuisables de clients nouveaux, visiter ces 700 millions d'Hindous et de Chinois qui sont appelés à jouer un très grand rôle dans le commerce du coton, et toutes ces populations africaines chez lesquelles se feront sentir, grâce à notre civilisation, des besoins nouveaux.

Ne commençons donc pas à parler de surproduction quand nos usines risquent de manquer complètement d'aliment, quand nous avons dans nos colonies des débouchés si précieux de nos produits.

Reste à nous demander si la chose est possible, si la culture du coton a des chances de réussir dans nos colonies ?

A cela on peut répondre aujourd'hui sans hésiter : oui.

Il est incontestable que puisque les Américains ont réussi à planter du coton dans un pays où la culture était inconnue, cette culture doit réussir au moins aussi bien dans les pays où le coton règne à l'état naturel.

Certainement les Américains ont pour eux une avance de plus d'un siècle, et des procédés perfectionnés de culture qui leur donnent des avantages considérables ; mais il est bon d'ajouter que la terre a une valeur aux Etats-Unis ; donc qu'il faut en payer une rente ; qu'elle est déjà plus ou moins épuisée ce qui nécessite la fumure ; enfin et surtout que le prix de la main-d'œuvre y est élevé et qu'il le sera d'autant plus que l'industrie se développera davantage.

Tout cela n'existe pas sur les vastes territoires de l'Afrique (puisque c'est sur ce continent que l'on rêve d'établir les cultures cotonnières) où la terre est en quelque sorte vierge et à la disposition de tous, où la main-d'œuvre est généralement abondante et toujours bon marché.

Les Américains qui haussent les épaules quand on leur parle de coton colonial, considèrent sa culture en Afrique « un pays où Dieu n'a jamais voulu qu'il pousse du coton » comme utopique, d'abord à cause de l'absence de moyens de communication, ensuite à cause de la sécheresse du climat.

Le premier obstacle peut disparaître uniquement par notre volonté : l'existence de moyens de transports suffisants et peu coûteux dépend de nous ; nous pouvons même dire que cet obstacle est aujourd'hui bien atténué. Comme nous le verrons dans nos explications postérieures, ce massif organisme qui s'appelle l'Afrique, jusqu'alors fermée, est devenue accessible aux commerçants et aux industriels ;

ces vastes territoires que nous avons arrosés de notre sang pour les conquérir changent du tout au tout, et, nous voyons les comptoirs, jadis installés sur une côte malsaine et inhospitalière, dont il leur était difficile de s'éloigner, s'avancer peu à peu vers l'intérieur, grâce aux voies ferrées qui les relient à la côte, et drainer en toute sécurité les richesses du pays.

Quant au climat, les expériences ont prouvé qu'il se prêtait fort bien à la culture : dans la majeure partie de l'Afrique, il existe une période de sécheresse et une période de pluies très différentes l'une de l'autre : parfois même surtout dans les régions côtières l'eau tombe avec une telle abondance qu'elle rend impossible toute plantation de coton.

En revanche dans, les endroits où l'eau ne tombe pas en quantité suffisante (ce qui se produit d'ailleurs en Amérique, aux Indes, en Egypte) nous pouvons y suppléer par l'irrigation artificielle.

Il est tout à fait certain que l'introduction d'une nouvelle culture dans ces régions africainès au climat sec et tropical coûtera de l'argent et surtout du temps. Ceux qui encouragent la culture du coton dans les colonies ne sont pas des visionnaires et sont bien loin de croire que dans peu de temps nous produirons des quantités suffisantes pour influencer le marché mondial. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas commencer. Il s'est écoulé bien des dizaines d'années avant que les Etats-Unis aient

atteint le chiffre actuel de leur production de coton.

Les puissances européennes doivent s'armer de patience. N'ont-elles pas d'ailleurs sous leurs yeux l'exemple si réconfortant de la Russie, qui, en quinze années, est parvenue à implanter la culture du coton au Turkestan et y obtient une récolte fort respectable déjà de 650.000 balles.

Les grandes nations européennes qui ont des colonies susceptibles de les approvisionner en coton ont fait de généreux efforts pour ne plus être tributaires d'un seul producteur d'une matière première indispensable.

Chacune d'elles s'est mise à l'œuvre, et aujourd'hui nous nous trouvons en présence d'associations cotonnières coloniales créées en Angleterre, en Allemagne, en France, que la suite de cette étude vous présentera séparément au point de vue des progrès accomplis.

On peut dire que partout on a marché vite et que les résultats acquis prouvent la vitalité de ces entreprises, quand on songe qu'il a fallu développer cette culture au milieu de races généralement peu disposées au travail, leur prouver quelles ressources elles pouvaient tirer annuellement de la culture du coton, leur fournir les graines pouvant produire la meilleure qualité, organiser petit à petit les centres d'achat, d'égrenage, de pressage, et surtout chercher à assurer les transports à des prix raisonnables, assurer enfin la vente de tout le coton produit.

Cette question « culture du coton » est devenue une question universelle, à laquelle le public semble de plus en plus s'intéresser, comprenant combien le coton est une chose essentielle pour toutes les classes de la société et combien il fait vivre d'êtres humains et à combien il est indispensable.

Tous les gouvernements se sont intéressés à cette question et ont cherché par tous les moyens en leur pouvoir de favoriser l'œuvre entreprise par l'initiative privée.

Deux questions essentielles devaient être résolues dès le début :

1° Quel devait être le mode de production ? autrement dit, laisserait-on l'indigène cultiver librement sa terre et récolter pour lui-même son coton ; ou bien, par le système des concessions, ferait-on appel aux entreprises européennes ?

2° Quels devaient être le rôle des gouvernements et le rôle de l'initiative privée ?

Les solutions de ces questions ont été les mêmes dans les trois grandes puissances colonisatrices : les résultats qu'elles ont obtenus prouvent qu'elles ont agi sagement.

CHAPITRE II

QUESTIONS D'ENSEMBLE

SECTION I

Culture européenne ou culture indigène

L'Afrique occidentale ayant été reconnue propre à la culture du coton, une question essentielle allait se poser.

La culture serait-elle faite sous la direction d'Européens, en embrigadant des multitudes de Noirs dans d'immenses plantations, ou bien serait-elle faite par les indigènes cultivant librement leurs champs et tirant tout profit de leurs récoltes, notre rôle se bornant seulement dans ce second cas à des conseils, à des distributions de graines et d'appareils aratoires, à l'achat des produits ?

Ce sont deux méthodes de colonisation qui ont leur parallèle dans l'ordre politique : assimilation par l'administration directe ou protectorat.

La question est à peu près tranchée dans la pratique ; les grandes nations européennes qui se partagent l'Afrique ont reconnu que la colonisation — quand elle n'est pas de peuplement, qui est la forme

instinctive, primitive, périmée désormais : la migration, — est une entreprise d'éducation. La colonisation ne consiste pas exclusivement dans l'exploitation du sol conquis ; elle est plus encore : le relèvement des races que l'on doit conduire à la civilisation ; et pour arriver à ce résultat on a compris qu'il fallait laisser sa terre à l'indigène.

Sans doute cette solution n'a pas été sans soulever de vives controverses. Le noir, dit-on, est incurablement paresseux, malveillant parfois, ivrogne et lascif souvent, chapardeur toujours. Son ambition est nulle : la valeur d'un plaisir pour lui, c'est la durée ; celle d'un bon repas, c'est la quantité. Mais les limites sont vite atteintes. Ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture, c'est 1 kilogramme de mil, le luxe, ce sera 2 kilogrammes, la folie suprême 3 kilogrammes et ça représente 15 centimes !

Pourquoi dès lors travaillerait-il ?

Nous répondrons avec M. Deherme (1) « qu'à côté de ce privilégié, il y a le noir qui s'est frotté à notre civilisation et dont les besoins sont plus compliqués, l'ancien tirailleur ou spahi, le captif libéré, celui qui pour une raison ou une autre n'a à compter que sur soi et ceux-là dont le nombre s'accroît constamment sont de courageux travailleurs. Une vague inquiétude, celle qu'on n'apaise plus, les pousse à l'action : ils sont désormais frappés d'humanité.

« Le sot orgueil de l'oisiveté aristocratique ou dé-

1. Deherme. *L'Afrique occidentale française*, 1 vol., 1908.

vote tend lui-même à disparaître. Les Toucouleurs, musulmans fanatiques, les Soninkès libres, voire les Peuls vagabonds n'ont plus honte de s'embaucher sur nos chantiers ; toutes les races fournissent des travailleurs suivant leurs aptitudes.

... « Peu à peu la société noire se transforme, la division du travail social s'accroît, et cette évolution s'opère lentement par l'introduction des marchandises européennes, les premiers salaires distribués, la monnaie qui circule, l'obligation de payer l'impôt qui servira à entretenir, à accroître l'outillage économique de la colonie. »

C'est donc par la création de nouveaux besoins que nous amènerons peu à peu les indigènes à travailler, que nous leur ferons comprendre la nécessité du travail.

Nous avons dans nos colonies une population abondante, susceptible d'être façonnée facilement au travail, surtout au travail libre. Si le noir s'est parfois montré rebelle à louer ses services, rien ne prouve que le jour où nous lui aurons enseigné la dignité humaine de l'effort libre, les joies viriles du labeur accepté pour une fin consciente, rien ne prouve que ce jour-là nous ne trouvions en lui un collaborateur précieux.

Presque toutes les tentatives de plantations européennes ont lamentablement échoué en Afrique occidentale. Nous verrons plus loin en étudiant les divers essais de culture cotonnière faits au Sénégal, le sort qui a été réservé aux entreprises européennes

qui se sont maintenues quelque temps grâce à un système de primes tout à fait critiquable établi par le gouvernement français. Leur échec, comme celui de toutes les grandes entreprises de culture dans nos colonies, est dû en partie à l'impatience des commanditaires, au manque d'esprit de suite et surtout aux frais, aux aléas qu'elles comportent.

Pour qu'on puisse en tirer profit, il faut que les cultures tropicales soient intensives ; or, bien que la végétation soit luxuriante, les terres ne sont pas toujours très fertiles et les conditions climatiques sont telles qu'il faut s'attendre à de nombreux contretemps avant d'obtenir quelques résultats. La patience n'est malheureusement pas une des qualités du colon : gagner vite et beaucoup en vivant largement et revenir dans sa patrie, voilà son idéal : « la vie large des colonies, la terre par concession gratuite, la main-d'œuvre par corvées et la rémunération par les primes » voilà son programme, et il explique bien des échecs.

Nous pouvons voir les résultats de ce système de concessions dans notre colonie du Tonkin : l'accaparement des rizières du delta par les colons a fait naître une situation très difficile qui ne s'améliorera qu'en restituant les terres à leurs légitimes propriétaires.

Nous voudrions cependant dans nos explications éviter un malentendu. Nous ne proscrivons pas d'une façon absolue le régime des concessions pour toutes nos colonies ; nous ne proscrivons ce régime que

dans les colonies où le climat interdit au blanc tout travail manuel et où ce dernier ne peut intervenir que comme directeur de l'entreprise ayant à sa disposition des centaines de nègres salariés : ces colonies sont notamment toutes celles de l'Afrique occidentale, et en général toutes les colonies « dites d'exploitation ».

L'indigène, en effet, ne tarde pas de se ressentir vivement de cette iniquité primordiale qui le dépouille de son sol pour le compte d'un étranger, surtout que les terrains ainsi accaparés sont les plus fertiles, ceux qu'il a défrichés, à proximité des ports, des escales, des voies ferrées et dont la dépossession le contraint à louer ses bras ou à se retirer dans la brousse.

Ce sentiment de la propriété le noir le possède au même degré que nous : il n'est pas rare en traversant les forêts de l'Afrique occidentale d'apercevoir des arbres sur lesquels des marques ont été faites, indiquant qu'ils appartiennent à un individu ou à un village ; les lianes caoutchoutifères portent ainsi très souvent les mêmes indices ; des forêts entières appartiennent à des villages. En Guinée nous raconte M. Deherme (1), à Koïn, un étranger ayant récolté du caoutchouc dans une forêt appartenant à un village fut roué de coups. Aux Timbés dans un cas analogue, des coups de fusil furent échangés.

Pourquoi dès lors vouloir arracher aux indigènes ces terres qu'ils sont susceptibles de mettre en valeur

1. *Op.*, *cit.*

et qui ne l'ont pas été jusqu'à l'heure à cause des luttes sanglantes dont elles ont été le théâtre avant notre domination. Les immenses territoires de l'Afrique occidentale aujourd'hui apaisés semblent renaitre d'une vie nouvelle. Nous avons donné une plus-value à tous ces biens fonciers en traçant des routes, en construisant des voies ferrées, en améliorant les ports, en draguant les fleuves et les marigots : laissons les indigènes profiter de notre œuvre et l'apprécier : nous n'y perdrons rien.

A quoi nous servirait d'ailleurs de distribuer aux colons une partie de ces terres, puisque toutes ne pourraient pas l'être ? Nous n'aboutirions qu'à obliger l'indigène, qui répugne à louer ses bras, à se retirer dans les terres non concédées, et les planteurs européens, privés de main-d'œuvre, seraient acculés à la ruine ou à la nécessité de contraindre le noir au travail par les menaces, les coups, ou en flattant ses vices (alcool, jeu, débauche) : ce serait revenir à l'esclavage que nous avons hautement condamné !

N'avons-nous pas en Afrique l'exemple de la culture de l'arachide qui a donné en tant que culture indigène d'excellents résultats ? Oui, a-t-on répondu ; mais l'arachide est une culture simple ; celle du coton nécessite des soins tout particuliers que nous jugeons le noir incapable de donner. Nous répondrons par des faits. Nous verrons plus loin, en étudiant l'œuvre des diverses associations cotonnières en Afrique occidentale, si ce reproche est fondé ; nous montrerons que le coton a toujours été cultivé

dans la plupart de nos colonies ; que si sa culture a été abandonnée c'est qu'elle a été considérée par les noirs comme un supplément d'agrément, la nécessité de se vêtir ne s'imposant pas absolument chez eux ; et d'autre part c'est que l'importation des cotonnades européennes a rendu inutile cette culture. Nous indiquerons aussi les efforts des indigènes pour donner plus d'extension aux plantations existantes, pour en créer de nouvelles, ainsi que l'intelligence dont ils ont fait preuve dans les instructions qu'ils ont reçues et le zèle qu'ils ont mis à les exécuter.

Leurs méthodes culturelles sont imparfaites, soit ; mais il est possible de les modifier, de les améliorer ; les noirs pourront apprendre dans les écoles d'agriculture les bonnes méthodes de fumure, de cueillette, de pressage, le maniement de la charrue, etc., et des écoles de ce genre il en existe aujourd'hui dans presque toutes les colonies de l'Afrique.

Mais là doit se borner notre rôle.

« Notre intervention, écrit M. Deherme, ne se justifie que parce que nous suppléons l'indigène où il est insuffisant ; nous n'avons pas à nous substituer à lui là où il fait sa tâche d'homme. Or, en général, le noir est bon agriculteur. D'instinct, formé par une longue suite d'expériences cruelles, il connaît son ciel et sa terre, les menaces certaines de celui-là, les promesses douteuses de celle-ci. Sa routine séculaire et son empirisme fétichiste se sont fréquemment trouvés supérieurs en fait aux théories pseudo-scientifiques qu'on a voulu appliquer ici. Ne soyons donc

pas trop entichés de celles-ci et ne méprisons pas trop ceux-là.

« Laissons sa terre à l'indigène. »

SECTION II

Œuvre des gouvernements ; œuvre de l'initiative privée

§ 1. *Œuvre des gouvernements.* — Les gouvernements ont entre leurs mains de puissants moyens d'action pour favoriser dans leurs colonies respectives le développement de la culture cotonnière, et on doit leur rendre cette justice que tous ont secondé de tout leur pouvoir l'initiative privée.

Cette intervention des gouvernements peut se manifester de façons différentes.

Le gouvernement peut par exemple forcer l'indigène à la production, en décidant que l'impôt actuellement perçu en espèces sera perçu en coton. Le résultat de cette mesure peut être excellent, le seul inconvénient qui nous paraîtrait devoir arrêter le gouvernement dans cette voie est que cette régie presque directe par l'Etat risque d'entraîner à la monoculture les indigènes qui pourraient ainsi délaissier d'autres cultures aussi rémunératrices.

Le gouvernement peut encore stimuler la production cotonnière en mettant sur l'importation les cotonnades européennes des droits élevés ; de cette façon

les indigènes seraient incités à récolter du coton et à le transformer en tissus. Mais cette mesure en voulant créer un bien pourrait entraîner un grand mal : en effet ce serait fermer aux industries européennes des débouchés dont l'importance s'accroît journellement.

Laissant donc de côté ces deux modes d'intervention de l'Etat, qui seraient plutôt nuisibles qu'utiles, il nous paraît que l'appui de l'administration peut se manifester efficacement par :

1° Des missions ;

2° Des subventions ;

3° La création des stations culturelles, jardins d'essais, fermes-écoles ;

4° Développement des moyens de communication ;

5° Appui moral de l'administration.

1° *Missions.* — Le gouvernement peut contribuer au développement de la culture cotonnière soit en confiant des missions à des spécialistes dont les observations précises sont de la plus grande utilité, soit en chargeant accessoirement ceux auxquels sont confiés des missions d'un tout autre ordre de fournir les renseignements précieux qu'ils peuvent recueillir sur cette question au cours de leur voyage.

La mission dont a été chargé M. H. Lecomte en 1903 par M. le Gouverneur du Sénégal, peut entrer dans la première catégorie. M. Lecomte est un spécialiste de questions cotonnières ; ses ouvrages font autorité en cette matière ; ses avis ne pouvaient être que très recherchés. Après avoir visité l'Egypte,

M. H. Lecomte conclut que la culture du cotonnier peut prospérer dans les mêmes conditions au Sénégal et au Soudan, et il se déclare partisan dans certaines parties de ces régions de la culture par irrigations qui seule peut contre-balancer l'influence de la chaleur excessive sur les cotonniers.

Du même genre, la mission dont fut chargé, en 1904, par M. Roume, M. Auguste Chevallier, d'étudier quelques problèmes agricoles dans l'ouest africain : très instructives, les observations qu'il nous communique, après son voyage dans les colonies anglaises, touchant l'état des travaux de la « British Cotton Growing Association », pleines d'intérêt les conclusions qu'il en tire.

Des missions de la nature de celles que nous indiquions en second lieu peuvent être aussi d'une grande utilité. Le commandant Lenfant qui a accompli si glorieusement la mission qui lui avait été confiée de rechercher une voie meilleure et plus courte pour relier la côte au Tchad nous a fait profiter des documents importants qu'il a recueillis dans le centre africain touchant la question cotonnière : il appelle l'attention de l'association cotonnière coloniale sur certaines contrées qui lui paraissent favorables à la culture, notamment la région du Chari, du Binnéré, du Foulbé, du pays Moundang.

De même M. le commandant Moll, chef de la section française de la commission franco-allemande de délimitation de la frontière Congo-Kameroun, a chargé le docteur qui accompagnait la mission, de

faire un rapport sur la question cotonnière dans les pays parcourus.

Les observations portent sur la région située à l'ouest de la Sangha dans le cercle correspondant au bassin de Kadéï. Ce rapport très substantiel insiste tout particulièrement sur les contrées où la culture paraît possible en raison de la nature du sol et des conditions climatiques ; il se termine par une étude très intéressante des conditions dans lesquelles la culture peut être faite dans ces régions et à ce sujet il prône hautement la culture faite par l'indigène lui-même, et borne le rôle des Européens à celui « d'instructeurs et d'initiateurs sans prétention de bénéfice ».

On comprend donc tout l'intérêt que peut offrir à l'étude de cette question « culture du coton dans les colonies » la fréquence de missions de cette nature qui rendent le service inappréciable d'éclairer dans ses recherches l'initiative privée.

2° *Subventions.* — Les gouvernements peuvent enfin faire œuvre utile en subventionnant les grandes entreprises créées par l'initiative privée, nous voulons parler des grandes associations cotonnières coloniales. Indépendamment de la subvention octroyée par le gouvernement métropolitain, il arrive fréquemment que les gouvernements locaux prélèvent sur leur budget annuel des sommes assez importantes. Nous verrons au cours de nos explications postérieures ce qui a été fait dans ce sens par les divers gouvernements.

3° *Création de stations culturelles : jardins d'essais, fermes-écoles.* — L'administration peut, par la création de services d'agriculture, améliorer dans les colonies la qualité des productions existantes et en accroître les sources.

Ces services d'agriculture existent dans beaucoup de colonies (la dénomination seule diffère), où ils sont chargés, d'abord d'étudier les possibilités économiques qui seules déterminent l'intérêt que comporte une question, et ensuite de préparer la production conformément aux *desiderata* du commerce et de l'industrie.

Le service d'agriculture a pris une grande extension en Afrique occidentale française, où, sous l'habile direction de M. Yves Henry, de nombreuses stations culturelles ont été créées qui ont guidé les planteurs dans le choix des semences et les modes de culture et ont évité ainsi bien des déceptions.

Au Sénégal, la station culturelle de Hann, à 6 kilomètres de Dakar, comprend des laboratoires et une ferme zootechnique : les essais de culture ont été commencés en 1906 ; ils ont pour but l'utilisation de cette si intéressante région de Niayes, région parsemée de lacs et de marais où peuvent être faites toutes sortes de plantations.

Au Soudan, la station de Koulikoro comprend une ferme-école, des villages de culture et des jardins botaniques : son domaine a une superficie de 400 hectares. Les cultures dites tropicales, au moins celles qui n'exigent que quatre ou cinq mois de pluie,

trouvent dans le région de Koulikoro un climat généralement propice. Il entre dans le programme de la station de perfectionner les cultures annuelles indigènes par l'introduction de variétés donnant des produits de qualité supérieure ou plus abondants.

C'est principalement sur la culture du cotonnier que se sont portés tous les efforts : culture du cotonnier d'Egypte, d'Asie Mineure, du Mississipi, de Géorgie, de Louisiane, Caravonica ; étude et sélection des cotonniers indigènes, étude des insectes nuisibles et des maladies, création de métis, centralisation des essais faits dans la vallée du Niger.

La ferme-école, qui est un organe de la station culturale, forme des agriculteurs capables d'appliquer nos méthodes d'exploitation du sol et de se servir de nos outils. En dehors de ses jardiniers et de ses manœuvres, elle a 40 à 50 élèves de onze à dix-huit ans, qui sont exercés aux travaux des champs et qui restent à l'école jusqu'à ce que leur instruction soit jugée assez complète : ils retournent alors dans leurs villages et contribuent ainsi à répandre dans toute la région nos procédés de culture et les végétaux introduits par la station.

On voit toute l'importance d'institutions de ce genre : la difficulté ne consiste pas, en effet, à améliorer par nos procédés cultureux un système de production tout à fait primitif, mais bien à faire accepter par l'indigène les améliorations qui sont jugées nécessaires, à lui apprendre expérimentalement tout

le profit que l'on peut retirer de l'emploi de nos méthodes culturales.

Des jardins d'essais et fermes-écoles existent aussi à Banfora, où l'on s'occupe plus spécialement des plantes productrices de caoutchouc, à Richard-Toll où la culture du cotonnier tient une place prépondérante.

En dehors de ces principaux établissements, il y en a d'autres de moindre importance ou davantage spécialisés tel que Kindia en Guinée, Bingerville à la côte d'Ivoire, Porto-Novo au Dahomey.

Tout cet ensemble de stations culturales dont le rôle est limité à l'étude des questions locales est complété par une organisation générale des champs d'essais, déplaçables au gré des nécessités, facilitant ainsi la généralisation des recherches agricoles et permettant de faire passer les questions du domaine des essais dans le domaine de la pratique courante.

Les Anglais et les Allemands ont aussi, dans leur colonies africaines, reconnu la nécessité de créer des champs d'expérience et des fermes-écoles et la méthode suivie par les trois grandes puissances colonisatrices est à peu près la même ; l'école allemande de Nuatschna dans le Togo, l'école anglaise d'Hadan dans le Lagos s'inspirent des mêmes principes que notre école de Koulikoro : leur but est aussi d'instruire les indigènes, de les inciter au travail régulier, de suivre leurs efforts, de faire de leurs élèves les propagateurs des nouvelles méthodes et des nouvelles cultures.

4° *Développement des moyens de communication.* — Il est indispensable pour que la culture cotonnière se développe dans toutes les colonies que l'indigène doit assuré de vendre ses produits : il ne sera pas encouragé à augmenter ses plantations s'il voit l'impossibilité ou tout au moins la grande difficulté d'écouler ses marchandises. C'est pour cela que, dans toutes les colonies, il est d'un intérêt capital d'établir tout un réseau de voies de communication susceptibles de faciliter les échanges. Supprimez le portage toujours très lent et très onéreux, remplacez ce mode de transport primitif par des modes de transport plus rapides et moins coûteux, construisez des chemins de fer, draguez les fleuves, aménagez les ports, desséchez les marécages, et vous verrez surgir comme par enchantement le long de ces voies ferrées, de ces fleuves, à proximité de ces ports, sur ces marais même que vous avez assaini, d'immenses champs de culture dont le nombre s'accroîtra tous les jours : or, l'établissement et l'amélioration des voies de communication, c'est là l'œuvre des gouvernements. En général, ils n'ont pas failli à leur tâche et si l'on considère l'œuvre accomplie dans ces dernières années en ce qui touche nos colonies de l'Afrique occidentale française on doit se montrer satisfait des résultats obtenus.

Dans peu de temps Dakar va être pourvu d'un port en eau profonde bien aménagé et bien outillé, largement approvisionné d'eau et qui comptera parmi les meilleurs non seulement de l'Atlantique

mais du monde entier. Saint-Louis possède actuellement 200 mètres de quais le long du Sénégal qui est aujourd'hui balisé jusqu'à Kayes et que les bateaux peuvent désormais remonter à la saison des hautes eaux sans aucun risque. L'assainissement des trois villes de Saint-Louis, Dakar et Rufisque est achevé; les marais qu'elles environnaient ont été comblés pour la plupart; tout un réseau d'égouts a été créé; l'alimentation en eau potable va être améliorée et accrue.

L'étude d'une voie ferrée reliant Thiès à Kayes ou à Bafoulabé a été faite et le premier tronçon de cette ligne (140 km.) est en construction jusqu'à Diourbel et N'Gaye dans le Baol.

A la Côte d'Ivoire le chemin de fer commencé dès 1903 atteint actuellement son 112^e kilomètre, et est en exploitation jusqu'à Ery-Macougnie au kilomètre 76.

Au Dahomey la voie ferrée atteint Agouagon au kilomètre 267 et est en exploitation jusqu'au kilomètre 226 à Parakou.

Au Haut-Sénégal et Niger le chemin de fer de Kayes au Niger, qui était en 1902 au kilomètre 330, a atteint depuis 1906 son point terminus au kilomètre 555. Il est en exploitation sur toute sa longueur, de Kayes à Koulikoro, et fait déjà un transit très important.

En somme dans cinq années le réseau de voies ferrées de l'Afrique occidentale a été porté de 594 kilomètres à 1.500 kilomètres dont les deux tiers sont aujourd'hui en exploitation.

Les gouvernements ne se contentent pas quelquefois de créer des voies ferrées, mais encore pour donner de l'essor à une culture nouvelle, ils s'offrent à transporter pour des prix infimes le coton de toute une contrée. C'est ainsi que le gouvernement général de l'Afrique occidentale française, convaincu de l'importance que présente la culture du coton pour ses territoires, a témoigné le vif intérêt qu'il porte à cette question en abaissant au taux minime de 0 fr. 05 la tonne kilométrique le prix du transport du coton sur la flottille administrative du Niger et sur la voie ferrée de Bammako à Kayes.

Nous verrons en passant en revue chacune des colonies cotonnières ce qu'il reste encore à faire par les gouvernements au point de vue des moyens de communication.

5° *Appui moral de l'administration.* — Enfin il est certain que le secours de l'administration sera des plus utiles à l'initiative privée pour agir auprès des indigènes : les chefs de territoires ont à leur disposition tous les moyens possibles pour se créer de l'influence auprès des indigènes et leur autorité si elle est bienveillante et droite deviendra un puissant moyen d'action. Etant donné que les recherches faites dans les champs d'expériences visent à l'application immédiate et que cette application ne peut s'obtenir qu'avec les concours des commandants de cercle, il est indéniable que l'autorité morale de l'administration est indispensable à la vulgarisation des cultures nouvelles.

§ 2. *Œuvre de l'initiative privée.* — C'est l'œuvre de l'initiative privée qui va faire l'objet de la troisième partie de notre étude : l'initiative privée est représentée par de puissantes associations cotonnières, qui, avec l'aide des gouvernements, ont implanté dans beaucoup de régions la culture du coton. Leurs travaux sont récents, mais presque partout leurs résultats ont été satisfaisants.

Le plan d'action de ces associations a été de rechercher les régions propices à la culture du coton, de distribuer les graines pour les ensemencements, d'assurer aux indigènes la vente du produit à un prix rémunérateur fixé à l'avance, de créer des centres d'achats, de pressage, d'égrenage, de donner des subventions à des colons disposés à étudier cette culture, etc.

Les associations cotonnières ne sont pas arrivées encore à obtenir dans nos colonies une production abondante et régulière de coton : c'est une œuvre de longue haleine durant laquelle beaucoup d'insuccès sont encore à redouter. Mais le premier pas est fait : on a démontré que la culture était possible, que le péril américain pouvait être conjuré, serait conjuré. Il suffit de le vouloir et surtout de le vouloir longtemps.

Nos explications ultérieures vont porter sur les travaux des trois grandes associations cotonnières anglaise, allemande et française en insistant d'une façon toute particulière sur l'avenir de la production cotonnière dans les colonies françaises.

Troisième Partie

Les grandes associations cotonnières coloniales

CHAPITRE PREMIER

THE BRITISH COTTON GROWING ASSOCIATION

§ 1. — *Motifs de sa fondation*

Les Anglais étaient les premiers qui devaient s'émouvoir de la dépendance toujours plus étroite de l'ancien continent vis-à-vis du Nouveau. Il est intéressant de voir ce qu'ils ont fait pour éviter les perturbations que menaçait d'apporter à l'une de leurs premières industries nationales la tendance au monopole des Etats-Unis.

Les Anglais ont jugé de suite que le seul moyen de s'affranchir de cette facilité que les Américains avaient de diriger à leur gré le prix de la matière brute était d'augmenter sa production, et d'avoir ainsi le contrôle sur le surplus de la récolte, en la produisant eux-mêmes ou tout au moins en dirigeant sa culture dans leurs propres possessions.

C'est dans ce but que fut créée cette vaste et puis-

sante association « The British Cotton Growing Association ».

L'industrie cotonnière tient la première place parmi les grandes industries anglaises ; plus d'un tiers de la population du Royaume-Uni est intéressée, directement ou indirectement, au développement de cette industrie ou tout au moins au maintien du *statu quo* : cette question est donc d'une importance capitale non seulement pour le Lancashire mais pour le pays entier.

Tout le coton qui sert à alimenter les usines anglaises provient des Etats-Unis de l'Egypte et des Indes ; or, comme les Etats-Unis, en fournissent les trois quarts, le commerce du coton auquel on consacre tant de capitaux et qui donne à vivre à tant de travailleurs est à la merci des changements de température et des agissements des spéculateurs dans une seule partie du monde.

La rareté du coton et la grande perturbation jetée dans son commerce en 1903 émut à ce point l'opinion publique et le gouvernement que, dans son discours d'ouverture au Parlement en février 1904, le roi Edouard VII s'exprimait ainsi :

« L'insuffisance de matière première dont dépend notre grande industrie du coton a attiré notre plus grande attention, et j'espère que les efforts qui sont faits dans certaines parties de mon empire pour augmenter la culture seront couronnés d'un grand succès. »

En 1901 la Chambre de commerce d'Oldham prit

l'initiative de fonder un comité qui eut pour mission de rechercher s'il ne serait pas possible de provoquer la culture du coton dans l'empire britannique. Sur sa demande, l'office colonial fit dans les diverses colonies et protectorats une enquête dont le résultat fut si encourageant qu'on décida immédiatement de mettre la question en pratique.

En 1902, après une réunion des délégués des associations des patrons et des ouvriers et des Chambres de commerce de Lancashire, on décide la constitution de la « British Cotton Growing Association » au capital de 50.000 livres. On ne tarde pas à trouver ce capital trop petit pour une aussi grande entreprise et l'année suivante l'association est constituée avec un capital nominal de 500.000 livres, dont 220.000 sont immédiatement souscrites par ceux qui s'intéressent le plus au commerce du coton : les différentes associations ouvrières et des centaines d'ouvriers individuellement souscrivent des actions qui sont libérées de 1/20 selon les ressources, la loi anglaise sur les sociétés anonymes ne fixant aucun minimum.

Ce fut partout avec un véritable enthousiasme qu'on accueillit l'idée de faire produire aux colonies le coton indispensable aux manufactures anglaises. Des personnes de jugement habituellement pondéré déclarèrent qu'au bout de cinq ans l'Afrique occidentale à elle seule produirait 1 million de balles, c'est-à-dire au prix de 0 fr. 70 le kilogramme pour 350 millions de francs de coton !

Nous verrons plus loin combien on est loin encore d'obtenir de si beaux résultats, en prenant même pour base les chiffres qui nous sont donnés par les statistiques anglaises et dont nous craignons encore l'exagération.

En 1603, on organise une exposition cotonnière dans la ville de Lagos qui eut quelques succès mais beaucoup de publicité.

L'année suivante le roi Obeokuta vint en Angleterre, de même que le Fama Mademba de notre moyen Niger vint nous visiter, et comme il était partisan de la culture de coton, il fut très fêté à Londres.

Il serait injuste de nier les résultats très appréciables que l'association a obtenus dans les différentes parties de l'empire britannique. Le comité d'action composé des industriels les plus éminents a déployé une grande énergie qui a été bien souvent couronnée d'un légitime succès.

Un écrivain anglais disait en parlant de ce comité : « Il a su éveiller non pas un intérêt passager mais un enthousiasme réel vers les parties tropicales de notre empire ; il a envoyé des hommes expérimentés dans tous les pays, recueilli des enseignements positifs de chaque contrée et semé des graines, et cela au propre et au figuré, qui présentent déjà l'apparence d'une bonne maturité. »

L'Association a déjà prouvé que le coton de toutes les variétés peut pousser sous pavillon britannique et elle a dépassé en certains endroits la pé-

riode des essais et des tâtonnements pour rentrer dans la période d'exploitation.

§ 2. — *Etat des travaux dans les colonies anglaises*

La production du coton dans les plantations de l'empire britannique a suivi une marche croissante : l'estimation approximative du coton exporté sous les auspices de l'Association s'établit à peu près comme suit :

	1903	1904	1905	1906
Gambie	50	100	300	400
Sierra Leone	50	100	200	250
Côte d'Or	50	150	200	250
Lagos	500	2000	3200	6300
Nigritie du Sud	50	100	150	200
Nigritie du Nord	50	100	500	1000
Afrique Ouest	750	2550	4550	8000
Afrique Est	150	850	2000	3500
Sind (Indes)	—	—	500	2000
Antilles	1000	2000	4000	6000
Divers	—	100	150	500
Total	1.900	5.500	11.300	20.000

Balles de 400 livres anglaises

1° LES INDES

Soutenue par l'intérêt que le Gouvernement attache à l'accroissement de la culture du coton, la « British Cotton Growing Association » met tous les ans une somme de 82.000 francs à la disposition du Gouvernement des Indes qui seul a été reconnu apte à

s'occuper de cette question, étant donné la superficie très étendue et les conditions spéciales dont il faut tenir compte pour cette région. Ces crédits sont encore augmentés par le Gouvernement des Indes lui-même qui, pour donner des preuves du désir qui l'anime de voir cette œuvre aboutir à de bons résultats, vote chaque année de grosses sommes en plus de celles attribuées par l'Association.

Dans le district de Sind, qui, sous bien des rapports, ressemble à l'Égypte, le gouvernement a fait des essais de coton égyptien, à l'aide d'un système d'irrigation très important. La récolte s'est élevée en 1907 à 2.000 balles de 400 livres anglaises à peu près comme en 1906. On est maintenant certain que le coton égyptien peut être cultivé avec succès dans l'Inde et, comme il se trouve environ un million d'acres pouvant produire ce coton, pourvu qu'il y soit fait des travaux d'irrigation, on peut regarder le Sind comme susceptible de compléter la récolte des cotons égyptiens.

2° INDES OCCIDENTALES (*West Indies*)

Autrefois ces îles produisaient une grande quantité de coton mais celui-ci fut remplacé par la canne à sucre et abandonné peu à peu, excepté dans une ou deux îles où on récolte une qualité quelque peu similaire au coton d'Amérique. Grâce aux efforts de l'Association et avec l'aide de Sir Daniel Morris, di-

recteur impérial de l'Agriculture, on a acquis la certitude que la plus belle qualité de Sea-Island peut se cultiver dans presque toutes les îles.

En 1904 on a récolté 2.000 balles de coton, 4.000 en 1906 ; plus de 18.000 acres ont été mis en plantation dans la saison de 1907, mais en raison des conditions climatiques qui ont été aussi déplorables dans les Antilles que dans les Etats d'Amérique bordant l'Atlantique, c'est à peine un tiers de la récolte espérée qu'on a pu obtenir.

3° AFRIQUE OCCIDENTALE

C'est dans ses colonies de l'Afrique occidentale que l'Angleterre a fait porter tous ses efforts, les progrès accomplis dans cette partie de l'Afrique et particulièrement dans le Lagos ont été si merveilleux qu'il est fort à craindre qu'il y ait eu dans les chiffres qui ont été publiés un peu d'exagération, nous pouvons dire le mot : un peu de *bluff*. Il ne faut pas oublier que c'est pour la « British Cotton Growing Association » une nécessité : cette société par actions, faute de payer de gros dividendes, est obligée de faire miroiter aux yeux de ses actionnaires de belles espérances.

Il est un fait certain : on a produit du coton ; on en a produit tous les ans davantage, mais la qualité n'est pas toujours aussi bonne qu'on eût pu le souhaiter. Il est nécessaire avant d'arriver à de bons résultats de continuer encore pendant quelques

années l'expérience des plantations diverses en vue de les améliorer.

Comme nous l'avons reconnu nous-même nécessaire pour nos colonies limitrophes de l'Afrique occidentale, les Anglais ont également compris que le seul mode de production possible dans ces contrées était la culture par l'indigène ; ce dernier en effet produit davantage lorsqu'il travaille pour son compte que lorsqu'il est aux gages d'un colon. L'association continue toujours à garantir aux cultivateurs indigènes le prix de 1 denier par livre pour les graines de coton, à l'exception des provenances de certains districts d'où les frais de transport sont très élevés.

Un prix minimum établi par avance est le meilleur moyen d'encourager les fermiers indigènes à la continuation et au développement de la culture du coton : la sécurité dans laquelle ils se trouvent d'écouler leur produit avec un bénéfice assuré les encourage à la besogne et les soustrait par avance aux fluctuations quotidiennes du prix du coton dans les Bourses européennes qu'ils ne seraient en mesure ni de comprendre ni d'apprécier.

Les administrations locales ont grandement favorisé la culture du coton dans ces pays et bien que le gouvernement impérial ne fournisse aucun secours pécuniaire les gouvernements locaux ont donné annuellement les subventions suivantes :

Sierra Leone.	£1.500
Côte d'Or.	1.500
Lagos et Nigritie du Sud. . .	5.000
Nigritie du Nord.	1.000

A. — *Sierra Leone*. — La culture du coton est suspendue depuis 1907 dans cette région : la production suivait une marche légèrement ascendante, mais cependant pas en rapport avec les étendues mises en culture. En 1907 les résultats ont été si décourageants, la quantité de coton si insignifiante et la qualité si pauvre que l'Association a pris la décision d'abandonner définitivement cette contrée où les pluies trop abondantes sont préjudiciables à la culture du coton.

B. — *Côte-d'Or*. — L'administration locale avait pris vis-à-vis de l'Association l'engagement de s'occuper de la culture du coton dans ces régions en faisant des essais de culture, en distribuant des graines aux indigènes, en leur indiquant les meilleures méthodes culturales. Mais elle ne pouvait s'occuper que trop superficiellement de ces diverses questions qui nécessitaient des soins et un labeur assidus. Aussi la « British Cotton Growing Association » passa avec le gouvernement local un *agrément* aux termes duquel celle-ci prenait à charge la surveillance et la direction des cultures en retour d'une indemnité annuelle de 30.000 francs à prélever sur les fonds coloniaux.

L'Association a pris la direction des terrains d'expérimentation de Labolabo et on est persuadé que le sol dans les environs est favorable à la culture du coton ; l'œuvre est encore récente, néanmoins on a déjà quelques bons résultats et de grandes espérances. Quoique Labolabo soit difficilement acces-

sible, il est le centre d'un pays essentiellement cotonnier et il y a tout lieu de croire que ce pays se développera rapidement à cause de la bonne qualité de coton récolté, la meilleure peut-être de toute l'Afrique occidentale, et de la bonne volonté qu'on a trouvée auprès des indigènes pour cultiver ce textile.

C. — *Lagos*. — La colonie du Lagos est une de celles qui a donné les meilleurs résultats au point de vue de la quantité de coton récoltée. Les progrès accomplis sont bien démontrés par la statistique suivante sur la valeur du coton exporté de cette colonie durant les quelques années écoulées :

1902	£ 200
1903	7.000
1904	12.000
1905	28.000
1906	60.000
1907	100.000

C'est là un merveilleux résultat obtenu dans un très court espace de temps. Si cette progression continue, en 1910 le Lagos exportera 100.000 balles de coton valant 25.000.000 de francs ; et, dans cette colonie seule l'association aura obtenu en huit années ce que les Etats cotonniers d'Amérique ont mis plus de dix ans à obtenir.

Le coton arrivait en quantités si grandes et si inattendues dans les stations d'égrenage de l'Associa-

tion que quinze égreneuses supplémentaires ont dû être envoyées en hâte dans cette région pour la récolte de 1907 qui s'annonçait deux fois supérieure à celle de 1906.

Dès que le réseau de voies ferrées en construction sera mis en exploitation, on peut espérer voir s'accroître la superficie des champs cultivés ; en particulier, l'embranchement de Oshogbo à Illorin traversera une contrée très étendue et très cotonnière qui n'a pas moins de 3.000.000 d'acres. Si un dixième seulement de cette superficie était plantée de cotonniers, la production annuelle du Lagos pourrait s'élever à 100.000 balles de plus.

D. — *Nigeria du Sud et du Nord.* — Dans la Nigeria du Sud, les résultats n'ont pas été aussi bons qu'on l'espérait. Un champ d'expérience établi à Onitsha avait servi à prouver que le coton pouvait pousser. Mais les indigènes de cette contrée sont réfractaires à cette culture et apportent tous leurs soins à l'exploitation du palmier à huile.

Aussi tout l'espoir de l'Association se porte vers la Nigeria du Nord qui, dans son immense superficie (égale à trois fois celle du Royaume-Uni) contient d'immenses étendues de terrain propres à la culture du coton et dans lesquelles ce textile a toujours été cultivé par les indigènes. La population de 13 millions d'habitants qui tend encore tous les jours à s'accroître fournira une main-d'œuvre suffisante. Le sol dans quelques districts serait, dit-on, le meilleur sol pour coton et on estime que dans ce territoire seul

on pourrait récolter suffisamment de coton pour tous les besoins du Lancashire.

La seule difficulté présente est dans la question du transport. On ne peut se fier au service des bateaux du Gouvernement car pendant plusieurs mois la navigation est presque impossible soit sur le Niger soit sur la rivière Bénoué. A l'exception d'un chemin de fer à voie étroite reliant la rivière Kaduna à Zungeru, il n'existe point de voie ferrée et pour ainsi dire pas de route. Il est évident qu'on ne saurait s'attendre à des développements dans la Nigretie du Nord tant que les moyens de transport par eau et par terre ne seront pas mieux organisés.

En attendant, l'Association a entrepris des travaux dans les régions de la Nigretie du Nord susceptibles d'être desservie par eau : le coton récolté est, comme qualité, celui que réclame l'industrie lancastrienne ; tout le coton que l'on a reçu a été vendu environ un demi-denier par livre de plus que le coton américain.

4° AFRIQUE CENTRALE ANGLAISE

Dans le protectorat de l'Afrique Centrale anglaise, l'Association avait réussi à soulever un grand mouvement en faveur de la culture du coton et beaucoup de planteurs européens dans le district de Blantyre s'y sont mis de suite. Mais ces plantations ont presque toutes fait faillite.

Cependant il est certain qu'en beaucoup d'endroits les terrains sont propices à la culture du coton et il

y a lieu d'espérer que les cultivateurs indigènes réussiront là où les planteurs anglais ont échoué : la culture du coton doit être en Afrique du ressort de l'homme noir. Afin d'encourager les indigènes, l'Association a garanti un prix minimum du coton et envoyé des machines à égrener. La voie ferrée atteint aujourd'hui Blantyre et l'on s'attend à ce que cette ligne favorise beaucoup l'essor de la culture du coton.

5^o AFRIQUE ORIENTALE ANGLAISE

De grands essais ont été entrepris par le gouvernement aidé de l'Association qui recevait une subvention annuelle de 25.000 francs : les résultats ont été satisfaisants ; la quantité produite est de l'espèce égyptienne dont elle a toute la valeur.

6^o AFRIQUE DU SUD

De grands intérêts se sont portés sur le coton dans la colonie du Cap, le Transvaal, le Natal et le Zwaziland. Le département de l'agriculture s'est occupé des essais de l'Association, a envoyé beaucoup de graines et un matériel à égrener. Des échantillons d'excellent coton ont été recueillis, et, si seulement on peut avoir la main-d'œuvre suffisante et obtenir un prix de transport raisonnable, on peut espérer récolter une grande quantité de très bon coton.

7° UGANDE. RHODESIA. AUSTRALIE

La Compagnie de Ugande vient de construire une grande usine d'égrenage et d'emballage pour les quantités sans cesse croissantes d'excellent coton américain que l'on récolte dans cette contrée.

Dans la colonie de Rhodesia, l'Association et la Compagnie anglaise du Sud-Africain ont formé une compagnie subsidiaire qui, actuellement, possède sous culture une étendue considérable de terrain et cherche à inculquer aux indigènes le goût de la culture du coton.

Sans aucun doute le Nord de l'Australie convient très bien à la culture du coton, mais malheureusement les lois du travail qui défendent d'importer la main-d'œuvre des hommes de couleur en arrêtent le développement, et, à moins que quelque arrangement ne vienne abroger ces lois, il est douteux qu'on puisse arriver à un résultat.

L'entreprise de l'Association est une des plus importantes qu'ait jamais tentée une association commerciale. Aussi, étant donné l'immensité de son champ d'action il lui a fallu beaucoup de capitaux. Le montant des actions souscrites en décembre 1907 s'élevait à £ 260.632 accusant une augmentation de £ 13.752 depuis 1906.

« Le Conseil espère, lit-on dans le dernier rapport annuel, que les filateurs et les manufacturiers qui n'ont encore rien souscrit ou qui n'ont souscri

qu'une partie de la somme convenue prendront les actions nécessaires dans un avenir prochain. Il espère ensuite que les porteurs de titres qui ont si généreusement assisté l'Association dans le passé ° souscriront encore à l'avenir, lorsque les dernières installations auront été payées avec le capital dont ils sont déjà porteurs. »

En outre, en raison de l'augmentation continue des opérations de l'Association et des lourdes charges financières qui en résultent (plus de 50.000 livres ayant été employées en une fois pour l'achat de coton de l'Ouest africain), le Conseil de la « British Cotton Growing Association » a été forcé de prendre d'autres mesures pour augmenter le capital, et, sous ses auspices, a été formée la « British Cotton Ginning Company Limited », au capital de £ 100.000 entièrement souscrit. Une convention a été passée, suivant laquelle la Compagnie achète à l'association ses stations d'égrenage et ses plantations, et les lui loue à nouveau pour un terme d'années expirant en 1916. Aux termes du bail, l'Association les rachètera, et, pendant ce délai de huit ans, elle travaillera pour son propre compte en payant un loyer déterminé.

L'Association protège aussi la « British East Africa Corporation » et la « Rhodesia Cotton Company » : elle possède un grand nombre d'actions de ces sociétés.

Le capital de l'Association et des compagnies auxiliaires s'élève à £ 450.000 se répartissant ainsi :

The British Cotton Growing Association..	£ 260.000
The British Cotton Ginning Corporation Limited.....	100.000
The British East Africa Corporation.....	60.000
The Rhodesia Cotton Co.....	30.000
Total.....	£ 450.000

Pour payer les intérêts de ces capitaux, l'association prélève des commissions sur toutes les opérations qu'elle fait (vente, égrenage, assurance, entrepôt, etc.).

Le montant de ces commissions s'est élevé en 1907 à £ 1.753 contre 628 en 1906.

Bref, on peut assurer que l'Association a définitivement montré qu'un coton, en quantité suffisante et de la qualité dont a besoin le Lancashire, est à même d'être produit dans les colonies de l'Empire britannique. C'est là un point acquis. Mais il n'est pas seulement nécessaire de faire pousser le coton, il faut encore le produire à un prix suffisamment bas pour lutter contre la concurrence, en laissant un profit équitable à tous les intéressés. L'association est sûre qu'on peut arriver à ce résultat et a la ferme conviction que les filateurs anglais seront bientôt indépendants dans une large mesure des Américains en ce qui concerne l'approvisionnement de ce précieux textile.

CHAPITRE II

LE COMITÉ ÉCONOMIQUE COLONIAL ALLEMAND KOLONIAL WIRTSCHAFTLICHES KOMITEE

§1. — *Nécessité de sa création*

Les Allemands, qui se trouvent exactement dans la même situation que les Anglais quant à l'achat du coton, ont travaillé aussi à développer la culture du cotonnier en Afrique, dans la région traversée par l'Equateur qui semble appelée à devenir le vaste territoire productif de coton par excellence, grâce à sa situation géographique avantageuse, à la fertilité de son sol, à sa population dense et au fait que le cotonnier y est autochtone.

Pour parer au danger de l'insuffisance de matière première nécessaire à nourrir une population toujours croissante, l'Allemagne s'efforce de créer graduellement dans ses possessions un grand centre productif de coton. Sans doute les difficultés abondent : le manque de moyens de communications et par conséquent les prix des transports onéreux, les épidémies du bétail, l'indolence des indigènes. Mais on n'attend pas de résultats immédiats ; on travaille pour les générations futures.

Quelques chiffres montrent combien il est impor-

tant pour l'Allemagne d'être approvisionnée en coton à de bas prix.

L'industrie cotonnière allemande consomme annuellement plus de 2.000.000 de balles de coton (en 1907, 2.316.000 balles), et le nombre des ouvriers employés dans les industries du coton et celles qui en dépendent s'élève à 1 million.

Tout l'empire reconnut bien vite l'importance politique et économique qui était attachée à la culture du coton dans les pays de protectorat allemand. Même le journal démocratique *Vorwärts* fit campagne.

« Nous sommes les adversaires décidés de la politique coloniale, lit-on dans le numéro du 7 octobre 1903, mais nous donnerons au gouvernement tout notre appui dans les tentatives qui sont faites à l'effet de propager la culture du coton en Afrique. Le monopole du coton, qui est toujours entre les mains des Américains du Nord, mène chaque année à une spéculation qui cause presque toujours de longs chômages en Angleterre, en France et en Allemagne. Si ce monopole pouvait être enlevé aux Etats-Unis, l'industrie européenne du coton recueillerait de ce fait des avantages considérables. »

La *Neue Ausburger Zeitung*, journal clérical, concluait en ces termes un article intitulé : « Les colonies allemandes et notre industrie cotonnière » (février 1907) :

« Dans cette question nous ne voulons pas marchand : nous ne parlerons pas de l'inutilité des

colonies. L'industrie textile allemande est en danger et l'arrêt de ses broches et de ses métiers plongerait dans la misère des milliers de familles. Puisse le nouveau Reichstag nous valoir un avenir heureux ! »

Ce fut le Comité colonial de Berlin qui prit sur lui de résoudre le problème avec énergie et méthode après s'être assuré que les conditions fondamentales de la culture du coton se trouvaient remplies dans presque toutes les colonies allemandes de l'Afrique.

Le Comité colonial est une institution d'intérêt général : il ne recherche aucun avantage mais s'efforce de recueillir des données précises qu'il s'empresse de mettre à la disposition de chacun. Les établissements créés par le Comité colonial passent aux mains des syndicats commerciaux aussitôt que l'on peut espérer un certain bénéfice, et ce cas s'est déjà présenté plusieurs fois.

§ 2. — *Etat des travaux du Comité dans les colonies allemandes*

Togo. — En 1900 le Comité commença sa première plantation dans le Togo où les conditions de culture semblaient être le plus favorables en raison de la population à la fois dense et agricole de ce pays. Le Comité s'assura les services d'un certain nombre d'hommes de couleur qui avaient passé leur existence dans les terrains cotonniers de l'Améri-

que ; ceux-ci firent choix dans le Togo des espaces les plus favorables à la culture et incitèrent les indigènes à s'adonner à la culture cotonnière. Institution d'écoles de culture pour les indigènes, ensemencements de champs d'expériences, distribution gratuite de graines préalablement choisies, construction de bureaux d'achat et d'usines à égrener, rien ne fut ménagé pour obtenir de bons résultats. A seule fin d'intéresser les indigènes à la culture et de les mettre à couvert des fluctuations énormes du prix auquel le coton est sujet, le Comité leur garantit un prix fixe de 30 pfennigs par livre de coton égrené : il se charge ensuite de l'emballage, de l'expédition et de la vente du coton.

Ce faisant, le Comité n'avait pas l'intention de s'occuper désormais de l'achat, de l'égrenage, de l'emballage et de l'expédition du coton poussé dans les colonies : son but était de confier ensuite les exploitations à des entreprises commerciales aussitôt qu'il y aurait une raison de croire à un bénéfice certain. Et de fait, la plupart de ces exploitations dans la région du Togo sont dirigées par des maisons de commerce allemandes, et les directeurs du comité ont reporté toute leur activité sur l'extension de la culture et l'amélioration de la qualité du produit qui en moyenne peut se comparer au bon « Middling » américain.

L'école de culture de Nuatschua est journellement fréquentée par une centaine de nègres, sans compter les ouvriers et les manœuvres, venus de toutes les

parties de la colonie, et qui après une période d'études de trois ans s'en retournent dans leurs villages où ils servent d'experts et d'instructeurs.

Les plantations se multiplient sur les bords du Volta et les indigènes qui se désintéressaient autrefois de cette culture s'y adonnent aujourd'hui volontiers. La station de Ketekratschi possède 70 hectares couverts de cotonniers.

La question du transport présente quelques difficultés ; la prospérité du Togo et l'extension de la culture du coton dans cette région dépendent du prolongement de la voie ferrée Lome-Paline jusqu'à Sokodé, à travers le district d'Atakpame. Le chemin de fer traversera alors des contrées favorables à la culture cotonnière : le district d'Atakpame est en tous points excellent ainsi que celui de Sokodé. Naturellement le chemin de fer supprime le portage, toujours très onéreux.

Les indigènes ont dans beaucoup de plantations remplacé la pioche par la charrue pour le défrichement : les naturels étant peu habiles, la station-école de Nuatschua s'est chargée, ainsi que celle de Sokodé, de leur faciliter l'apprentissage : les charries à main ont presque partout été remplacées par des charries à traction animale, dont le travail est certainement préférable. La qualité du coton s'en est ressentie ; dans une de ces plantations modèles du Togo on a vu le coton dépasser de 8 pfennigs les cours du middling américain.

La production de coton au Togo a été en augmen-

tation continuelle pendant les dernières années. D'après les rapports officiels, la récolte s'est élevée en 1904-1905 à 519 balles de 250 kilogrammes, en 1905-1906 à 857 balles, en 1906-1907 à 1.200 balles.

Afrique Est. — En 1902 le Comité étendit sa sphère d'activité jusque dans la colonie allemande de l'Est de l'Afrique où des graines de coton égyptien furent plantées.

Les résultats sont très satisfaisants depuis 1904 : le coton égyptien y maintient ses qualités de fibres longues et lustrées.

Les essais dans cette partie est de l'Afrique, d'abord limités aux districts de la côte, se sont étendus jusqu'à la région des lacs Victoria et Nyassa. Ici également le Comité garantit un prix minimum de 50 centimes par livre de coton égyptien bon moyen (*fully good fair*) et de 35 centimes si la qualité est inférieure.

L'état hygrométrique de l'intérieur de la colonie est très favorable au développement de la culture du coton et dans les districts avoisinant le chemin de fer de Dar es Salam à Mrogoro et la rivière Roufidji elle a été introduite avec succès. Dans le district de Mrogoro la culture est faite par un certain nombre de planteurs européens. Dans le Haut-Roufidji, au contraire, la culture est faite exclusivement par l'indigène. Le Comité économique colonial possède plusieurs plantations d'essai, plusieurs centres d'égrénage et une école cotonnière.

La production de 37 balles de 250 kilos en 1903 s'est élevée en 1907 à 600 balles : la qualité du coton égyptien importé a été sans cesse en s'améliorant, gagnant en uniformité et en perfection.

Ce qui mérite une attention toute spéciale dans cette colonie c'est que les Allemands ont installé, à côté des petites plantations indigènes, d'immenses plantations appartenant à de grandes maisons de commerce allemandes. Nous verrons plus loin que nous avons complètement refusé d'adopter ce système de culture dans nos colonies françaises.

Parmi les entreprises allemandes qui se sont développées dans cette colonie, la plus importante est celle de la « Leipziger Baumwollspinnerei » qui possède à elle seule 60.000 hectares de plantations sur les rives du lac Victoria. Cette région est, paraît-il, appelée à devenir un centre producteur très important : son sol, composé en partie d'argile bleu ardoise et noire, doit avoir été précédemment couvert par l'eau du lac : ces terrains marneux rappellent ceux des deltas égyptiens. Ils sont donc susceptibles de produire un coton égyptien parfait, étant donné aussi que les conditions climatériques sont les mêmes qu'en Egypte : temps très lourd pendant la saison pluvieuse, très chaud pendant la moisson.

Cameroun. — Il ne saurait être question de la culture du coton dans la zone côtière qui est trop pluvieuse et qui est réservée aux forêts vierges et aux palmiers à huile. Toutefois les immenses plateaux de l'intérieur peuvent se prêter à la culture :

mais il n'y existe pas encore de moyens de communication. L'amélioration de la voie d'eau Niger-Bénoué et la prolongation du chemin de fer de Douala à Manengouba favoriseront l'établissement de la culture du coton dans les hautes régions, où ce textile est déjà cultivé par les indigènes.

Afrique du Sud-Ouest. — Des essais entrepris sur une petite échelle par la station gouvernementale du district de Goot-Fontein ont démontré que le coton y venait bien. L'analyse des échantillons a donné une fibre pure, soyeuse, d'une belle résistance et d'une longueur de 40 millimètres, mais la révolte des Herreros a retardé dans cette contrée les progrès que l'on espérait accomplir.

Quoi qu'il en soit, le coton qui est récolté dans les quatre possessions africaines peut être utilisé par l'industrie cotonnière allemande : les rapports qui ont été dressés après examen des différentes espèces de coton sont unanimes à les considérer comme utilisables par les manufactures, bien qu'ils aient encore quelques défauts : tantôt la fibre n'est pas assez longue, tantôt pas assez résistante, tantôt insuffisamment lustrée. Mais toutes ces imperfections peuvent être atténuées dans une large mesure et on peut constater tous les jours des progrès dans ce sens. Les écoles d'agriculture comme celles de Nuatschua et de Sokodé dans le Togo contribuent pour beaucoup à améliorer la qualité. On apprend aux indigènes qui fréquentent ces écoles à se servir de la charrue de préférence à la houe, à semer, à planter, à se

rendre compte des conditions climatiques, et tous les moyens d'améliorer les plantes de coton par le greffage, le fumage, etc.

Les résultats obtenus dans les différentes colonies allemandes sont de nature à encourager les efforts du Comité.

§ 3. — *Création d'une société germano-levantine pour le commerce du coton*

Enfin il faut ajouter qu'en dehors des colonies allemandes le coton est cultivé avec succès dans le « Levant par la Société anonyme germano-levantine » pour le commerce du coton. Mais, à la différence du Comité économique colonial, cette société n'a jamais reçu ni directement ni indirectement de protection matérielle de provenance officielle ou même coloniale, lors de sa fondation ou pendant sa présente exploitation : ceci se comprend puisqu'elle travaille sur territoire étranger où n'importe quel point de vue de colonisation ne peut se faire jour. Elle peut ainsi faire appel à la bienveillante protection de tous les tisseurs et filateurs de toutes les nations européennes.

Son but est de développer la culture du coton en Turquie d'Asie et nous devons reconnaître qu'elle y a pleinement réussi. La société qui avait limité dans le début son action au vilayet d'Adana a reconnu qu'il était de première nécessité de prendre pied à Smyrne, puis dans le district d'Aleppo où des terres

considérables peuvent être mises en culture. Malheureusement elle a à lutter contre le tempérament de l'Oriental qui est éminemment conservateur et routinier, caractères distinctifs que l'on retrouve tout particulièrement chez les habitants des districts éloignés de la côte. Leur conversion à un mode de culture plus moderne, ou, en comparaison de leur antique méthode, à des procédés plus rationnels, a rencontré de grandes difficultés ; mais dès qu'on y aura réussi il y aura beaucoup à attendre de ces terres fécondes et de cette race d'hommes énergiques, volontaires et résistants.

Les chiffres suivants montrent les récoltes des dernières saisons (en balles de 200 kilogrammes) :

	1905-1906	1906-1907	1907-1908
Vilayet d'Adana	50.600	56.000	64.000
— de Smyrne	43.000	35.000	52.000
— d'Aleppo	25.000	18.000	18.000

CHAPITRE III

ASSOCIATION COTONNIÈRE COLONIALE FRANÇAISE

§ 1. — *Historique de sa fondation*

En présence des efforts accomplis dans les pays étrangers pour introduire dans leurs colonies la culture du coton, les industriels français ne pouvaient pas rester inactifs. Le danger qui menaçait nos voisins pouvait frapper également notre industrie à l'improviste et la prendre au dépourvu : c'était alors la ruine de nos trois cents filatures et de nos six cent cinquante tissages, la misère de deux cent cinquante mille ouvriers privés de travail du jour au lendemain. Il importait au plus haut point de conjurer une catastrophe dont les conséquences seraient désastreuses pour notre situation économique et de rechercher dans quelle mesure nous pourrions trouver les huit cent mille balles de coton américain nécessaires à notre consommation et représentant une valeur de 250 millions de francs, que nous versons annuellement aux Etats-Unis.

La menace d'un trust du coton américain n'était plus une chimère : une usine monstre qui devait compter 12.000 métiers et 600.000 broches (à elle

seule le 1/10 de la force de production française) était en construction à Saint-Louis ; de nouveaux établissements destinés à transformer sur place la matière première s'installaient à côté des plantations, dans des conditions particulièrement favorables, puisque la matière première ne serait plus grevée de frais de transport ; et en attendant l'éventualité de l'accaparement du coton, les Américains prenaient pour eux les plus belles qualités et abandonnaient les autres à l'industrie européenne.

Une seule chance de salut s'offrait à nos industriels : implanter dans nos colonies la culture du coton, demander à notre domaine colonial, que la France a si chèrement acquis, les matières premières qu'il est susceptible de nous fournir, en compensation des lourds sacrifices que nous nous sommes imposés et que nous nous imposons encore.

En mars 1901, les délégués des syndicats cotonniers régionaux décidaient de fonder le syndicat général de l'industrie cotonnière française afin d'étudier et de défendre les intérêts économiques industriels et commerciaux de toutes les branches de l'industrie cotonnière et son distingué président, M. Esnault-Pelterie, considérait que, parmi les problèmes d'intérêt général, celui de produire dans nos colonies la matière première devait être placé au premier plan.

La question fut mise à l'étude, et l'Afrique occidentale française apparut dès le début comme la contrée la plus privilégiée pour la culture du coton.

L'Angleterre et l'Allemagne ne venaient-elles pas aussi de jeter leurs vues et déjà de faire des essais sur les territoires limitrophes de nos colonies d'Afrique occidentale ? Nos colonies n'avaient-elles pas fait leurs preuves, de 1825 à 1840 dans la vallée du Sénégal, et plus récemment dans le Soudan où le général de Trentinian avait obtenu quelques bons résultats ? Bien que la petite quantité de coton produit ait été de qualité médiocre, ne pouvait-on du moins espérer que par la culture raisonnée et la sélection on arriverait à une amélioration ?

Il était temps pour la France d'entrer dans cette voie. Le 5 novembre 1902, après une conférence de M. Yves Henry, inspecteur de l'agriculture de l'Afrique occidentale française, sur l'état actuel de la question au Sénégal et au Soudan, le Comité du Syndicat général de l'industrie cotonnière française votait à l'unanimité la Notion suivante :

« Le Comité du Syndicat général de l'industrie cotonnière française approuvant le projet de créer une association pour favoriser le développement de la culture du coton dans les colonies, charge son président de réunir une commission d'initiative composée de personnes qu'il sait s'intéresser particulièrement à cette question pour arrêter les bases de cette association et la mettre sur pied aussi promptement que possible. »

§ 2. — *Son programme*

L'Association cotonnière coloniale fut constituée définitivement le 14 janvier 1903 avec le programme suivant :

1° Rechercher les régions où pousse actuellement du coton qui pourrait être utilisé par les filatures françaises ;

2° Acheter sur différents points des quantités suffisantes de coton pour pouvoir en étudier les qualités et les défauts ;

3° Créer dans les pays où les moyens de transport le permettront un mouvement d'achat du coton ;

4° Donner des subventions à des colons disposés à étudier la culture du coton ;

5° Chercher les moyens à employer pour obtenir des indigènes l'amélioration de leurs méthodes de culture ;

6° Faire des expériences comparatives d'ensemencements de graines indigènes sélectionnées et de graines exotiques (Amérique, Egypte, etc...) ;

7° Faire des expériences comparatives d'égrenage avec les différents types d'égreneuses connus ;

8° Etudier la création de centres d'achat, d'égrenage, de pressage ;

9° Agir auprès des pouvoirs publics pour obtenir la création ou l'extension des moyens de communication et de transport, etc., etc...

§. 3 — *Son rapide développement*

L'Association cotonnière coloniale française ne tarda à prendre une considérable extension grâce au concours et au dévouement inlassables qu'apportèrent à M. Esnault-Pelterie, MM. Maigret, Marande, Ancel-Seitz, Siegfried, etc... Mise sous le haut patronage de M. Emile Loubet, président de la République française, elle eut pour présidents d'honneur les ministres du Commerce, des Colonies et des Affaires étrangères, et la presse tout entière ne lui ménagea pas une large publicité.

Dès le début les adhésions affluent de toutes parts. Ce sont tous les grands manufacturiers de l'Est, de l'Ouest et du Centre et les chefs des industries qui s'y rattachent ; les commissionnaires et les négociants de nos grands ports de commerce et notamment du Havre, le grand marché cotonnier de France ; les grandes compagnies de navigation qui espèrent trouver ainsi dans le commerce d'échange entre les colonies et la métropole le fret qui leur échappe, et les milliers d'ouvriers qu'une crise aigue avec l'Amérique jetterait sur le pavé : l'adhésion de ces derniers à l'œuvre poursuivie démontre bien que la question cotonnière présente un intérêt national et ne poursuit pas, comme on aurait pu le croire, la satisfaction d'intérêts particuliers ; enfin, et ce ne seront point les moins ardents, tous les coloniaux, tous ceux qui travaillent depuis longtemps au développement de

notre empire colonial, qui ont à cœur de démontrer qu'ils ont fait œuvre utile et qui veulent soutenir ceux qui vont, pour le plus grand profit de la France, tirer parti des territoires si chèrement acquis.

§ 4. — *Obstacles à vaincre*

Les fondateurs de l'Association cotonnière ne se font aucune illusion sur les difficultés à vaincre et le temps qui leur sera nécessaire avant d'arriver à un sérieux résultat. Les pays où ils doivent opérer sont des pays neufs, où tout est à créer, des pays lointains avec lesquels les communications sont longues et pénibles ; ils ont affaire à des populations qu'on ne peut initier aux idées de progrès qu'avec une extrême lenteur et une sage modération, afin de ne heurter ni leurs mœurs ni leurs croyances.

1° *Insuffisance des moyens de communication.* — Dans ces régions les ressources locales sont généralement nulles et l'introduction des machines y est entravée par la difficulté de les y amener, de les faire marcher et surtout de les réparer. Sans doute le rail vient d'entrer en scène mais il ne sillonne encore que des espaces relativement peu considérables, tout un programme de construction de voies ferrées est à l'étude ; plusieurs d'entre elles sont exploitées en partie.

Déjà le chemin de fer de Saint-Louis, à Dakar, faci-

litant les échanges, apporte dans la contrée qu'il traverse un certain bien-être et les indigènes sont venus se grouper nombreux le long de cette voie ; d'anciens villages ruinés saccagés se repeuplent et les habitants de ces pays dévastés acquièrent au bout de peu de temps le goût du gain et du travail quand ils sont assurés d'écouler facilement leurs produits.

Le chemin de fer de Kayes au Niger qui présente un intérêt capital au point de vue qui nous occupe, puisqu'il devait ouvrir cette riche vallée du Niger qui est le centre principal de la production cotonnière, est sur le point d'aboutir au grand fleuve.

Les constructions des lignes de pénétration de la Guinée et du Dahomey se poursuivent activement et des crédits viennent d'être votés pour doter la côte d'Ivoire d'une voie ferrée.

L'ensemble de ces réseaux constitue l'instrument nécessaire à la réussite de toute entreprise commerciale.

2° *Difficulté d'assurer une production régulière.*

— En dehors de ce premier obstacle, absence ou tout au moins insuffisance des moyens de communication, un autre problème restait à résoudre. Il fallait assurer une production abondante et régulière de coton de qualité utilisable par nos manufactures.

Cette grave question méritait d'être envisagée sous ses divers aspects : technique, économique, social même.

§ 5. — *Collaboration de l'administration
et de l'initiative privée*

Il est un point sur lequel tout le monde tomba d'accord : c'est que l'association ne pourrait pas réussir si l'administration ne lui accordait pas une entière confiance et un concours absolu. Pour agir promptement et sûrement, l'Association cotonnière coloniale avait besoin, on le conçoit aisément, de l'appui moral et effectif du pouvoir local. Le gouvernement de l'Afrique occidentale française promit avec empressement son concours « à une œuvre toute de patriotisme et de désintéressement et qui n'avait en vue que les intérêts généraux et permanents d'une de nos plus grandes industries nationales » (1).

« De plus, disait M. Roume, gouverneur général de l'Afrique occidentale française au banquet de l'Association cotonnière du 10 octobre 1903, la culture du coton dans les colonies et l'ouverture de débouchés assurés à ce produit importent au moins autant sinon plus à nos colonies qu'à la métropole elle-même, et, quand une association comme la vôtre vient à nous, nous nous trouvons vis-à-vis d'elle à peu

1. Discours de M. Roume, au banquet offert, par l'Association cotonnière coloniale, le 10 octobre 1903.

près dans la situation d'un homme à qui des personnes bien intentionnées viendraient proposer le moyen de faire fortune et qui ne manqueraient pas de répondre avec quelque empressement à des ouvertures de cette nature. »

Cette collaboration de l'initiative privée et de l'Association n'a cessé de se poursuivre avec la plus parfaite cordialité et elle a donné les meilleurs résultats. « Spectacle réconfortant, constatait M. Paul Doumergue, ministre des Colonies ; vous ne considérez pas le gouverneur, l'administrateur, le fonctionnaire comme l'ennemi ; il ne faut pas le considérer non plus comme l'adversaire. Vous sentez, nous reconnaissons que nous sommes faits les uns pour les autres, que nous nous complétons, que nous vous sommes nécessaires comme vous nous êtes nécessaires, qu'en un mot nous travaillons les uns et les autres à l'enrichissement, à la prospérité de notre pays, à la grandeur de notre patrie. »

Et de fait, tandis que l'Association cotonnière coloniale publiait un grand nombre de fascicules où elle relatait au jour le jour tous ses travaux et tous ses efforts, l'administration locale de son côté publiait sous le titre « *Le coton en Afrique occidentale française* » un exposé de la situation cotonnière dans cette région.

De cet ensemble de vues, de ces échanges d'observations est né un programme qui a dirigé les essais et leur a assigné une méthode.

1^o *Amélioration des types locaux de cotonniers ou introduction de graines exotiques.* — Deux opinions bien différentes se faisaient jour : la première posait en principe l'utilisation des types locaux de cotonniers et leur amélioration ; et on invoquait comme arguments en faveur de cette thèse l'acclimatement éprouvé des cotonniers indigènes et leur facilité de culture par les noirs.

La seconde opinion, se prévalant de ce que les intérêts de l'industrie française étaient immédiats et impérieux, proposait l'acclimatement de cotonniers de type américain : le temps que nécessitait la sélection des cotonniers indigènes menaçait d'être trop long, l'industrie française réclamait dans le plus bref délai possible une matière première semblable à celle qu'elle utilisait couramment : du coton américain. Il fut convenu qu'on s'arrêterait à cette deuxième opinion, et c'est sur cette base fondamentale que l'Association cotonnière coloniale et l'administration poursuivirent leurs travaux.

2^o *Culture indigène ou culture européenne.* — Une deuxième question relative au mode de production méritait aussi d'être tranchée dès le début.

L'indigène serait-il appelé à cultiver par lui-même le coton, ou ferait-on appel à la culture européenne au moyen de concessions ?

L'opinion fut unanime à repousser la culture par les Européens et M. Roume, dans son discours précité, donna franchement son adhésion au système qui préconisait la culture du coton par l'indigène.

« Vous avez reconnu, disait-il, que, pour arriver à une production abondante et régulière du coton dans l'Afrique occidentale, il faut s'appuyer avant tout sur l'agriculteur indigène, sur le travailleur noir cultivant son champ, son lougan familial en toute indépendance et en toute liberté. Vous avez écarté l'idée, la théorie séduisante mais souvent décevante (et dans ce cas elle le serait certainement) de grandes concessions territoriales où des escouades de nègres enrégimentés travailleraient pour le compte de puissantes sociétés financières. Tous ceux qui connaissent véritablement les conditions économiques de la production dans l'Afrique occidentale, qui connaissent l'âme des noirs et les mobiles qui les font agir, presque tous ceux-là sont unanimes sur ce point. Et je crois que vous avez adopté la solution juste, sage et humaine, celle qui est de nature à stimuler à la fois la production et le développement moral et matériel du producteur lui-même. Voilà un point acquis et qui est de grande importance, car il est de nature à vous éviter bien des déceptions. »

Les races riveraines du Nil français sont les Mandés (Bambaras, Malinkés, Dioulas) sur le haut Djobila et jusqu'à Ségou ; les Peuls et les Mancinankés depuis Diafarabé jusqu'au Débo ; les Bozos et les Sonni sur le Bani depuis Djenné jusqu'à Sau ; les Toucouleurs un peu partout ; enfin sur l'Issa-Ber, les Peuls, les Sonrais et les Courtebès, Habès, Ouagobès. Les races qui nous intéressent le plus sont les Bambaras et les Peuls.

Les Bambaras appartiennent à cette famille Mandès si intéressante qui s'est établie au point de vue économique local d'une façon si appropriée aux besoins du pays : Bambara le producteur, Malinké le transporteur, Dioula le commerçant. Fétichiste et mauvais musulman, le Bambara a une physionomie ouverte et énergique ; très bon cultivateur, il cultive son loutan afin de se nourrir et de se vêtir ; c'est aussi un excellent travailleur qui nous a été particulièrement utile pour la construction du chemin de fer du Niger.

Son travail ne satisfait peut-être pas au premier abord, mais, avec de la patience, on arrive à faire de ce brave paysan français peint en noir un ouvrier modèle, pourvu qu'à l'heure des repas il trouve dans sa case une nourriture abondante et qu'il perçoive d'une façon régulière quelques pièces d'argent ou quelques tissus, car il est très vaniteux et aime à ce que ses femmes soient convenablement vêtues.

Le Peul est plus intelligent et plus habile que le Bambara, mais il est plus méfiant et plus rusé. Sa religion lui apprend que notre race doit disparaître, mais cela ne l'empêche pas de vivre constamment à notre contact et de profiter de notre force pour obtenir ce que sa lâcheté et sa faiblesse lui empêchent d'obtenir ailleurs que sous notre égide.

Les Sonrais, les Ouabès, les Ouagobès et les Courtebès de l'Issa-Ber sont de braves gens très sympathiques, d'une civilisation primitive sans doute, mais dont les mœurs sont compatibles avec les progrès d'une civilisation sage et prudente.

En un mot, toutes ces races ne sont pas, comme on le pense souvent, des races barbares : fétichistes ou musulmans, ces peuples ont dépassé les deux premières étapes de l'humanité : ils ne sont plus ni chasseurs, ni pasteurs.

Ils sont arrivés à cet état où l'homme a une demeure fixe, s'attache au sol et demande à la culture de la terre ses moyens d'existence. Quand une société en est là, elle est prête pour la civilisation.

L'indigène de ces contrées est d'ailleurs parfaitement perfectible : il se rend compte quand on lui apprend un procédé nouveau qu'il est supérieur à l'ancien et il sait en tirer parti. Il suffit de lui faire comprendre l'utilité et l'avantage d'une méthode nouvelle pour qu'il suive aussitôt les conseils qu'on vient de lui donner.

Ainsi pour démontrer à l'indigène la nécessité de l'éclaircissage dans la culture du coton, M. Quesnel, agent de l'Association cotonnière, raconte qu'il usait du procédé suivant :

« Nous avions deux calebasses pleines de kous-kouss ; à l'une on mettait quatre indigènes à manger, et à l'autre un seulement ; dix minutes après, la première calebasse était vide et les quatre indigènes n'étaient pas rassasiés.

« Tout au contraire, celui qui était seul était rassasié et il lui restait encore sa nourriture du lendemain. Nous demandions alors quel était celui des cinq indigènes qui se porterait le mieux en suivant ce régime.

Ils nous répondaient invariablement : celui qui mange tout seul.

« Il ne nous restait plus qu'à leur dire que c'était la même chose pour les cotonniers : nous pratiquions immédiatement quelques éclaircissages, et l'indigène avait parfaitement compris pourquoi cette opération était nécessaire.

« L'indigène est donc parfaitement perfectible et il n'est pas douteux qu'avec du temps et de la patience on arrive à obtenir de bons résultats. »

Partout ils ont suivi avec empressement les conseils qui leur ont été donnés, en ce qui concerne le mode rationnel de culture, par nos administrateurs, par nos agronomes et par les agents de l'association. Agriculteurs dans l'âme, ils ont su bien vite reconnaître la qualité supérieure des semences qui leur étaient distribuées.

C'est là un résultat dont la portée est considérable non seulement au point de vue spécial de la production cotonnière, mais au point de vue plus général de l'amélioration de la condition matérielle et morale des indigènes. C'est là un grand progrès que d'amener par la persuasion, par l'enseignement, par l'exemple de nos champs d'essai, ces populations livrées depuis tant de siècles à l'ignorance et à la barbarie, à s'élever à la civilisation par le travail libre, stimulé par le gain bien entendu ; c'est le meilleur exemple que l'on puisse donner de la bonne et humaine colonisation.

Mais, si nos colonies de l'Afrique occidentale pa-

raissent avoir été dès le début l'objectif principal de l'Association cotonnière coloniale, il ne faut pas croire que les travaux se soient limités à celles-ci. Sans doute l'Afrique occidentale lui apparut comme la terre d'élection du coton au point de vue du climat, de la nature du sol et surtout au point de vue de la main-d'œuvre ; mais il eût été regrettable de ne point favoriser dans nos autres colonies la culture de cette précieuse fibre qui, dans maints endroits, avait été jadis une source de richesses.

Aussi, dans toutes nos colonies, l'Association cotonnière a fait sentir son action bienfaisante. Elle a déterminé les territoires dont le climat et le sol convenaient le mieux au coton, discerné les variétés que chaque colonie est susceptible de produire, distribué des graines, intéressé les habitants à l'œuvre entreprise, organisé l'égrenage, enseigné les meilleurs procédés d'emballage, et, dernière étape, assuré l'achat de tout le coton qui sera produit pour ne jamais décourager l'effort.

CHAPITRE IV

ETAT DES TRAVAUX DANS LES COLONIES FRANÇAISES

SECTION I

Colonies d'Asie

La culture du coton dans nos possessions indo-chinoises. —
Qualité inférieure de la fibre : difficultés de faire de ces
pays des centres d'approvisionnement pour l'industrie
métropolitaine.

La culture du coton est très vieille en Indo-Chine ;
mais elle ne paraît jamais y avoir atteint une très
grande importance.

On peut en évaluer la production annuelle à
12.000 tonnes environ. Dans ce chiffre global la pro-
duction du Cambodge figure moyennement pour les
 $\frac{2}{3}$ soit 8.000 tonnes et celle de l'Annam, plus spé-
cialement de la province de Than-hoa pour $\frac{1}{10}$
environ, le reste étant fourni par la Cochinchine, le
Tonkin et le Laos.

La production du Cambodge peut varier du sim-
ple au double d'année en année (1) suivant l'import-

1. Voir un rapport très substantiel de M. l'administrateur
Baudoin dans le *Bulletin économique* de 1905, n° 42, p. 531.

tance de la crue du Mékong. Les Cambodgiens n'utilisent en effet que les terres hautes inondées au moment des crues du fleuve pour y cultiver le coton avec le minimum d'efforts. Le débordement annuel des eaux est, pour la vallée du Mékong, comme pour la vallée du Nil en Egypte, la principale cause de la richesse et le régulateur de certains travaux agricoles. Il limite la durée du temps pendant lequel ces travaux devront être exécutés et l'étendue des surfaces sur lesquelles ils pourront être entrepris.

C'est ce qui explique la différence sensible existant entre deux surfaces cultivées aux cours de deux années consécutives, différence tenant uniquement à une relation d'effet à cause.

Le coton est cultivé également dans l'Annam : c'est un coton « courte soie », dont on pourrait arriver à améliorer la qualité : il est malheureusement à craindre que cette culture ne fasse pas de progrès tant qu'elle sera entre les mains des petits cultivateurs indigènes.

Le Laos fournit aussi du coton, mais en petite quantité et seulement pour les besoins des indigènes ; il ne donne lieu à aucun commerce, excepté cependant dans le Nord où il est échangé contre les produits venant du Yun-nan. Comme il réussit bien dans toutes les provinces, sa culture mériterait une attention particulière ; mais il faudrait importer des graines « à longue soie », car la fibre produite par les plants du pays est courte et sans finesse.

C'est là le grand défaut de tous les cotons de l'Indo-

Chine : la fibre est généralement trop courte, ce qui rend son utilisation très difficile par nos manufactures. Sauf les cotons du Cambodge qui sont assez fins et soyeux et qui ont la faculté de friser pour ainsi dire naturellement, ce qui les fait rechercher tout particulièrement pour la fabrication des crépons, les cotons de l'Indo-Chine ne peuvent être utilisés pour la fabrication des tissus : les Chinois et les Japonais, qui en sont les gros acheteurs, s'en servent pour le rembourrage des vêtements.

Aussi des essais ont été faits pour substituer aux variétés indigènes des variétés exotiques réputées meilleures. Dans la province de Than-hoa des graines américaines, indiennes, égyptiennes furent distribuées à des colons et à des chefs de districts militaires : d'autres furent semées à grands frais par des concessions particulières. Les résultats furent à peu près nuls : on n'obtint que des cotons dégénérés : la fibre était courte, dure, frisée et impossible à travailler même à la peigneuse. En outre les difficultés de culture étaient considérables et l'irrégularité des pluies gênait la récolte.

L'Association cotonnière envoya des graines exotiques à des colons qui en avaient fait la demande : les essais ne furent pas plus encourageants.

Une autre solution se présentait, plus conforme aux lois générales de la biologie végétale, plus sage et plus prudente au point de vue économique, et plus facile à mener à un résultat direct et tangible. La culture de variétés exotiques de riz, d'arachide,

de canne à sucre avait donné les mêmes déboires ; il fallait tenir compte de toutes ces expériences si on ne voulait pas courir à de nouveaux échecs. La solution proposée était donc l'amélioration de la qualité du coton indigène, que l'on pouvait obtenir par la vulgarisation de l'emploi des engrais chimiques, la sélection raisonnée des graines, les travaux d'irrigations en cas d'insuffisance des pluies, etc.

Mais on avait compté sans la mentalité spéciale du cultivateur indigène et sans la dépendance dans laquelle il se trouve généralement vis-à-vis des commerçants chinois.

Le cultivateur indigène se trouve vis-à-vis du commerçant chinois à peu près dans la même situation que celle où se trouvait autrefois le petit planteur américain vis-à-vis des commerçants en gros. Les usines d'égrenage appartiennent à des Chinois qui s'en assurent l'approvisionnement en matière première en faisant des avances sur récolte au cultivateur ; et les producteurs indigènes, généralement besogneux, attendent avec impatience le moment où ils pourront réaliser immédiatement leurs récoltes, soit pour payer l'impôt, soit pour procéder aux échanges des matières premières qui seront nécessaires à la vie domestique pour le reste de l'année. Ils ne peuvent donc pas attendre longtemps, et ils vendent hâtivement le produit de leurs récoltes à un prix inférieur, alors que quelques jours d'attente auraient suffi souvent à un relèvement des cours.

Ce défaut de prévoyance, l'aversion marquée du

Cambodgien pour le commerce, son manque d'esprit d'association sont autant de causes préexistantes qui condamnent le cultivateur indigène à être à la merci du négociant asiatique dans les affaires commerciales qu'il entreprendra avec ce dernier.

Sa récolte étant vendue à l'avance, quel intérêt peut avoir le cultivateur indigène à ce que son coton soit de bonne qualité, qu'il serve à la fabrication de beaux tissus ou au rembourrage des vêtements ? Un petit bénéfice suffit à sa sobriété ; sa paresse d'ailleurs serait un obstacle à tout essai de culture nécessitant des soins constants et un travail assidu.

D'ailleurs, en admettant même que cette culture pourrait se développer en Indo-Chine (par exemple au moyen de concessions de terrains appartenant à des Européens), la presque totalité de ce coton prendrait le chemin de la Chine et du Japon.

Or l'Association coloniale doit rechercher avant tout à affranchir l'industrie de la métropole des exigences américaines, en alimentant les usines françaises de coton colonial ; elle doit donc faire porter principalement ses efforts sur les colonies susceptibles de fournir à bref délai la matière première qui est nécessaire à leurs besoins. Aussi, son action s'est fait peu sentir dans nos possessions d'Extrême-Orient. Cependant, en 1907, elle a envoyé au Cambodge 20 égreneuses à bras qui ont été mises à la disposition de villages de régions cotonnières : c'est un moyen d'attirer sur le marché français des cotons (comme nous l'avons dit plus haut les meilleurs de

l'Indo-Chine) améliorés par un égrenage convenable.

SECTION II

Possessions de l'Océanie

Le coton se rencontre dans quelques-unes de nos possessions de l'Océanie.

Nouvelle-Calédonie. — Il pousse à l'état spontané à la Nouvelle-Calédonie, où des essais de culture furent tentés en 1869, 1870 et 1871 avec des graines de Sea-Island ; mais les résultats furent mauvais et les essais durent être abandonnés.

L'Association cotonnière, aidée par l'« Union cotonnière calédonienne » composée de nombreux propriétaires de la colonie, a repris les essais malheureux dus à l'initiative privée. Profitant de l'expérience qui avait été faite avec les graines exotiques, elle a pensé que le meilleur moyen était d'améliorer la culture du cotonnier indigène donnant une fibre de 32 à 34 millimètres et classée « good middling et fully good middling », lorsque la culture est faite avec soin.

Grâce à l'« Union cotonnière calédonienne », les essais ont pu être ainsi coordonnés et les renseignements réunis et comparés. On a pu identifier un cotonnier que l'on retrouve presque partout dans la colonie à l'état sauvage et qui donne des fibres que des experts ont comparées à celles du cotonnier

du Pérou. De très importantes superficies sont mises en culture dès cette année sur presque tous les points de l'île.

L'Association cotonnière coloniale s'est empressée d'aider l'Union cotonnière calédonienne à se procurer les graines nécessaires aux ensemencements et à envoyé dans la colonie deux égreneuses.

Tahiti. — Tahiti produisait autrefois une quantité appréciable de coton fort recherché par quelques filateurs français qui en avaient l'emploi : la fibre était très longue, soyeuse et résistante. Les exportations de coton se montaient :

En 1880 à	137.567	kg.	pour la France
En 1890 à	22.799	— — — —	
En 1902 à	10.939	— — — —	

La progression décroissante suivie par la production du coton était due uniquement à l'engouement tout passager des colons pour deux produits nouveaux et qui atteignaient, surtout l'un deux, des prix très élevés : la nacre et la vanille.

Mais lorsque la mévente de ces deux produits se manifesta on crut bon de revenir aux plantations de coton que l'on avait si injustement abandonnées, puisqu'il n'y avait pas à craindre avec ce produit les défaillances qui avaient eu lieu avec les autres, les demandes, comme pour le caoutchouc, dépassant de beaucoup et pour longtemps encore les offres.

Nous sommes maintenant dans cette période de

préparation : les résultats obtenus sont trop insignifiants pour qu'il y ait lieu de les mentionner. Toutefois les expériences qui ont été faites ont servi à prouver qu'on pouvait récolter à Tahiti un excellent coton. Voici l'appréciation qui a été donnée par les meilleurs connaisseurs de la place du Havre sur le coton de Tahiti.

« Coton très beau ayant une soie longue, fine et brillante, mais irrégulière. Ce type peut se comparer au coton Jumel, Yanovitch extra. »

L'administration a distribué cette année gratuitement des graines aux planteurs pour que les essais soient faits sur une plus grande échelle.

3° *Iles Loyalty. Iles Marquises. Iles Sous-le-Vent.*

Iles Loyalty. — Aux îles Loyalty, situées à l'est de la Nouvelle-Calédonie, le climat très régulier (saison pluvieuse de janvier à juillet et sèche d'août en septembre) convient très bien à la culture du coton. Divers essais ont été faits avec des graines égyptiennes (Abassi, Mit Afifi) : les résultats obtenus ont encouragé les indigènes à faire quelques plantations.

Iles Marquises. — Aux îles Marquises, la petite quantité qui y est produite est exportée par la Compagnie commerciale de l'Océanie dont le siège est à Hambourg.

Iles Sous-le-Vent. — Aux îles Sous-le-Vent, cette même impulsion pour développer cette culture a été

donnée par l'administration et les indigènes l'ont suivi avec plus d'enthousiasme encore qu'à Tahiti. On peut évaluer à 200 hectares au minimum les terrains qui seront plantés en coton dans cet archipel.

Si cette première récolte de coton laisse, comme il y a lieu de l'espérer, un bénéfice sérieux aux planteurs, ce nouveau produit de l'agriculture locale peut fournir rapidement dans tous ces pays un appoint sérieux de matière première à nos manufactures.

SECTION III

Antilles françaises

Guadeloupe, Martinique. — Le cotonnier était autrefois une des sources de richesse de nos colonies des Antilles. Elles en produisaient une quantité considérable relativement à la consommation de l'époque. Ainsi avant 1789, la Guadeloupe fournissait à la France 1.500.000 livres de ce textile sur une importation totale de 9 millions de livres. La Martinique en fournissait à la même époque 1.512.000 livres. Le coton de ces provenances était considéré comme un coton de type supérieur et payé jusqu'à 2 fr. 50 le demi-kilo.

Mais cette culture qui donnait de si beaux résultats fut progressivement abandonnée et remplacée par celle de la canne à sucre, produit très riche sans doute mais pour lequel on eut le tort d'exclure les

plantes industrielles très utiles. Ce sont ces graines provenant de la Guadeloupe qui furent importées dans la Géorgie et la Caroline et qui donnèrent le coton « longues soies Sea Island », qui est aujourd'hui une des meilleures espèces américaines.

C'est en vain qu'on essaya de reprendre cette culture vers le milieu du siècle dernier : de généreux efforts furent faits pour encourager les planteurs. Mais malgré les instructions et les encouragements du département de la Marine on eut le tort de semer sans choix toutes espèces de graines. Les cotons récoltés furent en majorité des cotons « courtes soies », alors que les filatures et les fabriques françaises avaient un besoin si urgent de vraies « longues soies », cette sorte devenant plus rare et plus coûteuse depuis que les Etats-Unis avaient baissé de plus de moitié leur production pendant toute la durée de la guerre de Sécession et les quelques années suivantes. Devant la progression sans cesse croissante de la production américaine, les planteurs des Antilles abandonnèrent presque complètement leurs plantations.

L'Association cotonnière veut aujourd'hui reprendre l'œuvre qui aurait été jadis couronnée de succès si elle avait été conduite avec méthode. Son action dans les Antilles est récente et se limite encore à des envois de graines et de machines. L'Association a conseillé aux planteurs de semer des graines « Sea Island » qui ne peuvent que donner de bons résultats dans leur pays d'origine. Cette culture serait évidemment accessoire de celle de la canne à sucre :

les colons en tireraient une source de profits et se garantiraient ainsi contre les risques de la monoculture.

Guyane. — « Des cinq nations qui se partagent l'Amérique équinoxiale, écrit Jules Deval, c'est la France, il faut le reconnaître, qui a administré sa conquête avec le plus de maladresse, et, après trois siècles écoulés, notre œuvre en Guyane peut nous être jetée à la face comme une injure et comme un défi. »

Le jugement est sévère, mais nous devons reconnaître qu'il est mérité, moins peut-être aujourd'hui depuis que des efforts sont faits pour mettre en valeur les immenses richesses forestières et agricoles de cette colonie. Son climat réputé malsain et l'affectation pénitentiaire dont elle était l'objet avaient éloigné de cette colonie toutes les bonnes volontés. « Pas de population ! pas de capitaux ! pas de crédit ! la ruine totale est proche, écrivait un des derniers explorateurs, le jeune et vaillant Coudreau qui est mort à la tâche après avoir parcouru la colonie dans tous les sens. Et cependant la colonie renferme pour 10 milliards de bois d'ébénisterie et de construction, ses savanes peuvent nourrir 100.000 têtes de bétail : les terres basses et les terres hautes se prêtent aux cultures de tous les climats. »

La Guyane pourrait être la terre productive de coton par excellence. Voici ce que dit Coudreau à ce sujet : « Les premiers colons européens trouvèrent en Guyane le coton à l'état sauvage dans les forêts.

Le coton de Cayenne est moelleux, d'un beau blanc ; son fil est soyeux et fort long. Les Oyampis cultivent dans le haut Oyapock une espèce de coton supérieure à celle cultivée par les colons de la côte.

« Le coton a toujours été d'une culture facile dans la Guyane française : on l'appelait la culture des paresseux : il demande peu de bras, et, par là, convient au petit propriétaire qui peut même dans ces pays faire deux récoltes par an.

« Dans la période 1832-1836 les exportations s'élevaient annuellement à 210.600 kilos. En 1851 elles étaient tombées à 5.000 kilos. A partir de cette époque les exportations furent à peu près nulles (1). »

L'Association cotonnière coloniale a fait distribuer des graines à quelques planteurs, et les essais qui ont été faits sur quelques points de la côte ont prouvé que le coton y venait très bien : ils sont entrepris cette année sur des superficies plus importantes.

Obstacles au développement de la culture cotonnière dans ces colonies. — Ainsi que nous venons de le voir, nos colonies des Antilles sont ou pourraient devenir productrices de coton, grâce à leur climat et à la nature de leur sol. Malheureusement ces dons naturels, nous le craignons, ne pourront être utilisés avec profit.

Afin de pouvoir lutter contre le coton américain,

1. Henri Coudreau. *Etude sur les Guyanes*, 1886.

le coton de ces colonies devrait pouvoir joindre à une qualité égale le bon marché ; et cette dernière condition ne peut être remplie que si la rareté et le prix de la main-d'œuvre ne viennent pas enchérir démesurément le coût de production.

Or, il est malheureusement trop certain que, si ces colonies végètent ou dépérissent, la cause en est à la faible densité de la population. C'est la principale raison du malaise qui règne à la Guadeloupe, à la Martinique, à la Guyane et aussi dans d'autres colonies comme Tahiti, la Réunion, voire même Madagascar.

On a bien essayé, il est vrai, dans certaines de nos colonies, de surmonter cet obstacle au moyen de l'immigration de travailleurs venant du Mozambique et de l'Inde britannique. Mais l'Angleterre a souvent entravé l'immigration de ses sujets tantôt par une réglementation excessive, tantôt par un refus péremptoire.

La Guadeloupe s'était relevée grâce à l'immigration des Hindous ; mais l'Angleterre cessa en 1888 d'autoriser cette immigration. Cette colonie manqua alors de main-d'œuvre pour ses travaux agricoles, car les noirs consentent bien à travailler dix heures dans une usine, mais ils refusent absolument toute occupation agricole, qu'ils s'obstinent à considérer comme un reste de l'esclavage.

Ce ne sont pas les bras qui font défaut à la Martinique ; mais les noirs sont devenus électeurs, et les blancs qui représentent à peu près 1/10 de la popu-

lation totale ne comptent plus ; si bien que, non seulement les noirs se refusent à faire des travaux agricoles, mais encore ils s'opposent par l'intermédiaire de leurs élus (conseil général, député) à toute immigration subventionnée.

Ainsi, privés des travailleurs que leur fournissait l'immigration, et ne trouvant dans la population qu'une main-d'œuvre insuffisante, les blancs ne peuvent entreprendre d'une manière suivie et profitable aucune culture importante.

On a souvent opposé la prospérité de la Guyane britannique et de Maurice à la situation embarrassée dans laquelle se débattent la Guadeloupe, la Martinique et notre Guyane et, comme toujours, on a tiré de ce fâcheux contraste la conclusion que les Anglais savaient seuls coloniser. A notre place nos voisins d'outre-Manche n'auraient peut-être pas mieux fait. La cause de notre échec réside presque uniquement dans le manque de main-d'œuvre, tandis que les Anglais n'ont eu qu'à puiser dans cet immense réservoir humain qu'on appelle les Indes pour y trouver tous les travailleurs dont ils avaient besoin pour leurs colonies qui en manquaient.

L'Association cotonnière s'est parfaitement rendu compte dès le début des difficultés que les planteurs allaient rencontrer dans ces colonies pour se procurer de la main-d'œuvre ; cependant, si elle ne préconise pas la culture exclusive du cotonnier, tout au moins peut-elle espérer voir les planteurs s'intéresser à cette culture comme culture auxiliaire et uti-

liser pour cette dernière une partie de la main-d'œuvre employée à la récolte de la canne à sucre. En Guyane des tentatives doivent être faites pour résoudre le difficile problème du travail par la main-d'œuvre pénitentiaire : cette question peut être très intéressante, mais elle n'est encore qu'à l'état de projet.

L'Association cotonnière coloniale devait donc chercher dans nos possessions des territoires qui répondraient entièrement à ses desiderata, dans lesquels non seulement le climat et le sol seraient favorables à la culture du cotonnier, mais encore la main-d'œuvre suffisamment abondante.

Elle tourna ses regards vers l'Afrique, qui surgit à ses yeux comme un espoir au delà des mers. C'est dans le Soudan, dans ces terres encore vierges, qu'elle a fait porter principalement ses efforts, dans toutes ces régions nouvellement conquises et qui étaient encore si peu connues, dans ces pays hier encore dévastés soit par les guerres que se livraient entre eux les potentats nègres, soit par les chasseurs d'esclaves. Le nom seul de Samory éveille encore dans l'esprit le souvenir de tous ces épisodes sanglants, qui avaient pour résultat la dépopulation systématique de toutes ces contrées de la boucle du Niger. Depuis la disparition de Samory, de ce fléau qui, comme autrefois Attila, pillait tout sur son passage, les noirs qui s'étaient réfugiés dans les colonies voisines ont regagné leurs villages, et, confiants

dans la protection de nos armes, ont repris leurs travaux.

Et voici que tout à coup le soldat a presque disparu, la population très prolifique augmente de jour en jour dans des proportions vraiment extraordinaires ; les terrains qui entourent les cases se couvrent de cultures. Cette population agricole, éparse dans les régions les plus fertiles, celles qui sont arrosées par le Niger et ses affluents, peut s'adonner à la culture du coton si on sait lui en montrer les avantages. La patience, un enseignement rudimentaire, le bon exemple, la naissance de besoins nouveaux au contact de notre civilisation auront raison de l'esprit d'indépendance et de la paresse qui caractérisent ces races. De très sérieux résultats sont déjà obtenus dans ce sens.

On a calculé que dans vingt ans la population de nos colonies de l'Afrique occidentale aura doublé, et, qu'au Soudan seulement, elle atteindra le chiffre de huit millions d'indigènes ; quelle que soit l'importance qu'il faille attacher à cette présomption, il est vraisemblable que l'accroissement de la population sera très rapide étant donné d'abord que la race noire est très prolifique et que toutes ces contrées sont complètement pacifiées.

Ainsi la main-d'œuvre est suffisante pour la culture du coton ; d'autre part, des étendues immenses sont éminemment propices à cette culture, et nous ajouterons même que négliger de l'y développer serait témoigner un renoncement total, une indiffé-

rence absolue à l'égard de ces contrées dont la précieuse fibre est appelée à devenir la principale ressource et la plus importante richesse.

SECTION IV

Colonies de l'Ouest et du centre africain

§ 1. — *La culture du coton au Sénégal*

Culture indigène. — On ne trouve pas dans la colonie du Sénégal de région où le cotonnier soit cultivé de façon exclusive. C'est accessoirement aux autres récoltes et seulement pour son usage personnel que l'indigène le cultive. S'il a un excédent de récolte il ne cède le coton qu'à ses parents ou aux villages voisins. Aussi trouve-t-on des cotonniers dans chaque village, mais l'importance des cotonneraies est proportionnelle au nombre des habitants : l'indigène sème, récolte et tisse lui-même par des moyens très rudimentaires, il est vrai, la quantité de coton qui lui est nécessaire.

Dès que le cotonnier est arrivé à maturité ce sont les femmes et les enfants qui font la cueillette des capsules : le coton est placé dans des paniers pyri-formes faits en fibre de rosiers ou dans des vases en terre poreuse. Ce n'est que lorsque les femmes ont terminé la récolte de l'arachide qu'elles commencent l'égrenage du coton au moyen d'un instrument appelé le « Derrou », pièce de bois plate que l'on pose à

terre devant l'opérateur et sur laquelle est éparpillé le coton à égrener : on fait mouvoir d'arrière en avant sur ce coton, et par un mouvement de rotation, une tige de fer en forme de clou qui pousse les graines, en même temps qu'elle retient les fibres par pression sur le billot. Il est facile d'imaginer combien insignifiant doit être le rendement d'un pareil outil.

Le coton est ensuite cardé à l'aide de cardes vendues dans le commerce, et les petits paquets de coton ainsi obtenus sont filés à la main par les femmes, qui enduisent au préalable leurs mains d'une sorte de craie pilée qui permet au coton de mieux glisser dans leurs doigts.

Quant au tissage des étoffes indigènes, il se fait à l'aide d'un métier analogue aux anciens métiers à tisser de nos campagnes : les fils sont montés sur deux châssis mobiles verticalement et l'indigène fait mouvoir une navette en bois qui fait le croisé : l'ensemble repose sur quatre pieux fixés dans le sol.

La culture indigène devait forcément se restreindre par suite de la concurrence facile que firent aux tissus indigènes les tissus européens importés. Aussi peut-on dire d'une manière générale qu'elle est actuellement en décroissance sensible un peu partout, sauf seulement dans la vallée du Sénégal où elle est encore fort en honneur. Il est cependant difficile d'en déterminer l'importance dans cette dernière région : l'étendue des cultures dépend uniquement de l'importance de la crue du fleuve. Les semences sont faites

dans les terrains inondés, au fur et à mesure du retrait des eaux : si la crue est basse, les ensemencements sont restreints et les cotonniers des années précédentes, ne recevant qu'une faible quantité d'eau, végètent lamentablement : si, au contraire, la crue est abondante la récolte est beaucoup plus considérable.

C'est dans la vallée du Haut-Sénégal, dans la région de Bakel et dans celle de Kaédi, grâce aux difficultés qu'ont les Européens d'y pénétrer, que la culture du cotonnier est le plus répandue.

On y trouve deux types de cotonniers le N'Dargau et le Mokho cultivés la plupart du temps en mélange avec le maïs. Plus on descend le fleuve et plus cette culture indigène diminue, par suite de la concurrence des tissus d'importation.

Il en est de même le long de la voie ferrée de Dakar à Saint-Louis : les champs de coton qui s'étendaient autrefois assez loin autour des villages sont réduits à quelques pieds disséminés de ci de là. Cependant dans les environs de Louga, à Oulingara, se trouvent des champs de cotonniers particulièrement beaux. L'eau fait défaut dans cette région, mais la présence d'une couche d'argile dans le sous-sol y maintient après l'hivernage une humidité persistante, et les cotonniers abrités des vents d'est par d'immenses forêts prennent un grand développement.

Le cotonnier est cultivé aussi dans les deux Baols et les provinces Sérères, et, principalement dans

ces dernières, les villages en possèdent des champs très étendus. La plus grande partie de ce coton est consommée sur place, et malgré la concurrence apportée par l'introduction des étoffes étrangères, l'industrie du tissage est encore pratiquée surtout dans les cantons de Pègne, de Diak et de Gâte. On en fait des bandes de 5 mètres de long environ sur 15 centimètres de large qui, cousues ensemble au nombre de quinze à dix-sept, constituent des pagnes susceptibles de garantir de la température assez froide qui fait suite à l'hivernage.

Dans la vallée de la Casamance, le cotonnier est également très cultivé et ce qui prouve l'importance attachée au produit de cette culture c'est que les bandes tissées servent dans le pays de monnaie courante.

Tentation d'acclimatement de cotonniers exotiques. — Ces régions, et en particulier les environs immédiats de la ville de Saint-Louis, furent les premiers centres de l'Afrique occidentale où la culture du cotonnier fut tentée.

En 1820, des semences et des instruments aratoires furent distribués gratuitement aux colons et des primes accordées proportionnellement au nombre de pieds plantés. Les résultats furent déplorables : les exportations de coton qui s'élevaient en 1820 à 50.000 kilogrammes n'étaient plus en 1830 que de 3.149 kilogrammes. En 1835, le coton ne figurait plus aux exportations. Il était arrivé ce qui devait arriver forcément : le planteur alléché par le gain immé-

diat de la prime avait planté à tort et à travers et en grandes quantités (la prime étant proportionnelle au nombre de pieds plantés), n'hésitant pas encore à en étendre le nombre au moyen d'un simple bouturage au moment du recensement.

On mit près de trente ans à oublier cet effort malheureux.

En 1860, le général Faidherbe envoyait le capitaine d'infanterie de marine Azan distribuer des semences aux chefs indigènes du Dimar et du Oualo, les plus soumis à notre domination. De toutes les plantations, il ne subsista que celles effectuées avant les pluies ; encore furent-elles sérieusement endommagées par les troupeaux et les feux de débroussement.

Celles qui furent épargnées donnèrent de bons résultats ; et, pour encourager les cultivateurs, l'administration informa les planteurs par un avis, inséré au *Moniteur du Sénégal*, que tout le coton produit serait acheté au prix de 0 fr. 40 le kilogramme.

En 1861, il se produisit une petite exportation de 450 kilogrammes : soumis à l'examen de la place du Havre, le coton égrené d'un type de courte soie, de belle préparation, assez fin, fut coté 275 et 285 francs les 100 kilogrammes.

Pendant la guerre de Sécession, la production générale du coton ayant baissé énormément, le gouvernement français s'occupa activement de développer sa culture dans ses colonies et notamment

au Sénégal. Divers essais de culture irriguée eurent lieu à Saint-Louis, à Richard-Toll. A 4 kilomètres de Joal et à 120 kilomètres de Dakar, Mgr Kobès avait obtenu pour sa mission de Saint-Joseph de Nyasobil une concession de 1.000 hectares et pour M. Herzog, riche industriel alsacien, une autre concession de 2.000 hectares sur lesquelles il établit des cultures de coton. Les cotonniers vinrent bien et produisirent de belles récoltes. Malheureusement la fièvre jaune sévit avec intensité peu de temps après : le personnel de la mission fut décimé et les survivants durent fuir le fléau et abandonner les plantations. Enfin le manque d'esprit de suite paralysa cet effort qui eût pu aboutir : le gouverneur Faidherbe avait quitté la colonie et son successeur se désintéressa de la question. Les exportations de coton qui s'élevaient en 1866 à 7.037 kilogrammes allèrent en décroissant jusqu'en 1873, date à laquelle cessa toute exportation.

L'intérêt de premier ordre que M. Roume apportait à la question cotonnière eut pour conséquence la reprise des essais en 1904 : ils devaient avoir pour but l'utilisation aussi immédiate que possible des régions propices à une culture rémunératrice du cotonnier.

L'Association cotonnière de son côté accordait des subventions à M. Rabaud, négociant à Saint-Louis, qui devait faire des expériences comparatives de culture irriguée et de culture non irriguée. Les semis commencés le 3 août furent terminés le 6 ; dès le 9,

les premières graines levaient. L'irrigation était commencée le 31 août ; le 30 septembre, les plants irrigués avaient une hauteur de 30 centimètres : ceux qui n'avaient pas été irrigués ne s'élevaient pas à plus de 15 centimètres du sol. Soumis à l'examen de la place du Havre, les cotons récoltés obtinrent des résultats très satisfaisants, surtout le Colorado River, le Yassao River et l'Excelsior. L'outillage très défectueux et très restreint que possédait M. Rabaud ne lui a pas permis de fournir aux cotonniers une quantité d'eau suffisante. Faites uniquement avec une pompe à main, les irrigations furent, on le conçoit aisément, insuffisantes, surtout pour les cotons égyptiens qui sont normalement soumis à l'irrigation.

Etant donné les rendements obtenus avec des moyens aussi imparfaits, on peut dire d'une manière générale que ces essais sont une preuve de plus que ces contrées sont propices à la culture du coton.

Le service de l'Inspection de l'agriculture devait continuer parallèlement les essais encourageants dus à l'initiative privée. Sous la haute direction de M. Yves Henry, les essais ont été poursuivis dans ces dernières années, et il est permis d'en tirer aujourd'hui certaines déductions d'ordre général qui éviteront tous tâtonnements dans l'avenir. Des indications très utiles ont été tirées de ces expériences qui portent principalement sur la culture irriguée, et il y a tout lieu d'espérer qu'avant peu il sera possible d'arriver à des conclusions, qui permettront de savoir si

on peut faire pratiquement de la culture irriguée dans ces régions.

Contrairement à ce que l'on pensait dès le début que la culture du cotonnier ne pourrait être faite dans ces régions que par des entreprises européennes, étant donné les soins spéciaux et les aménagements d'irrigation qu'elle nécessite, l'éventualité d'une production indigène paraît aujourd'hui possible. Sans doute on ne peut pas demander au noir du Sénégal de produire du coton Jumel qui nécessite des pratiques culturales assez délicates, mais on peut arriver à lui faire cultiver un type de cotonnier moyennes soies donnant un bon produit marchand. « L'indigène de la vallée du Sénégal, principalement de l'île Morfil du Bossea, ajoute M. Yves Henry, est un bon cultivateur : il cultive fort bien le gros mil, le maïs, le tabac, et donne à ces cultures des soins qui, à notre avis, suffiraient parfaitement à celle du cotonnier. Nous espérons de cette façon arriver à établir dans les vallées peuplées du fleuve Sénégal une production indigène de coton type américain que pourrait compléter heureusement, le cas échéant, une production de coton Jumel par les exploitations européennes. »

§ 2. — *Culture du coton au Soudan*

Possibilités de culture. — De l'avis de tous ceux qui l'ont parcouru et étudié avec soin, le Soudan français est destiné par la nature de son sol et de son climat à devenir un immense champ de culture

cotonnière. « L'Afrique, dit le capitaine Lenfant, est la terre d'élection du coton. » L'aire géographique du cotonnier au Soudan français est considérable ; on peut même dire qu'on en trouve partout.

Approximativement du 8° au 16° degré de latitude nord (environ de Séguéla à Tombouctou) et du 2° au 13° degré de longitude ouest (environ de Dori à Ba-foulabé) les indigènes récoltent du coton et tissent eux-mêmes de longues bandes d'étoffes, qui leur servent à fabriquer leurs pagnes et leurs boubous.

La vallée du Niger, que le capitaine Lenfant a appelée la vallée du Nil français, est formée de terrains fertiles où la culture du cotonnier est très répandue ; les populations y sont très nombreuses et très agricoles, et cette plante y trouve de bonnes conditions de développement. Le Niger se compose de deux fleuves différents d'aspect et de régime : le Djoliba qui s'étend depuis les sources (Haute-Guinée) jusqu'à la plaine de Djenné, et l'Issa-Ber qui contourne les territoires désertiques de la boucle et se termine un peu en aval de Say (1).

Dans le premier de ces deux fleuves la crue se fait sentir avec force, inondant les rives et abandonnant un limon fécondant : le coton est semé en juin, au commencement des pluies, et pousse jusqu'en septembre et octobre ; la floraison a lieu vers le 15, épo-

1. Voir conférence faite par M. le capitaine Lenfant dans la Bourse du Havre le 26 janvier 1903 sous les auspices de l'Association cotonnière coloniale.

que où les pluies cessent ; les nuits deviennent fraîches, puis froides ; il se produit une condensation nocturne de l'atmosphère qui dépose sur les plantes une buée, un brouillard dont l'intensité va en décroissant, jusqu'au moment où le soleil absorbe les dernières petites gouttelettes. Vers la fin novembre, le vent du nord-est, l'hermattan, venant des confins du Sahara, dessèche tout ce qui se trouve sur son passage et le brouillard disparaît. A cette époque, la fleur s'ouvre et le noir récolte son coton.

Le climat de l'Issa-Ber est sensiblement différent. La période des pluies ne se dessine guère que tout à fait à la fin de juin et finit à la fin septembre, et l'intensité des pluies est plus grande dans la région du Djoliba que dans la région de Tombouctou. Tandis que sur la ville mystérieuse il tombe une quinzaine de tornades, le Djoliba en reçoit parfois une centaine. Le climat de l'Issa-Ber est plus sain que celui du Djoliba ; il est plus sec et plus chaud, il est vrai, mais la période humide est plus courte et moins dangereuse.

Néanmoins, dans les deux régions le climat est très nettement dessiné ; période de sécheresse ou période de pluie, très différentes l'une de l'autre, c'est là une condition essentielle pour que la culture du coton soit possible.

Un deuxième élément vient contribuer encore à rendre cette région tout particulièrement propice à la récolte de ce textile. Le Niger, comme le Nil en Egypte, inonde à une certaine époque de l'année les

plaines qui environnent ses rives et qu'il fertilise par ses apports alluvionnaires. C'est pour cette raison que le capitaine Lenfant appelait cette région la « vallée du Nil français » ou encore la « Mésopotamie nigérienne ».

La crue ne procède pas de la même façon dans le Djoliba et dans l'Issa Ber ; mais dans les deux régions le résultat est sensiblement le même.

Région du Djoliba. — En juin le fleuve monte, les tornades s'accroissent, les rigoles et les marigots latéraux grossissent et viennent en juillet au niveau des terrains que le Niger va comme eux inonder. A la fin d'août les rives sont submergées ; même par endroits, on navigue dans la forêt : les seules terres émergentes sont les champs de culture, qui deviennent particulièrement beaux. Il est facile de protéger par de petits endiguements certains terrains, si on le juge nécessaire, car la crue monte à peine de 20 à 30 centimètres au-dessus des berges, en temps normal. C'est en octobre que le Niger descend d'une façon très progressive pour atteindre en mars son niveau inférieur.

Région de l'Issa Ber. — Sur l'Issa Ber, la crue procède d'une façon différente : la crue, résultant des apports du Djoliba et du Bani, se déverse dans la région lacustre où elle se condense d'abord ; elle déverse ensuite son trop-plein dans l'Issa Ber d'une façon très progressive et très régulière, grâce à la région lacustre qui sert de régulateur. Il en résulte qu'en plein désert, tout le long de cette artère qui

coule à travers le Sahara, les bords du fleuve sont couverts sur d'immenses étendues d'une nappe d'eau peu profonde, qui dépose un limon nourricier de 4 à 7 millimètres d'épaisseur, à l'époque même où la saison des pluies est terminée.

Le cotonnier se plaît, comme les malvacées en général, dans les terrains silico-argileux et dans les terres de limon alluvionnaire. Depuis Koulikoro jusqu'à Dinah, les berges du Niger sont formées de terres alluvionnaires, grisâtres, moyennement perméables, dans lesquelles on trouve une assez forte proportion de sable silico-ferrugineux, 40 o/o environ. Dans la région lacustre, les terrains inondés sont des terrains argileux en plus grande proportion, mais la couche d'humus qui les recouvre est très forte et, de plus, ces terrains reçoivent un engrais naturel apporté par les innombrables vols d'aigrettes, de cigognes, de pélicans, de corbeaux qui vivent parmi les arbustes de cette contrée. Les rives de l'Issa Ber sont des terrains alluvionnaires en presque totalité, recouvrant un sous-sol alcalin, à travers lequel les rayons solaires pompent des efflorescences salines (conditions très favorables au développement du cotonnier).

En somme, toute la vallée du Niger est à peu près homogène au point de vue de la proportion d'argile qui peut varier de 40 à 60 o/o suivant les terrains, et qui maintient dans le sol une humidité constante et uniforme, indispensable à la culture du cotonnier.

Culture indigène. — Et de fait, cette culture est très répandue chez les indigènes. Dans le cercle de

Bammako, la région de Beledougou se fait plus particulièrement remarquer, ainsi que les cantons habités par les Narkas, pour la production et le tissage du coton.

Dans tout le cercle de Ségou, principalement sur la rive droite du Niger, les terrains favorables à la culture du cotonnier couvrent des étendues très considérables entre le Bani et le Niger, partie très peuplée où la main d'œuvre agricole est abondante. Les pagnes courants et les couvertures dites « de Ségou » sont très estimés, et constituent pour la région une source importante de revenus.

Dans la région de Djenné, le cotonnier trouve des conditions particulièrement favorables à la végétation : les indigènes de cette contrée n'apportent pas à sa culture plus de soins que les indigènes des autres parties du Soudan, et cependant ils récoltent le plus beau coton.

Le cercle de San, situé sur la rive droite du Bani, est la région du Soudan où le coton se vend le meilleur marché : 0 fr. 25 et même 0 fr. 20 le kilo. Les cercles de Sumpi et de Goumbou occupent à la récolte et au tissage du coton un grand nombre de gens de leurs villages.

Enfin dans les bassins des Volta Rouge et Noire la culture du cotonnier tient la place principale : la manière dont l'indigène le plante montre bien l'importance qu'il attache à ce textile. Contrairement, en effet, à ce qui se passe dans la vallée du Niger où l'indigène sème son coton dans les champs de maïs

et de gros mil, au Jatenga des champs spéciaux lui sont réservés. M. Yves Henry estime que les indigènes de cette contrée tissent plus de 100.000 mètres de bandes de coton par an.

On tisse le coton dans les familles, et les bandes confectionnées avec des métiers rudimentaires servent d'instrument d'échange par excellence. La région de Mossi, qui occupe une partie du bassin de la Volta, fournit aussi un coton qui est exporté dans toutes les directions surtout vers le Gold-Coast et la Côte d'Ivoire.

Une telle production, base d'un commerce local important, mérite toute l'attention de la métropole et légitime de sérieux efforts en vue de son amélioration. L'indigène, en effet, cultive le coton depuis longtemps, mais il le cultive d'une façon très rudimentaire ; et si le coton indigène ne satisfait pas complètement nos industriels c'est que les méthodes de culture sont mauvaises et les soins insuffisants. Il ne faut pas oublier que si la nature donne le coton, une culture intelligente le fait ce qu'il vaut.

Au début de la saison des pluies, c'est-à-dire vers le 15 mai, après avoir mis le feu aux herbes et aux souches gênantes, l'indigène trace dans la terre avec un piolet un large sillon, puis, vers la fin de juin, il fait des trous peu profonds avec un petit bâton pointu et y jette quelques graines qu'il recouvre avec un peu de terre ramenée avec le pied. Les graines, sous l'influence des pluies, et grâce à la fraîcheur des premières tornades, lèvent peu de jours après,

puis, l'indigène vient avec une raclette en forme de fer à cheval très tranchant et coupe les herbes gênantes. Cette opération terminée, l'indigène ne s'occupe plus de son champ ; vers la fin de l'hivernage la plante atteint 1 m. 30 ou 1 m. 40, le soleil pompe l'humidité, développe un brouillard nocturne qui se dépose en gouttelettes sur la plante, et, sous l'influence de ce phénomène, le fruit s'ouvre pendant que l'hermattan sèche la tige et tend à la faire périr.

Le coton récolté est égrené par les femmes avec un instrument analogue au « derrou » du Sénégal. Il est ensuite filé et tissé en bandes qui servent à faire les vêtements. Voici ce qu'écrit à ce sujet M. Monteil dans sa monographie du cercle de Djenné :

« Les femmes oisives des gens riches passent les heures de leur claustration à trier minutieusement le coton pour en faire du filé aussi fin et aussi blanc que possible. C'est là pour les épouses d'un même individu un grave sujet d'émulation car c'est avec ce filé que seront tissés les plus beaux vêtements de l'époux : on en fera notamment des Dloki que le brodeur ornera à profusion pour en décupler la valeur.

« Le filé ordinaire du coton est l'œuvre soit des servantes soit des pauvres vieilles femmes qui tirent de cet ingrat labeur toute leur subsistance. »

Utilisation du coton indigène par nos manufactures. — La question essentielle était de savoir si ce coton indigène pourrait être utilisé par nos manu-

factures. Voici le rapport de MM. Pretot et Ydoux sur le filage et le tissage d'un lot de coton indigène du Soudan, manufacturé à Granges (Vosges) en novembre 1903 :

« *Rapport à la filature.* — Le coton à peine né donne déjà de belles espérances, il est plus facile à travailler que celui des Indes et peut à la rigueur remplacer le coton d'Amérique pour les gros numéros.

« Il est très blanc, propre, de soies courtes un peu faibles et rudes, mais a subi avec aisance les diverses manipulations sans imprévu ni accroc, donnant aux ouvriers aussi peu de mal que ses concurrents. Aussi pouvons-nous affirmer en toute sincérité qu'après quelques améliorations il remplacera avantageusement le coton d'Amérique pour numéros ordinaires.

« *Rapport au tissage.* — Notre filature ayant constaté que pour arriver à de bons résultats avec le coton indigène du Soudan il ne fallait pas dépasser le n° 15 en chaîne et 20 en trame, nous avons fabriqué avec ces filés un tissu en 17/17 dit cretonne de Rouen.

« Nous avons suivi la marche dans les différentes phases de la préparation et nous avons pu nous rendre compte que la casse au bobinage et à l'ourdisage n'était pas plus grande qu'avec la chaîne d'Amérique qualité courante. L'encollage s'est fait dans de bonnes conditions ; la fibre absorbe bien la colle : le déchet est peu important et la casse nulle. Ces fils franchement blancs, propres, assez régu-

liers, pas trop tordus, mais un peu boutonneux, donnent un tissu qui sans avoir l'aspect d'une cretonne d'Amérique est cependant d'une bonne qualité marchande. »

Ces essais industriels démontraient que le coton indigène pourrait être utilisé par nos manufactures mais seulement par celles traitant les sortes indiennes ; ils démontraient aussi que nos filatures traitant les sortes américaines, ne pouvaient pas l'utiliser et ces dernières sont l'immense majorité.

Ce fut là une profonde erreur : les événements ont prouvé par la suite que le coton indigène pouvait être utilisé également par les manufactures traitant les sortes américaines et que la qualité de ce premier envoi de coton était bien inférieure à celle des envois postérieurs. L'Association cotonnière désireuse de se rendre compte dès le début de la valeur industrielle du coton du Soudan avait demandé en hâte l'envoi de quelques échantillons. La récolte avait été faite quelques mois auparavant, et les administrateurs ne trouvèrent dans les cases des indigènes qu'un coton mal égrené et de qualité tout à fait inférieure. Ce fut ce coton qui fut envoyé au Havre et qui donna lieu au rapport cité plus haut. Mais les cotons indigènes qui ont été exportés dans ces dernières années donnent de plus grandes satisfactions. Cultivé avec soin, égrené par les machines de l'Association, convenablement emballé, ce coton peut aisément soutenir la comparaison avec le « Midd-

ling American » qui atteint une bonne valeur marchande.

Du moins cette erreur n'a pas eu de mauvaises conséquences : diverses tentatives ont été faites pour introduire dans le Soudan des variétés américaines, et les résultats obtenus ont été si encourageants, qu'on ne peut aujourd'hui que se féliciter de cette heureuse initiative.

Œuvre de l'association cotonnière coloniale.— L'association cotonnière choisit tout d'abord le cercle de Ségou comme champ d'expériences, et M. Quesnel son agent général distribue aux indigènes des graines américaines et les incite à les cultiver : chaque village reçoit une qualité spéciale pour éviter les mélanges.

L'année suivante, tous les chefs indigènes qui avaient fait planter les graines exotiques lui expriment leur grande satisfaction et lui déclarent qu'ils ne veulent plus cultiver d'autre coton que le coton américain, car il pousse bien et plus rapidement que le coton indigène, et aussi, parce que les femmes qui en ont filé ont trouvé qu'elles n'avaient pas à rattacher leur fil à chaque instant. A Nassala, centre important, le chef est agréablement surpris qu'on lui paye son coton.

D'une façon générale, les cotonniers ont donné des capsules bien remplies, des graines développées et abondamment pourvues de fibres blanches, fines et soyeuses, indices d'une bonne adaptation des cotonniers au sol et au climat soudanais. Aucun signe

de dégénérescence n'a été remarqué, ce qui fait bien augurer de l'avenir.

En 1905, les essais ont été faits sur une plus grande échelle. La vallée du Niger fut partagée en cinq régions naturelles : à la tête de chacune d'elles fut placé un agent de culture.

Les régions et emplacements des essais étaient :

Première région. — San, Djenné, Mopti, Bandiagara.

Deuxième région. — Sansanding, Segou, Nyamina.

Troisième région. — Koulikoro, Bammako.

Quatrième région. — Banko, Kouroussa, Kankan, Siguiri.

Cinquième région. — Kita, Bafoulabé.

Les indigènes ont cultivé soigneusement et ont suivi volontiers tous les conseils qui leur ont été donnés ; confiants dans la rétribution de leur travail, ils se sont montrés empressés à semer les graines exotiques. Partout la saison avait débuté dans de bonnes conditions et les agents de toutes les régions donnaient des nouvelles très satisfaisantes. Malheureusement la sécheresse s'est trop prolongée et a détérioré une grande partie des récoltes. L'hivernage de 1904 s'est terminé brusquement (fin septembre), un mois plus tôt que de coutume, et la chute des pluies a été bien inférieure à celles des années précédentes.

Ce sont, de l'avis des indigènes et des personnes qui ont habité le Soudan, les caractéristiques d'un

hivernage exceptionnel : et ce qui démontre bien la rareté d'un pareil fait, c'est que les cotonniers indigènes ont été surpris par la sécheresse avant la formation de leurs capsules, et qu'il en est résulté une récolte à peu près nulle de coton indigène. Les cotonniers américains ont résisté dans quelques endroits, et cet accident, que l'on aurait pu croire regrettable à tous points de vue, aura participé dans une large mesure à l'adoption par les indigènes des types de cotonniers américains, dont ils ont reconnu la supériorité. La campagne de 1905-1906, tout en leur confirmant la qualité des fibres obtenues, a vivement attiré leur attention du fait même des ravages occasionnés sur leurs cotonniers par la sécheresse.

Les essais très heureux effectués par le fama Mademba de Sansanding ont également contribué à créer une émulation louable chez les autres chefs du Soudan qui ont demandé des graines et qui seront des auxiliaires précieux. Le fama Mademba a fait porter ses essais sur une superficie de 67 hectares plantés de cotonniers américains, répartis entre les villages de Sansanding, Thaïn, Sibila, Madina, Gomakoro et Nieréla. Malgré la sécheresse exceptionnelle qui a sévi dans toute la contrée, il a récolté quatre tonnes d'excellent coton. Egrené et emballé par ses soins, le coton fut expédié au Havre et vendu par l'Association cotonnière coloniale. Il fut estimé de marque « fully good middling » et vendu 75 francs les 50 kilos. Acheté et travaillé par les « Etablissements de filature et tissage de Giromagny », ce coton

fut trouvé de meilleure qualité et de travail plus facile que le Louisiana supérieur couramment utilisé par ces fabriques.

Ainsi, si une sécheresse excessive a sévi dans certains points, empêchant les cotonniers d'arriver à maturité, dans d'autres contrées les résultats ont été excellents. Il faut donc avoir confiance dans l'avenir du Soudan, comme centre de production cotonnière, et si des alternatives de succès et d'insuccès sont encore à craindre, il n'en est pas moins vrai que l'ensemble du pays répond aux espérances que l'on avait fondées sur lui.

Les renseignements fournis par les personnes qui s'intéressent aux efforts de l'Association cotonnière coloniale démontrent bien qu'on est loin encore de connaître toutes les régions où la culture du coton est pratiquée et d'où ce produit est exportable. M. Vuillet, directeur du jardin d'essai de Koulikoro, signalait tout récemment la présence près du lac de Débo de très vastes champs de cotonniers admirablement cultivés. Le fama Mademba vient d'expédier du cercle de Koutiala une demi-tonne de coton de fort belle qualité : cette contrée est à son avis susceptible d'en fournir des quantités considérables. Pendant la campagne de 1907, la région de Kayes vient de se révéler comme susceptible de produire du coton en abondance, à ce point, qu'une station d'égrenage a dû être établie d'urgence dans cette contrée. Enfin le coton indigène de la récolte de 1907 a donné toute satisfaction : sa qualité comme son prix

varient suivant les contrées, ce qui n'est pas surprenant sur d'aussi vastes étendues.

Le Soudan a produit en 1907 37.657 kilogrammes de coton, contre 13.254 en 1906 et 3.985 en 1905 : la production du coton va donc en triplant d'année en année : quelles raisons pourrait-on avoir de douter de l'avenir ?

Le fama Mademba au lieu de 4 tonnes a envoyé, en 1907, 5 tonnes de coton américain ; d'une très grande intelligence, cet indigène a compris le parti qu'il y avait à tirer de la culture de ce textile, et ses travaux sont un précieux enseignement pour les indigènes, auprès desquels les leçons de choses sont tout et qui voudront certainement imiter son exemple.

Un autre indigène, un Marocain de Kayes, Moctar Ben Messaoud, a le premier entrepris l'exportation commerciale du coton et en 1907 10 tonnes de coton égrené ont été envoyées au Havre par ses soins.

Cette année il y a lieu d'espérer que les quantités exportées seront plus importantes : d'ailleurs il existe actuellement cinq maisons tant indigènes qu'européennes qui s'occupent de l'exportation du coton de ces régions.

§ 3. — *La culture du coton au Dahomey*

Culture indigène. — Le Dahomey produit de longue date un coton utilisable par une partie de nos

manufactures (celles qui mélangent la laine et le coton dans la fabrication des tissus), mais que le manque de voies ferrées avait seul empêché jusqu'ici d'exporter sur nos marchés.

Au-delà de la forêt de palmiers à huile qui s'étend jusqu'à 120 kilomètres de la côte, la culture du cotonnier est très répandue, et ce textile est appelé à devenir dans cette contrée ce qu'est devenue l'huile de palme dans la région côtière.

Le Dahomey est une colonie essentiellement agricole, et les populations qui l'habitent montrent une réelle aptitude pour l'agriculture. Dans le cours d'une année les terrains ne restent jamais inoccupés : l'igname et le coton, l'arachide et le manioc s'y succèdent tour à tour ; mais, comme les indigènes ne fument pas leurs terres, lorsqu'ils ont cultivé un lot de terrain pendant une année ou deux, ils le laissent en friches se reposer quelque temps.

Depuis les temps les plus reculés, alors que les routes d'accès vers la côte étaient dangereuses et peu fréquentées, les habitants du Dahomey tiraient de leurs récoltes le coton nécessaire à leurs vêtements : cette culture aurait été importée, dit-on, par des Brésiliens qui étaient venus s'établir sur la Côte des Esclaves et cette culture se serait peu à peu propagée vers le nord.

Au nord d'Abomey, les régions de Savalou, Savé, Ouécé furent pendant longtemps fort prospères, grâce au commerce du coton qui était pour elles une source importante de profits.

Survint l'occupation française : l'introduction des tissus européens, moins chers et de couleurs plus attrayantes, entraîna, comme au Sénégal, une baisse énorme dans la production du coton.

L'administration ne pouvait rester indifférente devant cet état de choses qui marquait la disparition progressive d'une culture et d'une industrie indigène intéressantes : M. le gouverneur général Liotard promit d'exonérer d'impôts ceux qui se remettraient de nouveau à la culture du coton ; douce perspective qui eut pour conséquence un relèvement très sensible de la production. L'espoir d'écouler leur marchandise avec facilité, grâce au chemin de fer qui de la côte arrivait à la zone cotonnière, contribua aussi à l'extension des cultures.

Deux moyens se présentaient autrefois à l'indigène pour transporter son coton : les pirogues dans les parties navigables du fleuve Ouémé, et le portage à dos d'homme. Le prix du transport par pirogue était variable : on pouvait l'évaluer en moyenne à 2 centimes environ la tonne kilométrique. Le portage à tête d'homme était encore plus onéreux et plus long. Aujourd'hui, grâce au chemin de fer dont la construction est achevée jusqu'à Paouignan, en plein cœur de la région cotonnière, et aux tarifs réduits dont bénéficie le transport du coton, l'indigène peut facilement transporter sa récolte dans les grands centres où il est assuré de trouver un écoulement certain.

Utilisation du coton indigène. — Reste à savoir

maintenant si le coton indigène est de bonne qualité et s'il est utilisable par nos manufactures.

Le coton importé de Savalou en 1903 fut égrené au Havre et acheté par MM. Ancelz-Seitz, de Granges (Vosges), qui l'ont filé et tissé dans leurs établissements et ont donné un rapport très détaillé sur la façon dont il s'est comporté à la filature et au tissage :

« Le coton était de couleur jaunâtre, de soie irrégulière, variant de 18 à 25 millimètres, rugueux au toucher mais assez nerveux : il manquait absolument de brillant et de soyeux.

« Cependant en condensant, en juxtaposant, en liant ensemble ces fibres irrégulières, relativement courtes, par une série d'opérations d'assemblage, le coton put être travaillé à la filature dans d'assez bonnes conditions et fournir des filés utilisables qui au tissage ont montré d'excellentes qualités pratiques.

« Nous pouvons affirmer hautement, dit le rapport, que le coton du Dahomey est éminemment propre à servir à la confection des tissus courants dans les Vosges et que, sauf sous le rapport de la couleur, il peut, en composition dans un tissu, soutenir la comparaison avec le coton d'Amérique. »

De ces essais industriels faits avec le coton indigène du Dahomey se dégage la possibilité de l'utiliser dans nos manufactures pour la fabrication des filés de gros numéros en coton américain.

En améliorant les procédés de culture qui sont à l'heure actuelle défectueux, en se montrant très

sévères dans l'achat des lots de coton, en refusant même ceux qui seront mal récoltés, altérés par le soleil, la pluie ou autres impuretés, on arrivera à avoir une matière première qui sera d'une bonne utilisation courante.

Tentatives d'acclimatement de cotonniers exotiques. — Parallèlement à ce programme d'amélioration de culture indigène, l'Association cotonnière essaya de produire au Dahomey une marchandise plus belle, plus adéquate aux besoins de l'industrie métropolitaine, en un mot du coton américain.

Bien que la nécessité de l'acclimatement de cotonniers exotiques ne se soit pas fait sentir avec la même intensité au Dahomey qu'au Soudan, un service local d'agriculture fut établi pour poursuivre les essais de culture de cotonniers américains. En 1905, M. Savariau était chargé de sa direction, et l'Association cotonnière délégua comme représentant M. Eugène Bisson, naturaliste distingué.

Des graines exotiques envoyées par l'Association cotonnière, transportées gratuitement, furent distribuées aux indigènes ; mais les résultats obtenus furent si médiocres en 1906 et en 1907 que tous les efforts se porteront seulement à l'avenir vers l'amélioration et l'augmentation de la production indigène.

En 1907, le programme de l'Association cotonnière coloniale a porté surtout sur la création de champs d'expérience, représentant environ 200 hectares, et destinés à servir d'école aux indigènes et à produire des graines pour les semencements.

Deux stations d'égrenage sont entièrement montées à Cotonou et à Abomey ; une troisième va l'être à Savé, point terminus du chemin de fer. L'installation de ces machines a soulevé chez les indigènes une profonde admiration ; ils ont défilé nombreux devant elles ; les chefs sont venus conduits par les administrateurs et, l'un d'eux, ex-chef de guerre de Behanzin, déclara naïvement que, si les Dahoméens avaient su que les blancs fussent si ingénieux, ils n'auraient point fait la guerre.

La production du coton en 1907 a été encore plus forte que celle des années précédentes ; les indigènes voyant leurs récoltes achetées régulièrement depuis plusieurs années n'ont pas hésité à augmenter leurs plantations. Le Dahomey a produit en 1907 91 tonnes de coton contre 33 en 1906 et 10 en 1905. Ces bonds prodigieux de la production du coton dans cette colonie ne peuvent que nous encourager et nous bien faire augurer de l'avenir.

§ 4. — *La culture du coton à la Côte d'Ivoire (1).*

Aucune statistique n'a mentionné jusqu'à ce jour le rendement en coton de la Côte d'Ivoire. Ce serait cependant une erreur de croire que cette colonie est un milieu inapte à l'exploitation de ce textile.

1. D'après des renseignements particuliers fournis par M. Mamie, chargé d'une mission scientifique à la Côte d'Ivoire par M. le ministre des Colonies.

La vérité est que, sous le rapport de la production du coton, la Côte d'Ivoire peut être divisée en deux zones dont la ligne de démarcation serait à peu près le 6° parallèle.

La partie de la Côte d'Ivoire située au-dessus de ce parallèle, c'est-à-dire la Haute-Côte d'Ivoire, (cercles de Kong, Bondoukou), est féconde en cotonniers, qui d'ailleurs sont connus sous la dénomination de cotonniers du Soudan. Tout le coton de cette région passe par Kayes et figure dans les statistiques de la Guinée, du Sénégal ou du Haut-Sénégal et Niger.

La partie de la Côte d'Ivoire située au-dessous du 6° parallèle (environ 300 kilomètres de brousse du littoral au parallèle), c'est-à-dire la Basse-Côte d'Ivoire, fait partie de la zone littorale de nos colonies côtières qui comprend la Basse-Casamance, la Basse-Guinée et le Bas-Dahomey. De cette zone le coton ayant une valeur commerciale est à peu près éliminé en raison du caractère climatique de ces régions qui sont trop humides. Les chutes annuelles des pluies y sont en effet tellement abondantes (dépassant 2 mètres) et les terrains sont si plats et si marécageux que l'humidité excessive qui en résulte arrête le développement du cotonnier qui reste chétif, malingre, sujet à une foule d'affections cryptogamiques. Il est utilisé par les indigènes qui le tissent et le vendent sur place : il n'a jamais été l'objet d'une exploitation sérieuse, et encore moins d'une exportation.

Les Anglais du Lagos et les Allemands du Togo

ont conclu, après divers essais infructueux tentés dans la partie basse de ces colonies, que la culture du cotonnier n'était pas possible dans les régions où il tombe plus de 1 m. 50 d'eau. Cette conclusion est certainement excessive ; elle est trop générale et trop hâtive et il n'a pas été tenu, pendant les opérations qui ont conduit à cette appréciation, un compte suffisant de la nature des terrains sur lesquels ont porté ces essais. Vraie pour un terrain argileux, cette conclusion est fausse pour la Basse-Côte d'Ivoire où très souvent le sol se rencontre sablonneux, siliceux, meuble et où l'infiltration sur certains points est très rapide.

On peut affirmer que l'abondance des pluies à la Côte d'Ivoire n'est pas un argument décisif de l'inaptitude de cette contrée à la production du coton. L'Association cotonnière a d'ailleurs fait dans certains points des essais de culture qui ont donné toute satisfaction. L'obstacle sérieux qu'il faut plutôt envisager réside : 1° dans l'inertie et l'état fruste des peuplades de ces régions ; 2° dans la concurrence du caoutchouc et de l'huile de palme qui absorbent suffisamment le temps et les soucis de ces tribus d'ailleurs très clairsemées.

La Haute Côte d'Ivoire semble donc seule être appelée à devenir un grand foyer de production cotonnière : malheureusement, l'absence des moyens de communication a empêché jusqu'à ce jour l'association cotonnière d'y faire sentir son action bien-faisante ; l'achèvement du chemin de fer projeté pen

seul permettre l'exploitation de ses contrées sur lesquelles on fonde les plus belles espérances.

§ 5. — *Culture du coton au Congo.*

Le cotonnier ne pousse pas au Congo à l'état spontané, et il n'est l'objet d'aucune exploitation par les indigènes.

Cependant certaines régions seraient propices à cette culture, en particulier la région de la Haute Sangha récemment parcourue par M. le commandant Moll, qui a envoyé un rapport très documenté sur cette question à l'Association cotonnière coloniale (1). Les renseignements qu'il donne concernent tout le pays Baya compris entre le 4° et le 7° de latitude nord, la rivière Lobaï à l'est, Kadeï à l'ouest et correspondant à la région administrative dite de la Haute Sangha.

Le sol des vallées est argileux et humide par suite du voisinage des marigots et par conséquent très fertile ; c'est là que les indigènes viennent faire leurs plantations habituelles de manioc, de maïs, de mil ; car c'est sur les rives du fleuve que la végétation est particulièrement intense grâce à l'heureuse irrigation naturelle du sol.

On trouve de loin en loin, dans la brousse, quelques cotonniers sauvages épars çà et là, surtout à

1. V. *Bulletin de l'Association cotonnière coloniale*, n° 18.

Carnot et à Koundi qui sont les deux points les plus importants de la Haute Sangha, tant au point de vue géographique qu'au point de vue politique et économique.

Placés tous deux au voisinage de deux grandes rivières, la Mambéré et le Kadéï, en outre de leur situation favorable pour la culture, ils ont le bénéfice d'une voie de transport économique et préférable à toute autre.

Quant aux indigènes de cette contrée, les Bayas, ils se montrent assez souples et intelligents, assez perfectibles pour qu'on puisse les convaincre rapidement de l'utilité et de l'intérêt qu'il y aurait pour eux à ajouter la culture du coton à leurs cultures habituelles. Mais pour intéresser l'indigène à cette superproduction, il faudrait des installations européennes, des fermes et jardins d'essai qui puissent leur servir d'exemple et leur montrer tout ce que comporte de délicat cette culture.

C'est dans ce but que, profitant du séjour de la mission Moll à Koundi, il a été construit un jardin dans le tata du chef pour l'intéresser à ces travaux et lui faire comprendre les avantages que pourrait offrir à ses sujets cette nouvelle culture.

Les graines (Yassoo, River, Benders) fournies par l'Association cotonnière coloniale furent semées au commencement de la saison des pluies ; ce fut une première faute, car les pluies n'étant pas encore régulières et définitivement établies, il fallut y suppléer par un arrosage quotidien. Les cotonniers vin-

rent bien, mais on tira de cette première tentative d'utiles enseignements pour l'avenir.

Ainsi, si la culture du coton peut être entreprise dans certaines régions du moyen Congo avec espoir de succès, ce ne sera qu'au prix d'efforts soutenus et sous la tutelle d'Européens qui devront enseigner aux indigènes certains principes de culture qu'ils ignorent complètement.

Les échantillons de coton reçus par l'Association cotonnière ont donné lieu à un rapport très satisfaisant. Il reste à initier les indigènes à cette culture, c'est là la tâche la plus difficile et qui incombe tout entière à l'administration. Lorsqu'on y sera parvenu, les moyens de communication seront devenus, espérons-le, plus rapides et moins coûteux, le prix de revient du coton moins élevé et son exportation plus rémunératrice.

SECTION V

Algérie

Historique de la culture du coton en Algérie. —
La culture du coton n'est pas une nouveauté en Algérie : elle y a été pratiquée à plusieurs reprises et avec succès. Avant notre prise de possession le coton avait été cultivé sur une grande échelle : ce fut même la principale richesse agricole de l'Algérie pendant des siècles.

Il est nécessaire d'insister sur ces précédents et sur les résultats obtenus dans le courant du siècle dernier, en particulier pendant la guerre de Sécession pour répondre à tous les détracteurs qui, lors de la reprise des essais de culture en 1904, considéraient comme chimériques de pareilles tentatives.

Au lendemain de la conquête de l'Algérie, et avant même que la colonie fût complètement pacifiée, l'attention du gouvernement se porta sur la culture du coton qui était appelée à fournir à la colonie d'immenses ressources. Les essais tentés en 1837 et en 1838 au champ d'essai de la Reghaia, puis abandonnés, furent repris en 1842 à la pépinière d'Alger d'une façon plus sérieuse. D'abord circonscrite à la province d'Alger, la culture du coton ne tarda pas à se répandre aux provinces d'Oran et de Constantine et les échantillons envoyés aux Chambres de commerce de Lyon, Lille, Rouen, Troyes, Mulhouse furent examinés et donnèrent lieu au rapport suivant :

« Les cotons d'Algérie sont d'excellente qualité et ils remplissent même dès aujourd'hui toutes les conditions nécessaires pour être utilement employés par les diverses fabriques de France. Lorsque l'expérience et l'habitude de cette culture et surtout lorsque l'égrenage, encore imparfait, seront ajoutés à leur qualité première, ces cotons pourront soutenir hardiment la comparaison avec la plupart de ceux venant des Etats-Unis et vaudront mieux que la plupart de ceux venant d'Egypte. »

En 1852 les récoltes atteignent le chiffre de 19 tonnes de coton égrené et l'administration encourage par tous les moyens en son pouvoir le mouvement amorcé.

Deux décrets fixent en 1853 les encouragements qui seront donnés aux planteurs. Ce sont :

- 1° Fourniture des graines par l'administration ;
- 2° Achat par l'Etat de tout le coton récolté à un prix fixé chaque année et d'avance ;
- 3° Primes accordées pendant cinq ans aux égreneuses importées en Algérie ;
- 4° Primes accordées pendant deux ans aux cotons réputés marchands ;
- 5° Prix provinciaux (2.000 fr. 3.000 fr. 5.000 fr.) accordés aux colons ayant produit le plus et le mieux ;
- 6° Prix spécial (20.000 fr.) accordé au planteur algérien ayant produit le plus et le mieux.

Sous un pareil régime de faveur, nous voyons la production procéder par bonds et atteindre en 1859 le chiffre de 106.472 kilogrammes du coton égrené.

Mais en 1860, ce régime de faveur, qui avait présidé aux premiers développements de la culture du coton, allait devenir trop onéreux pour l'Etat et le temps semblait venu de préparer progressivement les colons au régime de la concurrence commerciale, et d'autre part de seconder l'établissement de l'industrie de l'égrenage en Algérie.

Un décret du 29 avril 1860 vint substituer au système d'encouragements antérieurs une prise décrois-

sante d'année en année accordée à l'exportation des cotons égrenés, emballés et marqués suivant les usages du commerce, reconnus de qualité marchande et expédiés par le producteur en France ou à l'étranger.

Mais un événement imprévu vint encore donner à la culture du coton un essor extraordinaire : la guerre de Sécession en mettant aux prises pendant un laps de temps assez appréciable le Nord contre le Sud des Etats-Unis ralentit considérablement la production cotonnière dans les pays qui en étaient les plus grands producteurs.

A la faveur du blocus américain, les prix de vente avaient atteint un niveau exceptionnellement élevé : de 400 à 600 francs les 100 kilos, les prix étaient montés à 1.500, et les Algériens encouragés par cette hausse inespérée multiplièrent les plantations dont les revenus se chiffraient à plusieurs milliers de francs à l'hectare. Ce fut l'âge d'or des régions à coton.

La production suivit le mouvement ascendant suivant.

Années	Kilos de coton égrené
1860	152.652
1861	119.417
1862	133.613
1863	391.012
1864	451.094
1865	714.350

La culture du coton comprenait en 1865 une su-

perficie totale de 4.024 hectares et occupait 2.224 planteurs, dont 1.614 Européens et 610 indigènes.

En 1866, les exportations atteignent le chiffre très élevé de 1.022.046 kilogrammes, ce qui, à raison du prix moyen de 800 francs les 100 kilogrammes, représente la somme de 8.176.368 francs, somme très importante pour l'époque.

Hélas ! ce bel élan devait être de courte durée. Les planteurs américains avaient repris leurs travaux et la décroissance des plantations algériennes devait être aussi rapide que leur essor. La cause principale de cette déchéance fut l'abaissement considérable des prix du coton. Les planteurs algériens avaient cherché à produire beaucoup, mais, étant donné la valeur du produit, ils n'avaient pas cherché à produire *économiquement*. Aussi, quand les relations entre l'ancien et le nouveau monde furent rétablies sur des bases d'abord normales et que les cultures américaines réoccupèrent leur importance d'avant le conflit, les cours de vente baissèrent rapidement, rendant bientôt impossible la production algérienne grevée de prix de revient trop élevés.

La culture du coton fut donc abandonnée et remplacée dans la faveur populaire par celle de la vigne qui apparaissait comme susceptible de faire la fortune du pays et qui devait cependant, elle aussi, avoir ses heures de défaillance.

Essais récents. — La crise cotonnière qui émut si vivement le monde industriel en 1903 fit tourner de nouveau les yeux vers l'Algérie, qui avait déjà fait ses

preuves en fournissant son contingent précieux de matière première aux broches des manufactures françaises. Les essais commencèrent en 1904 et, dans le but de les encourager, l'Association cotonnière envoya à Oran un spécialiste distingué, M. Otten, qui parvint à vaincre l'indifférence et même les appréhensions des colons à l'égard de cette culture.

Le moment était d'ailleurs bien choisi en Algérie : la vigne, qui avait remplacé le coton comme culture principale, commençait à être de jour en jour en défaveur ; on n'avait pas soupçonné, en effet, au début, les obstacles qu'aurait à surmonter la vinification en grand, sous un climat si différent à l'automne de la mère patrie ; on n'avait pas prévu davantage les aléas qu'allaient entraîner plus tard les méventes périodiques. La crise viticole qui avait quelque temps favorisé l'Algérie en sévissant sur la métropole accabla la colonie à son tour : le problème de la colonisation réclamait d'autres solutions que la viticulture, et des esprits bien inspirés se demandèrent si le salut n'était pas encore dans la culture du coton.

Dès 1904, environ 200 kilogrammes de graines égyptiennes sont distribués gratuitement à titre d'encouragement à des planteurs de Saint-Denis-du-Sig, de Perrégaux et de Relizane ; l'Association cotonnière reçoit le coton brut dans ses magasins d'Oran, remet au cultivateur, à titre d'avance, 50 francs par quintal ; le coton est ensuite égrené, pressé, emballé et expédié au Havre pour être vendu. Le montant intégral de la vente, déduction faite des seuls frais

de transport, est remis au planteur. Ce sont 5.000 kilogrammes de coton qui sont expédiés en 1905.

L'année suivante, sous l'habile direction de M. Dufêtre, la surface complantée atteint 60 hectares et la quantité de coton récoltée s'élève à 12.000 kilogrammes : ce coton de fort belle qualité est vendu au Havre 200 et 225 francs les 100 kilogrammes. A ce prix, le bénéfice net pour le planteur est d'environ 400 francs l'hectare.

M. Dufêtre continue en 1907, avec le concours d'un ingénieur agronome que lui a adjoint l'association cotonnière, la série des expériences qui prennent encore plus d'extension. Les essais ont lieu dans 14 centres sur une superficie totale de 112 hectares et sont dirigés soit directement par M. Dufêtre, soit sous son contrôle, soit par des colons qui échangeaient avec lui quelques observations tout en restant indépendants. Plusieurs de ces colons qui, en 1906, avaient cultivé du coton pour le compte de M. Dufêtre, préférèrent en 1907, continuer ces cultures pour leur propre compte et augmentent les surfaces cultivées.

Les graines qui ont donné les plus beaux rendements sont le Mississippi, le Mit-Afifi et le Yannovich : les essais de 1908 ne portent plus que sur ces trois variétés.

Les principaux centres de culture sont : Perrégaux, Orléansville, Blida, Félix Faure, Philippeville, Bône, Bougie et Djidjelli. A part ces deux derniers centres où les conditions climatiques paraissent

défavorables, mais où cependant des essais sont encore tentés en 1908, les champs de coton furent cultivés avec soin et les résultats furent généralement satisfaisants. On a tiré d'utiles enseignements de quelques accidents ou de quelques erreurs de culture ; on a éliminé les régions reconnues aujourd'hui comme impropres à la culture du coton. La production s'est élevée en 1907 à 30 tonnes de coton égrené, contre 12 en 1906 et 5 en 1905.

On peut dire que la question cotonnière a fait aujourd'hui un grand pas, et nous pouvons admettre comme résolue dans un sens favorable la solution du problème de la culture du coton en Algérie.

SECTION VI

Madagascar

Possibilités et avantages de la culture du coton dans l'île. — Devant l'importance exceptionnelle prise par le cotonnier depuis quelques années à Madagascar, le gouvernement général a pris les mesures les plus sérieuses pour développer la culture. Il a été vivement engagé dans cette voie par l'Association cotonnière coloniale qui s'est chargée de l'envoi des graines, de l'achat et du placement des premières récoltes.

La culture du cotonnier n'est pas tout à fait neuve à Madagascar : cette plante existe en effet à l'état

semi-sauvage dans presque toutes les régions de la grande île. Elle a été exploitée sur une petite échelle, il y a longtemps déjà, par les indigènes qui savaient l'utiliser pour le tissage.

Une grande partie du territoire de Madagascar comprenant tout le versant occidental, le nord-ouest, le nord, jusqu'à Antalaha sur la côte est, les hauts plateaux, l'Imerina et le Betsiléo, et le sud de l'île jouit d'un régime météorologique qui semble convenir au cotonnier. Le climat comprend deux saisons bien distinctes : une saison humide et pluvieuse et une autre franchement sèche permettant au cotonnier de mûrir ses gousses, sans crainte de voir ses fibres tachées par l'eau ou même irrémédiablement perdues par des averses trop fréquentes.

A ne considérer que le climat, la zone culturale du cotonnier paraît donc occuper à Madagascar une étendue très considérable, mais, si l'on tient compte aussi de la nature du sol dont l'importance est au moins égale à celle du climat, on doit reconnaître que cette zone est bien diminuée.

C'est ainsi que la région centrale de l'île doit être écartée, principalement l'Imerina à moins d'utiliser pour cette culture les terrains déjà occupés par le riz. Tous les efforts doivent porter vers le versant occidental et surtout le nord-ouest de l'île qui est une des régions qui, sous le double rapport du climat et du sol, répond aux exigences de la culture du cotonnier.

On rencontre, en effet dans les provinces de Ma-

junga et de Nossi-Bé ainsi que dans le territoire de Diégo-Suarez et dans le cercle d'Analava, des régions fertiles et bien arrosées susceptibles de donner de belles récoltes.

Ces régions sont loin de produire ce qu'on en pourrait attendre. La seule culture notable à laquelle se livre l'indigène, le riz, est souvent compromise par l'invasion des sauterelles. Il en résulte fatalement une grande gêne parmi les populations et par contre-coup un ralentissement très sensible des transactions commerciales.

La production du caoutchouc et autres ressources naturelles du pays apparaît généralement comme un remède à cet état de choses. C'est une erreur, car l'indigène ne s'éloigne volontiers de sa demeure pour entreprendre une expédition en forêt que s'il a une bonne provision de riz à emporter.

Il fallait donc trouver une culture se rapprochant de celle du riz, facile et peu fatigante, n'exigeant pas une longue période d'attente et dont le produit fut de vente assurée sur place et au dehors. Le coton paraissait bien répondre à tous ces desiderata : sa culture ne pouvait pas préjudicier à celle du riz ; elle la complétait au contraire ; elle avait l'avantage de réduire la misère occasionnée par les fréquentes invasions de sauterelles qui dévastaient les régions ; le coton parfaitement respecté des acridiens pouvait être en quelque sorte pour les indigènes une assurance contre la famine.

La seule objection sérieuse et méritant d'être prise

en considération était la faible densité de la population et la pénurie de main-d'œuvre. Il est cependant à prévoir pour les débuts, et d'ici à quelques années encore, que les éléments de main-d'œuvre actuels seront suffisants, étant donné surtout que les femmes et les enfants pourront coopérer aux travaux de la cueillette qui ne sont ni difficiles ni fatigants.

Essais de culture. — De nombreux essais de culture ont été faits depuis 1903 : l'association cotonnière coloniale les a encouragés de son mieux en envoyant des graines à tous les planteurs qui en faisaient la demande.

A cause de la diversité des climats des différentes régions de Madagascar, les conditions de culture y sont très variables et ce n'est qu'après que les expériences en cours auront été poursuivies pendant plusieurs saisons que l'on pourra déterminer d'une façon précise pour chaque point l'époque des semis et les variétés à cultiver.

Les cotons indigènes récoltés sont de fort bonne qualité et ont donné lieu à des appréciations encourageantes. D'une façon générale le coton est très doux, très fin, d'une longueur suffisante pour la consommation française, de belle couleur, et en général d'un très bon genre. On peut arriver à de très satisfaisants résultats en améliorant les procédés de culture et en donnant plus de soins aux récoltes.

Quant aux cotons provenant de graines exotiques

ils se sont admirablement bien comportés et on n'a nulle part constaté aucune dégénérescence : ils peuvent entrer en comparaison avec les cotons de même variété récoltés dans leurs pays d'origine.

Malheureusement certaines plantations ont été dévastées par un insecte qui se présente sous la forme d'un ver rougeâtre, mesurant environ 1 centimètre de long, habitant la capsule même lorsqu'elle est encore verte et à peine formée et dont il empêche le complet développement. De plus le coton des capsules habitées est taché ou coupé, ce qui le déprécie ou le rend inutilisable. Des recherches sont faites pour combattre cet insecte et il y a tout lieu de croire qu'un remède efficace sera avant peu découvert et indiqué.

La Compagnie de la Loza, filiale de la Compagnie française d'études et d'entreprises coloniales, a pris en main l'égrenage du coton. L'Association cotonnière de son côté a envoyé en 1907 4 égreneuses et 3 presses qui ont été dirigées sur les points où les essais étaient les plus avancés.

Les graines de coton Caravonica envoyées par l'Association cotonnière ont donné en 1907 de bons résultats ; on peut évaluer la récolte à 200 kilos par hectare, ce qui est très joli pour une première année.

Le Caravonica est une espèce de coton arborescent qui n'est en plein rapport que la seconde ou la troisième année dans la proportion que permettront les graines récoltées : le coton de cette espèce pré-

sente cet avantage sérieux qu'il réclame moins de main-d'œuvre que les autres.

Tous les efforts de l'administration et de l'Association cotonnière coloniale sont donc couverts de succès à Madagascar. Encore quelques années et la grande Ile sera susceptible de fournir un appoint sérieux de matière première aux broches des manufactures françaises.

CONCLUSION

D'après l'exposé que nous venons de faire des travaux de l'Association cotonnière, il ressort que l'Association a provoqué dans les colonies françaises la production des quantités suivantes de coton :

En 1904	1.037	kgr.
En 1905	19.503	—
En 1906	67.760	—
En 1907	164.402	—

Ces chiffres ne sont pas encore bien élevés, mais l'œuvre est récente et les ressources de l'Association sont modestes. Le gouvernement métropolitain lui alloue depuis deux ans une subvention de 60.000 francs environ sur le budget des colonies. Malgré les efforts du comité de direction pour donner à cette œuvre un caractère d'intérêt général, celle-ci reste presque exclusivement l'œuvre de l'industrie cotonnière. Pourtant une souscription nationale ouverte en 1906 et 1907 lui a apporté une aide pécuniaire importante de la part de nos grandes industries et de nombreux particuliers : on peut voir là un signe de l'intérêt que commence à lui témoigner le pays tout entier.

Aujourd'hui plus que jamais, le besoin de soutenir des entreprises comme celle de l'Association cotonnière coloniale se fait sentir impérieusement : le sort de toutes nos industries est intimement lié à leur réussite.

En effet, la crise économique que vient de traverser l'Amérique se répercute chez nous ; les marchandises américaines inondent les marchés et entraînent la baisse des prix ; la surproduction est générale et les débouchés manquent tous les jours davantage. Le marasme d'affaires que nous traversons en ce moment n'est pas une crise passagère, c'est un état chronique dans lequel nous entrons et dont il faut prendre notre parti.

Le remède est d'ouvrir à nos produits manufacturés de nouveaux débouchés coloniaux pour donner à nos usines un aliment qui pourra les soutenir.

Mais pour que les colonies nous achètent, il faut qu'elles soient elles-mêmes prospères, il faut qu'elles sachent tirer parti des ressources de leur sol, soit en améliorant les cultures indigènes, soit en introduisant des cultures étrangères. Ce n'est pas le désir d'acheter des produits de l'industrie européenne qui fait défaut aux habitants des colonies, c'est le moyen. Or, ne l'oublions pas, « les produits s'échangent contre les produits ». « Que les colonies prospèrent, que le bien-être s'y développe, ce sont de nouveaux besoins qui se créent, de nouveaux marchés qui s'ouvrent à l'activité non plus d'une indus-

trie particulière, mais de toutes les industries » (1).

La question n'est donc pas exclusivement cotonnière, elle est aussi coloniale, elle est avant tout et par-dessus tout nationale.

Le développement de la culture du coton importe au moins autant à nos colonies qu'à la métropole elle-même : les avantages de toute nature qu'elles sont susceptibles de retirer du fait de l'extension des cultures de coton ou de leur création montre à quel point la question est capitale pour elles.

Au point de vue de la civilisation des indigènes, la culture cotonnière ne peut que donner d'excellents résultats. Apprendre lentement à ces populations à cultiver la terre, leur assurer ensuite un bénéfice sur la vente de leurs récoltes, les amener ainsi à s'accommoder de notre domination, à l'aimer, à la trouver profitable et bienfaisante, à préférer en un mot notre tutelle à leur ancienne indépendance, voilà de la bonne et humaine colonisation.

Ce système est préférable à celui qui consiste à donner aux indigènes une instruction qui leur permettra d'arriver à l'obtention de certains diplômes qui, ne conférant aucune connaissance spéciale approfondie, entraînent une perte de temps précieux à une époque de la vie dont la caractéristique est l'activité intense et productrice. Nous estimons qu'il est inutile de créer, comme les Anglais l'ont fait involontairement dans l'Inde, une sorte d'aristocra-

1. Discours de M. Esnault Pelterie.

tie de l'intelligence qui peut devenir une gêne pour notre gouvernement, à une époque surtout où l'agriculture, le commerce et l'industrie s'avèrent comme les sources profondes de la prospérité et de la grandeur des peuples. Le devoir le plus pressant pour nous, c'est d'améliorer les conditions d'existence de l'indigène, de rendre ceux-ci meilleurs et plus heureux, c'est de relever chez eux le sentiment de la dignité humaine en leur donnant le goût et l'habitude du travail.

C'est un des premiers résultats et non des moindres que nous obtiendrons en encourageant les indigènes à s'adonner à la culture de coton.

On conçoit aussi aisément que la culture d'un produit aussi riche ne peut qu'entraîner la prospérité de nos colonies. C'est une somme de 300 millions de francs que nous envoyons annuellement à l'étranger pour nous approvisionner en coton : si elle prenait la direction de nos colonies, quelle manne bienfaisante ne serait-elle pas pour elles ! quel aliment considérable au trafic des voies ferrées construites et quel stimulant pour la construction de nouvelles ! quel accroissement de commerce dans nos ports coloniaux !

Si le chemin de fer Dakar-Saint-Louis prospère, si les ports du Sénégal sont en pleine activité, c'est que la production moyenne de l'arachide s'élève annuellement à 100.000 tonnes qui représentent un volume de 350.000 mètres cubes. Grâce à ce seul produit du sol, toute une population vit et s'accroît ; noirs et

blancs, commerçants et cultivateurs, tous sont satisfaits du bien-être que cette culture a fait naître dans leur colonie.

Nous pourrions citer encore la colonie anglaise de la Côte d'Or qui entre dans une phase de grande prospérité du fait de la culture du cacao. L'année dernière 15.000 tonnes de cacao ont été exportées sur Liverpool et sur le Havre : ce résultat est d'autant plus intéressant que la culture du cacaoyer est récente dans cette colonie et qu'elle est l'œuvre complète des indigènes.

Ces exemples prouvent surabondamment que la culture est l'instrument par excellence de la colonisation, le principe même du développement de nos colonies. La culture en effet crée la richesse, c'est un bien-fonds qui va s'accroissant chaque année ; c'est un capital qui se constitue et s'augmente. Les opérations commerciales peuvent être fructueuses pour le noir : le caoutchouc, la gomme, l'huile de palme sont pour nos colonies l'objet d'affaires importantes. Mais l'argent va, vient, se transforme et c'est en définitive peu de chose qui reste entre les mains de l'indigène : supposons en outre que la valeur du produit tombe de moitié, comme cela vient de se produire pour le caoutchouc, et c'est l'arrêt des affaires, la crise financière pour la colonie, la misère pour le noir.

Le produit de la culture, au contraire, ne subit pas ces fortes variations de prix ; les mauvaises récoltes sont passagères et ne sont pas de

nature à décourager les cultivateurs : les terrains une première fois ensemencés réclament de nouveaux ensemencements. C'est la pérennité du travail qui est acquise. Les maisons s'édifient, la famille se crée et nous formons ainsi dans notre « plus grande France » une race de travailleurs agricoles, de bons paysans français peints en noir qui seront, comme dans la métropole, la base la plus solide de la richesse d'une nation.

L'hypothèse d'une mauvaise récolte n'entraînerait pas, à notre avis, la misère du noir. Car, si nous demandons que les indigènes cultivent le coton, nous ne demandons pas qu'ils le cultivent d'une façon exclusive : c'est accessoirement aux autres récoltes et pour leur servir d'adjuvant précieux en cas d'insuffisance que nous désirons le voir intervenir. Nos colonies ont été trop souvent vouées à la monoculture, et ce grave défaut a été pour elles la cause de crises économiques souvent très pénibles. Cela s'est vu pour la canne à sucre, la vanille dans nos colonies des Antilles, pour la vigne en Algérie. Le coton venant comme culture complémentaire, ce serait le péril conjuré.

Si l'on songe ensuite aux utilisations de toute sorte auxquelles peuvent donner lieu les produits dérivés du cotonnier, il est loisible de se rendre compte de l'étendue de l'œuvre à accomplir. La culture du coton pousserait à la création de stations d'égrenage et d'emballage du coton dans les centres importants qui deviendraient des marchés cotonniers,

à la construction d'huileries (celle de l'Association cotonnière à Cotonou est un heureux début) au développement du commerce des bestiaux facilement engraisés par les tourteaux.

Conception hier, espoir aujourd'hui, demain réalité !

Certes, nous pourrons nous enorgueillir d'une entreprise pareille qui sera une réponse éclatante à ceux qui nous raillaient naguère et se réjouissaient à la perspective de voir un jour le coq gaulois aiguiser ses ongles sur ces « terres infécondes » où précisément il aurait trouvé une perle.

Et, en fait, les remparts de la barbarie sont percés en Afrique. Sous l'effort d'une phalange de pionniers intrépides la colonisation marche à pas de géants, ignorant les principes néfastes qui maintinrent pendant si longtemps les riches territoires de l'Amérique dans l'improductivité et l'anarchie. Le temps n'est pas éloigné où nous verrons le continent mystérieux, qui sera devenu par excellence le pays du coton, se couvrir de champs où la graine précieuse va soulever la terre, en attendant qu'elle la recouvre d'un vert feuillage, et, grâce à sa situation prépondérante, sinon faire la loi sur tous les marchés, du moins se dérober à toutes les tutelles.

M. Chamberlain disait en parlant des colonies anglaises : « Il n'y a rien dont l'Angleterre n'ait besoin qu'elles ne puissent lui fournir, rien que l'Angleterre vende qu'elles ne puissent lui acheter. »

Que voilà bien condensé, dans une forme quelque

peu orgueilleuse sans doute, l'idéal de la colonisation pratique.

Nous ne pouvons, hélas ! prétendre réaliser cette formule complète, mais si nous n'entrevoyons pas le jour où nos colonies feront appel à tous nos produits, du moins pourrons-nous trouver chez elles quelques matières premières, et spécialement le coton qui est la plus importante et qui nous fait défaut.

Ce jour-là, la vieille Europe aura pris une éclatante revanche sur le nouveau monde ; elle pourra dès lors, rendre grâce à ce continent près duquel elle a vécu si longtemps sans chercher à le pénétrer, et dire à ses anciens rivaux qu'affolaient des idées de domination universelle : « Partageons ! »

Vu : le Président de la thèse,
LESEUR

Vu : le Doyen,
LYON-CAEN

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur
L. LIARD

BIBLIOGRAPHIE

Brenier. — La culture du coton dans les colonies françaises, 1903.

Bulletins de l'Association cotonnière coloniale, n^{os} 1 à 40.

Bulletins de la British cotton growing association n^{os}, 1 à 6.

Bulletins du Comité de l'Afrique française, 1903, 1904, 1905, 1906, 1907, 1908.

Chevallier (Aug.). — Les végétaux utiles de l'Afrique tropicale française.

— La question de la culture des cotonniers en Afrique tropicale, 1904.

Coudreau. — Etude sur les Guyanes, 1886.

Deherme. — L'Afrique occidentale française, 1908.

Dépêche coloniale. 1903, 1904, 1905, 1906, 1907, 1908.

Economiste français. La culture du coton aux colonies par Paul Leroy-Beaulieu, 25 février 1905.

Grelet-Balguerie (Ch.). — Du présent, du passé et de l'avenir, de la culture du cotonnier dans les colonies françaises. Manuscrit, 1866.

Henry (Yves). — Le coton en Afrique occidentale française, 1904.

— Rapport agricole pour l'année 1906. Gouvernement

général de l'Afrique occidentale française. Inspection
de l'agriculture.

Higson (Henri). — L'œuvre de la British cotton growing
association. Rapport présenté au Congrès cotonnier
de Paris, juin 1908.

Hübler. — Le coton au Sénégal, 1905.

Journal officiel, 2 février 1904. Discours de M. Flayelle à la
Chambre des députés.

Journal officiel de Madagascar octobre 1904 : la question du
coton à Madagascar.

Lecœur (Maurice). — Les Anglais et leur culture du coton.
Communication faite à la Société industrielle de
Rouen, 1906.

Lecomte (Henri). — Le coton en Egypte, 1905.

— Le coton : monographie, culture, 1900.

Meunier (M. C.). — La culture du coton dans les colonies
françaises. Rapport présenté au Congrès cotonnier de
Paris, juin 1908.

Mois colonial. La question du coton par G. Froment. Bulle-
tins mensuels de novembre 1903 à décembre 1904.

Nautilus. — Le Soudan et la question cotonnière, 1903.

Poulain. — Production du coton dans nos colonies, 1863.

Revue générale des Colonies, 1^{er} juin 1904. La Vallée du
Sénégal, région cotonnière par Maine.

Revue générale des Colonies, 15 avril 1904. L'Avenir du coton
au moyen Niger, par R. G. de Préaudet.

Schantz (Maurice). — Le coton aux Etats-Unis. Rapport pré-
senté au Congrès cotonnier de Paris, juin 1908).

Stark (M. E.). — La culture du coton dans les colonies alle-

mandes. Rapport du Comité Economique colonial
présenté au Congrès cotonnier, juin 1908.

Tanan. — La question du coton à Madagascar, 1905.

Young (Eug.). — L'Avenir économique de nos colonies.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.....	
Le problème cotonnier.....	5

PREMIÈRE PARTIE

LE COTON ET SA PRODUCTION DANS LE MONDE

CHAPITRE I. — <i>Le coton</i>	15
§ 1. — Rapide historique sur le développement de sa consommation	15
§ 2. — Diverses espèces de cotonniers.....	17
CHAPITRE II. — <i>Notions générales sur sa culture</i> ...	21
§ 1. — Terrain.....	21
§ 2. — Climat.....	21
§ 3. — Culture proprement dite.....	23
§ 4. — Egrenage et mise en balles.....	24
CHAPITRE III. — <i>Manipulations industrielles du coton</i> .	26
§ 1. — Filature.....	26
§ 2. — Tissage.....	28
§ 3. — Blanchiment, teinture, impression.....	29
§ 4. — Solidarité de toutes ces industries.....	30
CHAPITRE IV. — <i>Produits secondaires du cotonnier</i> .	32
§ 1. — Feuilles, capsules, rameaux.....	32

§ 2. — Graines (huileries).....	33
§ 3. — Tourteaux.....	35
CHAPITRE V. — <i>Pays producteurs de coton</i>	36
§ 1. — Etats-Unis d'Amérique.....	36
§ 2. — Egypte.....	41
§ 3. — Inde.....	43
§ 4. — Autres pays producteurs.....	44

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I. — <i>Dangers du monopole américain, moyens de lutter contre ce monopole</i>	47
<i>Section I. — Dangers du monopole américain. — Crise de 1903-1904. — Son évolution. — Ses causes. — Développement industriel des Etats-Unis</i>	47
<i>Section II. — Moyens d'éviter les dangers du monopole américain. — Multiplication des centres de production. — Culture du coton dans les colonies. — Ses possibilités</i>	58
CHAPITRE II. — <i>Questions d'ensemble</i>	65
<i>Section I. — Culture européenne ou culture indigène</i>	65
<i>Section II. — Œuvre des gouvernements et œuvre de l'initiative privée</i>	72
§ 1. Œuvre des Gouvernements.....	72
1° — Missions.....	73
2° — Subventions.....	75
3° — Création de stations culturelles, jardins d'essai, fermes-écoles.....	76

4 ^o — Développement des moyens de communi- cation	79
5 ^o — Appui moral de l'administration.....	81
§ 2. Œuvre de l'initiative privée.....	82

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I. — <i>The British Cotton Growing Associa- tion</i>	83
§ 1. — Motifs de sa fondation.....	83
§ 2. — Etat des travaux dans les colonies an- glaises.....	87
CHAPITRE II. — <i>Le comité économique colonial alle- mand</i>	99
§ 1. — Nécessité de sa création.....	99
§ 2. — Etat des travaux dans les colonies alle- mandes.....	101
§ 3. — Création d'une société germano-levan- tine pour le commerce du coton.....	107
CHAPITRE III. — <i>L'Association cotonnière coloniale française</i>	109
§ 1. — Historique de sa fondation.....	109
§ 2. — Son programme.....	112
§ 3. — Son rapide développement.....	113
§ 4. — Obstacles à vaincre.....	114
1 ^o Insuffisance des moyens de communication.	114
2 ^o Difficultés d'assurer une production régu- lière.....	115
§ 5. — Collaboration de l'administration et de l'initiative privée.....	116

1 ^o Amélioration des types locaux de cotonniers ou introduction de graines exotiques?.....	118
2 ^o Culture européenne ou culture indigène?..	118
CHAPITRE IV — <i>Etat des travaux dans les colonies</i>	
<i>françaises</i>	124
<i>Section I.</i> — Colonies d'Asie.....	124
La culture du coton dans nos possessions indo- chinoises. — Qualité inférieure de la fibre. — Difficultés de faire de ces pays des centres d'approvisionnement pour l'industrie métro- politaine.....	124
<i>Section II.</i> — Possessions de l'Océanie.....	129
Nouvelle-Calédonie : l'union cotonnière calé- donienne.....	129
Tahiti	130
Iles Loyalty. Iles Marquises. Iles sous le Vent.	131
<i>Section III.</i> — Antilles françaises.....	132
Guadeloupe. Martinique.....	132
Guyane	134
Obstacles au développement de la culture co- tonnière dans ces colonies.....	135
<i>Section IV.</i> — Colonies de l'ouest et du centre africain.....	140
§ 1. — <i>Sénégal</i>	140
Culture indigène	140
Tentatives d'acclimatement de cotonniers exo- tiques	143
§ 2. — <i>Soudan</i>	147
Possibilités de culture.....	147
Culture indigène.....	151

Utilisation du coton indigène par nos manufactures.....	154
Œuvre de l'Association cotonnière coloniale.....	157
§ 3. — Dahomey.....	161
Culture indigène.....	161
Tentatives d'acclimatement de cotonniers exotiques.....	165
§ 4. — Côte d'Ivoire.....	166
§ 5. — Congo.....	169
Section V. — Algérie.....	171
Historique de la culture du coton en Algérie..	171
Essais récents.....	175
Section VI. — Madagascar.....	178
Possibilités et avantages de la culture du coton.....	178
Essais récents.....	181
CONCLUSION. — Avantages nombreux de la culture du coton pour la métropole et pour les colonies..	184

